En-quête de signes : Migrations, Places et Continuité(s). Retour d'expérience à partir du cas israélien.

William Berthomiere

▶ **To cite this version:**

William Berthomiere. En-quête de signes : Migrations, Places et Continuité(s). Retour d'expérience à partir du cas israélien.. Géographie. Université de Poitiers, 2012. ⟨tel-00979565⟩

HAL Id: tel-00979565

https://theses.hal.science/tel-00979565v1

Submitted on 18 Apr 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

HAL Authorization

En-quête de signes : Migrations, Places et Continuité(s)

William BERTHOMIERE

[Habilitation à diriger des recherches]

Volume 1 - Position et projet scientifique
rédigé sous la direction scientifique
de Mme Brigitte Bertoncello,
Professeur des Universités
Aix-Marseille Université.

Université de Poitiers
UFR Sciences
Humaines & Arts

2012

Cliché couverture: *Grand' Rue*, Poitiers (France). William Berthomière, octobre 2007.

En-quête de signes :
Migrations*, Places et Continuité(s).*
Retour d'expérience à partir du cas israélien.

Volume 1 - Position et projet scientifique

de l'Habilitation à diriger des recherches

présenté par William Berthomière

En-quête de signes :
Migrations*, Places et Continuité(s).*
Retour d'expérience à partir du cas israélien.

Volume 1 - Position et projet scientifique

de l'Habilitation à diriger des recherches

présenté par William Berthomière

Ce volume a été réalisé sous le parrainage scientifique de

Brigitte Bertoncello, Professeur des Universités

Aix-Marseille Université-CIRTA

et présenté devant un jury composé de :

Chantal Bordes-Benayoun, Directrice de recherche au CNRS

UMR 5193 LISST- CNRS-Université de Toulouse Le Mirail

Geneviève Cortès, Professeur des Universités

UMR 5281 Art-Dev – Université de Montpellier 3

Laurent Faret, Professeur des Universités (Rapporteur)

EA 4534 SEDET – Université Paris Diderot - SEDET

Emmanuel Ma Mung, Directeur de recherche au CNRS (Rapporteur)

UMR 7301 MIGRINTER – CNRS-Université de Poitiers

Olivier Pliez, Directeur de recherche au CNRS (Rapporteur)

UMR 5193 LISST- CNRS-Université de Toulouse Le Mirail

Remerciements

Je souhaite adresser tous mes remerciements à Brigitte Bertoncello pour toute l'attention et les inspirations qu'elle a pu apporter à mon travail. Si elle a été ma directrice de travaux pour ce dossier d'habilitation, elle aura été aussi une formidable formatrice. J'ai eu la chance de passer quatre années à ses côtés lorsque j'étais membre de la section 39 du CoNRS et ces années auront été pour moi des plus enrichissantes. En observant avec quelle rigueur et quel respect du travail de chacun, elle pouvait comprendre, évaluer et encourager les initiatives de recherches, j'ai beaucoup appris sur notre pratique professionnelle et suis très fier d'avoir été à son école !

Un grand merci à toute l'équipe de Migrinter. La rédaction d'une habilitation à diriger des recherches est souvent décrite comme un acte solitaire (ce n'est pas faux !) mais vos encouragements quotidiens et chaleureux m'auront été d'un très grand soutien.

Table des matières

Introduction **7**

[Migrations] **21**

L'immigration en Israël : un prisme d'observation privilégié des changements sociaux **22**

Israël comme refuge, l'immigration comme moteur de la construction nationale 23

L'inscription d'Israël dans le système migratoire international 25

Le monde se donne à voir 28

L'émergence d'un tiers espace 31

[Places] **40**

Lire la place : la rue comme terrain **45**

Repérer et définir la place 49

La rue : « Small places, Large issues » 59

Faire signe au passant ou l'ordinaire de la perception 64

[Continuité(s)] **78**

Prendre place ou l'au-delà de la rue **82**

L'em-placement : du lieu à son histoire 83

La rue, théâtre de l'événement 94

Conclusion **118**

Annexes **121**

Références bibliographiques **126**

Introduction

«On ne peut pas commencer un poème
sans une parcelle d'erreur sur soi et sur le monde,
sans une paille d'innocence aux premiers mots.»
René Char, *Sur la poésie*,
in Œuvres complètes, Paris, Bibliothèque de la Pléiade,
Gallimard, 1983, p.1301.

Ce mémoire de synthèse en vue de l'obtention de l'habilitation à diriger des recherches est ici proposé dans le cadre des dernières recommandations fournies par la section 23 - *Géographie physique, humaine, économique et régionale* du Conseil National des Universités (cf. Annexe 1). Afin d'être plus précis, je mentionnerai –en en reprenant les termes de ses recommandations– que ce volume « *doit être considéré comme un positionnement et un projet de recherche et/ou une réflexion distanciée sur la pratique. En d'autres termes, il s'agit d'une mise en perspective de travaux de recherche et d'une production scientifique pour montrer l'apport à une ou des disciplines dans un contexte national et international* ».

Le présent volume a donc été rédigé dans cette perspective et cette demande académique a constitué une opportunité scientifique en me permettant de livrer dans ces quelques dizaines de pages le sens d'une démarche de recherche.

Il s'agit ici d'offrir à la lecture un mémoire de synthèse qui vient souligner un temps particulier dans ma pratique de recherche (celui d'une réorientation dans un parcours scientifique), et dont l'objectif principal n'est donc pas d'embrasser d'une synthèse l'ensemble de ma production académique mais bien plus d'informer le lecteur sur le sens de ce changement de cap en l'éclairant des premières réflexions que je peux aujourd'hui apporter sur cette expérience.

Cet exercice de rédaction doit donc être considéré à deux niveaux : il est une sorte de fil rouge qui permet de circuler au sein du volume 2 rassemblant ma production scientifique et il est également l'expression d'une démarche au sens premier du terme.

En janvier 1992, j'ai réalisé mon premier voyage de recherche en Israël. Il s'agissait pour moi de rédiger un mémoire de maîtrise de géographie sur l'immigration des juifs d'ex-URSS. Avec une démarche mal assurée, j'ai parcouru ce pays dont je ne savais que peu de choses. Je l'ai découvert en marchant, « en faisant du terrain » comme il est coutume de le dire dans « notre milieu », et au fil des très nombreuses missions qui devaient suivre dans le cadre de la poursuite de mon cursus universitaire puis de mon parcours professionnel, j'ai progressivement forgé une démarche scientifique dont je souhaite livrer une synthèse dans ce volume intitulé : « *En-quête de signes : Migrations, Places et Continuité(s). Essai d'analyse à partir du cas israélien*. »

Plus précisément, l'unité de ce travail d'habilitation à diriger des recherches trouve ses racines dans l'évolution de la réflexion que j'ai pu conduire, depuis maintenant de nombreuses années [disons une quinzaine], dans la continuité de mon travail de thèse qui portait sur les conséquences territoriales et sociales de l'immigration juive d'ex-URSS en Israël. En travaillant sur ce thème de recherche, je me suis inscrit dans les pas des travaux menés à Migrinter en participant du positionnement qui faisait de la migration un objet d'études qui nous informe sur l'évolution des sociétés contemporaines. Mes recherches se sont donc poursuivies avec l'objectif d'éclairer d'une analyse scientifique un contexte socio-politique israélien complexe (où après l'entrée de près d'un million de juifs d'ex-URSS se développent des flux migratoires jusqu'alors inconnus) tout en « subissant » l'influence d'une production conceptuelle majoritairement d'origine anglo-saxonne et dont l'intensité a pu m'apparaître bien souvent comme inflationniste. En prenant part au débat malgré tout fécond suscité par cette profusion de notions cherchant à décrire le processus de mondialisation et ses conséquences sur le rapport espace-temps et ses multiples déclinaisons autour de « ici » et « là-bas », ma démarche a petit à petit évolué vers l'idée qu'il me fallait l'inscrire dans de nouvelles perspectives théoriques et méthodologiques. J'avais d'ailleurs pu formaliser cette attente personnelle vis-à-vis de ma propre démarche en conclusion de l'article rédigé pour la Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée (cf. figure 1).

Figure 1 - Théoriser le fait social au filtre des migrations

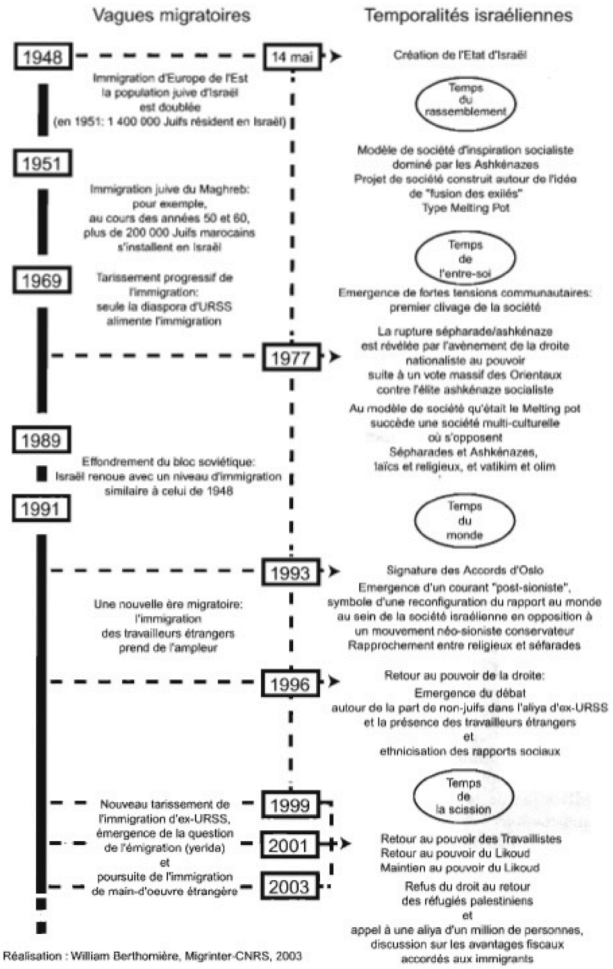
« Le cas israélien compose un exemple concret de la mondialisation des migrations internationales et de la concomitante inclusion d'espaces considérés comme « hors de portée ». La société israélienne se définit en effet comme l'une des « formes limites » de la mise en présence qu'organise la mondialisation migratoire et offre une lecture empirique des nouveaux rapports sociaux qu'elle génère. L'intrication des phénomènes sociaux tant locaux que globaux souligne la prégnance des effets de la mondialisation au-delà de la sphère du marché mondial même si la surdétermination du facteur économique sur les buts et les intentions des individus, qui a mené à une interdépendance accrue des États, est irréfutable. Stratégies transnationales des entreprises et segmentation du marché du travail en contact avec la diversité des réalités locales ont forgé des mondes sociaux issus du processus dit de « glocalisation » et de fait placé des segments de sociétés dans un contexte d'interactions qui ont pu être autant d'« occasions sociales » pour reprendre une terminologie goffmanienne. C'est dans cet espace de la recherche que nous avons tenté de placer notre réflexion. La situation que nous venons d'observer s'inscrit dans le champ des transnational migration studies suggérant qu'il est ici décrit, comme dans de nombreux travaux similaires sur d'autres terrains, une situation de co-présence caractérisée par des migrants qui seraient à la fois « d'ici et de là-bas » comme il est convenu de le mentionner dans ce courant de recherche. La situation israélienne compose néanmoins un cas limite car si les pratiques sociales sont comparables à de nombreux autres collectifs migrants, l'absence de réelle circulation migratoire restreint l'étendue de la comparaison. En termes réflexifs, cette ubiquité sociale demeure certes avérée mais elle trouve, à notre sens, un enrichissement de sa problématique lorsqu'elle tente de s'émanciper de l'espace normé que compose la dimension stato-centrée de nos réflexions. L'échelle de la ville, celle du « coudoiement », permet de souligner la densité des rapports sociaux en jeu.

Par son antériorité sur le modèle État-nation, la Cité permet d'interroger différemment l'articulation entre État-nation et globalisation, de donner un autre sens à la relation définie en termes « global vs. local » ou « sud vs. nord ». La problématique du cosmopolitisme offre les moyens d'un décentrement de la réflexion où est privilégié l'acteur ainsi que l'opportunité d'un changement de perspective qui permet de réfléchir « to the idea that we need a different kind of analysis of the container societies » (Beck, 2002). Il convient donc de conclure en termes méthodologiques sur l'idée que la circulation migratoire et le transnationalisme composent les fondamentaux de l'analyse des migrations en provenance du sud mais qu'il est également nécessaire de renforcer une approche empirique où l'observation des situations permettrait de décrire plus intensément des « occasions sociales » qui décrivent des formes de sédentarités et d'ancrages que le « tout mobilité » tant à estomper. »

Source : William Berthomière W. (2007) « Globalisation des migrations internationales: dynamiques et modalités. Une contribution réflexive à partir du cas israélien », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, vol. 119-120 : 175-176.

Ce mémoire vient donc éclairer ce tournant engagé dans mon positionnement scientifique où l'objectif premier reposait sur l'idée de « déinstitutionnaliser » mon regard… Sous cette expression, j'exprimais un double souhait qui était de me mettre à distance à la fois d'une grille de lecture dont le périmètre était nettement défini par le cadre des narratifs nationaux israéliens (cf. figure 2)[1] et un ensemble de notions-phare issues des *Migration studies* (dont le concept de transnationalisme en est l'icône, (Cortès and Faret, 2009) ; *et* de tendre vers un empirisme radical (j'y reviendrai) centré sur l'observation des rapports à l'espace qu'entretiennent les hommes.

Figure 2 – Schématisation des contextes migratoires et sociaux d'Israël



Extrait de Berthomière W. (2003) Le "retour du nombre" : permanences et limites de la stratégie territoriale israélienne. *REMI*, 19: 76.

Tenter d'expliquer ce changement de regard dans des termes scientifiques n'est toutefois pas chose aisée car, si la nécessité de redéployer mon activité de recherches vers de nouveaux positionnements (méthodologiques principalement) m'est acquise depuis la fin des années 2000, le texte que je livre ici en constitue la première véritable mise en écriture.[2]

[1] En employant cette formulation, je souhaite indiquer que certaines des analyses que j'ai pu formuler au début des années 2000 étaient très empreintes du discours « dominant » dans le sens

[2] Je dois souligner que ce projet de rédaction en vue de l'obtention de l'habilitation à diriger des recherches a pris plus de temps que je ne le voulais pour se concrétiser mais l'enchaînement de responsabilités scientifiques collectives (le secrétariat scientifique de la section 39 du CoNRS, la direction de l'UMR Migrinter, le poste d'assistant scientifique du directeur de la MSH de Poitiers, la direction de l'Ecole doctorale Sociétés et Organisations de l'université de Poitiers et enfin la codirection de la Revue européenne des migrations internationales) m'ont conduit à devoir décaler cette rédaction. Je tiens ici à remercier Cédric Parizot, chercheur CNRS à l'IREMAM et préalablement au Centre de Recherche Français de Jérusalem, pour m'avoir permis d'avancer dans cette voie en me conviant à participer à l'ANR MOFIP (Mobilités, Frontières et Conflits dans les Espaces Israélo-

Le titre de ce mémoire laisse néanmoins deviner une problématique articulée de manière simple autour de l'idée du paradigme indiciaire pour reprendre une expression propre à la micro-histoire[3] où la migration (ici celle impulsée par la mondialisation du marché du travail) en prenant place dans une société d'accueil (Israël) vient nous renseigner sur les formes de continuité sociale. Jusqu'ici le repositionnement annoncé peut apparaître comme se réalisant à la marge puisque la lecture du volume 2 de ce dossier d'habilitation comprend déjà plusieurs publications où par la mise en place de bases de données originales ou bien encore par le recours à la comparaison de terrains de recherche, les signes de la continuité du projet de société israélien dans la perspective du sionisme politique ont été explorés. Ce changement s'effectue certes dans la continuité (il n'est pas rupture) mais il est véritablement un repositionnement et plus précisément un repositionnement du regard. Plusieurs dimensions définissent cette nouvelle orientation : 1. Le regard n'est plus porté sur l'acteur « principal » mais sur le second rôle que tient l'autochtone ; 2. L'échelle d'analyse se trouve également modifiée puisqu'elle privilégie l'échelle de l'indice soit pour nous un travail de micro-géographie[4] ; 3. Le changement d'échelle implique une nouvelle approche méthodologique.

Avant d'entrer plus avant dans l'explicitation de chacun des termes de ce repositionnement, nous pouvons déjà affiner l'objet de cette recherche : il s'agit de privilégier une approche permettant d'ajouter à la connaissance des effets de la mondialisation des migrations internationales en orientant le regard sur la perception que peut en avoir la population d'une société nouvellement inscrite dans ce processus mondial. Il ne s'agit pas de reprendre dans ce mémoire de synthèse toutes les analyses qui ont pu être proposées sur les relations entre mondialisation et migrations internationales de manière générale ou en Israël (Ram, 2008; Schnell,

---

Palestiniens). Ce programme de recherche m'aura permis d'inscrire ma réflexion dans un contexte interdisciplinaire et m'aura offert l'espace adéquat à mon repositionnement scientifique. L'ANR MOFIP fut aussi l'occasion de partager avec Caroline Rozenholc des problématiques de recherche communes en comparant nos travaux réalisés dans deux quartiers de Tel Aviv (celui de Florentin pour sa part). Cette collaboration aura composé le catalyseur de la réflexion que je livre ici.

[3] Mon propos fait ici écho à l'idée de connaissance indicielle. Si comme Carlo Ginzburg le suggère la connaissance historique est indicielle, la perspective micro-géographique que je propose ici tend à revendiquer cette qualification.

[4] La notion de micro-géographie est ici ancrée dans la perspective ouverte par la démarche micro-historienne dont la démarche se différencie du cadre monographique « dans ses intentions comme dans ses procédures. Elle pose en principe que le choix d'une échelle particulière d'observation produit des effets de connaissance et qu'il peut être mis au service de stratégies de connaissances » (Revel, 1996 :19)

2001; Shachar and Felsenstein, 2002) ou bien encore de revenir ou de réactualiser mes propres travaux (Berthomière, 2009a; Berthomière, 2009b; Berthomière and Hily, 2010; Berthomière and Simon, 2006) mais d'éclairer sous un autre angle l'espace de cette relation.

Pour définir ce qui relève d'un a-venir (*avenir* vs. *to come*)[5] de la société israélienne pour reprendre une syntaxe propre à Jacques Derrida, j'ai donc déplacé le curseur de mon analyse sur deux paramètres clairement identifiés. Si je reprends les deux premiers termes de cette nouvelle orientation dont j'ai souhaité doter mon activité scientifique, je préciserais que cette recherche a pris pour population d'études : le passant et, de facto, pour échelle d'analyse la rue. La problématique se trouve donc à nouveau précisée : les effets de la mondialisation migratoire que connaît Israël sont ici envisagés au prisme de l'expérience que peut en faire la population israélienne dans son quotidien, au sein de la « rue globalisée ». Le mot de *place* qui compose l'un des termes du titre de ce mémoire est donc dans un premier niveau de lecture synonyme de lieu à savoir la rue mais il est aussi, comme nous le verrons, entendu comme forme d'intentionnalité puisqu'il est le lieu où l'on peut choisir de prendre place, où l'on peut définir son em-placement.[6] En recourant à la notion de place, je puise donc dans la microsociologie telle qu'elle a pu être définie par Erwing Goffman pour saisir et lire les situations et les interactions de ces mises en co-présences de populations induites par les migrations.[7]

Précisons dès à présent, pour lever toute ambiguïté, que le choix de définir la rue, comme notre seule et unique espace d'investigations, ne légitime pas pour autant de placer ce travail sous le sceau des études urbaines. Il ne s'agit pas de livrer

---

[5] Pour éclairer cette dimension philosophique de continuité chez Jacques Derrida, le lecteur pourra trouver un extrait d'un documentaire consacré à ce philosophe dans la vidéo 1. Le choix de ce passage nous semble particulièrement éclairant et fécond sur la notion de continuité. Il est à rapprocher des échanges qu'il a pu avoir avec Elisabeth Roudinesco autour de la question « De quoi demain… » où il exprimait l'idée que : « L'autre éthique à-venir est "ce qui vient", "ce qui arrive", une hétéronomie où l'autre est ma loi ». D'un point de vue personnel, cette réflexion autour de ce qui vient, ce qui fait événement, composent une véritable ligne d'horizon scientifique dans ma réflexion et ils structurent la réflexion que je conduis également sur la notion de projet (migratoire) (cf. partie *curriculum* du volume 2 du dossier d'habilitation).

[6] Précisons que cette approche nous pousse inévitablement vers des travaux philosophiques sur les notions d'espaces et de temps. Au cours de cette rédaction, un appui (peut-être trop rapidement construit) a pu être trouvé dans cette veine scientifique. Sur le point qui ouvre cette note, je renvoie notamment à l'article de Jean-Jacques Delfour, « L'espace et la spatialité chez Kant (Esthétique transcendantale, § 2 et 3) », *Kairos revue de philosophie*, 2003, n°22, pp.9-60.

[7] Je préciserai plus avant ce point dans l'introduction et plus longuement en partie 2.

ici une synthèse scientifique qui serait une contribution supplémentaire à ce champ d'études. Bien que fondant mon analyse sur un terrain de recherche réalisé dans une rue d'un quartier de Tel Aviv (celui de Neve Sha'anan), ma réflexion géographique ne compose pas pour autant un enrichissement scientifique à la notion de quartier. Dans ma recherche, Neve Sha'anan, en tant que quartier, est considéré comme un terrain qui justifie sa pertinence par son homogénéité ou pour reprendre les mots de P. Merlin et F. Choay choisis par Anne-Lise Humain-Lamoure comme:

> « une fraction du territoire d'une ville, dotée d'une physionomie propre et caractérisée par des traits distinctifs lui conférant une certaine unité et une certaine individualité. […] Les facteurs de différenciation et donc les critères de délimitation des quartiers [peuvent être] la configuration des sites et la topographie […] ; la période de première construction et les caractéristiques historiques, architecturales et urbanistiques qui en ont résulté […] ; la typologie dominante des bâtiments […] ; les fonctions qui y sont exercées principalement […] ; la répartition des groupes sociaux ou économiques […] ; la séparation des groupes ethniques dans certaines villes […]. » (Humain-Lamoure, 2007).

Le cadre de réflexion qui ouvre ma perspective de recherche est celui du processus de mondialisation, pensé à l'échelle de la ville car c'est bien cette forme spatiale et sociale qui rassemble aujourd'hui la plus grande part des migrants, mais il s'agit de poser l'interrogation sur ce processus par une approche spatialisée des rapports qu'entretient l'individu avec ce phénomène. La notion de continuité se trouve d'une certaine manière inscrite dans le questionnement offert par Norbert Elias dans son ouvrage *La société des individus* où il interroge l'équilibre nous/je. Avec le mondialisation migratoire, le rapport au monde et la manière de se penser dans « sa » société se trouve modifié et c'est à l'exercice d'une lecture à une échelle spatiale fine du possible (voire probable) déplacement du point d'équilibre que ma contribution souhaite se prêter (Elias, 1991; Lévy, 2009).

Le recours à l'expression « En-quêtes de signes » participe clairement de ce positionnement. En tant que géographe, il m'appartient de tenter l'expérience d'une mise en évidence de modalités de perceptions et de représentations de l'espace qui témoigneraient de l'expérience au quotidien de la mondialisation migratoire d'Israël. J'insiste ici sur le terme d'expérience. Le discours commun fait de la mondialisation un fait social qui va de soi, le monde dans lequel nous vivons est global comme tous

les matchs de football sont déclarés terminés après 90 minutes de jeu…, mais dans une démarche scientifique, il convient de considérer que ces nouvelles migrations, qui installent une nouvelle temporalité dans la continuité israélienne puisque pour la première fois de son histoire le pays fait appel à une immigration de populations non-juives, font l'objet d'un apprentissage par la population d'Israël, synonyme d'une conscientisation de la dite mondialisation. Ce sont ces moments de prise de conscience que nous souhaitons essayer de formaliser, et ce à l'échelle du quotidien.

La troisième et dernière orientation, qui justifiait de la définition de mon positionnent scientifique comme s'émancipant de ma pratique précédente, se trouve ici convoquée puisque vouloir verbaliser les signes[8] de l'expérience de la mondialisation dans le quotidien d'Israéliens que seraient les passants ordinaires d'une rue de Tel Aviv requiert une méthodologie particulière. Précisons-le dès maintenant, en écrivant la ligne méthodologique qui préside à la mise en œuvre de cette problématique, je n'ai pour unique objectif que d'aboutir à la fin de ce mémoire à la proposition d'un cadre méthodologique posant les bases hypothétiques des modalités de perception et de représentation de l'inscription d'Israël dans la mondialisation au prisme des formes possibles d'interactions avec la population migrante au quotidien. Avant de poursuivre sur cette dimension méthodologique évoquant la notion d'interaction, les limites que je viens d'esquisser (je reviendrai régulièrement sur ce point dans le texte) souligne également le double niveau d'analyse que je souhaite activer : comprendre la mondialisation dans l'expérience que peuvent en avoir des Israéliens « au quotidien » permet de définir des formes d'être au monde et donc de suggérer des pistes sur ce qui fait continuité mais aussi, et peut-être de manière plus simple, de participer à un enrichissement du vocabulaire géographique définissant notre rapport à l'espace.[9]

---

[8] La notion de signe telle qu'elle est pensée dans ce travail trouve une première définition dans les travaux de Pierre Guiraud sur la sémiotique où le signe est « la marque d'une intention de communiquer un sens ». La lecture des travaux de l'un des pères fondateurs de la sémiotique Charles Peirce est également une voie que je souhaiter privilégier. Il propose notamment une catégorisation des signes sur la base de trois termes: indice, icône et symbole.

[9] En termes de recours au lexique géographique, je signalerai que la notion de territoire est absente de ce texte. Elle nous semble appartenir au domaine normé par l'appropriation et tenir son statut de narratifs nationaux que je souhaite tenir à distance. Si nous devions recourir à ce terme, je lui préfèrerais alors le terme Deleuzo Guattarien de *ritournelle* qui va vers l'agencement territorial : « on appelle ritournelle tout un ensemble de matières d'expression qui trace un territoire, et qui se développe en motifs territoriaux, en paysages territoriaux (il y a des ritournelles motrices, gestuelles, optiques etc.) in Mille plateaux (1980 :397).

La dimension méthodologique, nous l'avons dit, compose ici une question importante et rappelons-le ce mémoire est le fruit d'années de terrain de recherche passées à observer longuement le quotidien des Israéliens et cet acquis a inévitablement percolé dans le dispositif méthodologique adopté. Parallèlement, malgré toute la pertinence que je confère à ce dispositif, j'en limite dans le même temps les qualités car le regard « ordinaire » du passant est ici pour l'exercice de l'expérimentation un ensemble de modélisations élaborées par un regard « savant » néanmoins fruit de l'expérience de terrain comme je viens de le dire. Se pose ici la question du degré de pertinence de l'interprétation puisqu'elle est corrélée au savoir-regarder du chercheur[10] et plus avant, interroge sur la rigueur du paradigme de l'indice[11] ; l'analyse étant issue uniquement de l'observation, réalisée sous le pouvoir discrétionnaire du chercheur (Olivier de Sardan, 2008)[12], et sans recours à l'enquête ou à l'entretien.[13]

Au-delà de ces questions sur lesquelles je reviendrai au fil du texte, notre démarche méthodologique se définit comme une microgéographie, qui fait écho à la microsociologie telle qu'elle a pu se construire dans sa relation avec l'écologie urbaine. Les propos d'Isaac Joseph ont ici valeur de socle méthodologique quand il indique que :

> « l'écologie urbaine entendait traiter des formes régulières d'ajustement ou de conflit produites par la coexistence de populations différentes sur un même territoire. On peut dire que la microsociologie maintient cette définition formelle mais s'intéresse à l'alignement des

[10] Cette expression fait écho aux travaux d'ethnométhodologie des espaces publics (Thibaud, 2002).

[11] Carlo Ginzburg mentionne cette question et évoque l'expérience du quotidien : « Mais un paradigme de l'indice peut-il être rigoureux ? L'orientation quantitative et anthropocentrique imprimée aux sciences de la nature à partir de Galilée a enfermé les sciences humaines dans un fâcheux dilemme : soit adopter un statut scientifique faible pour aboutir à des résultats importants, soit adopter un statut scientifique fort pour aboutir à des résultats de peu d'importance. Au cours de ce siècle, seule la linguistique a réussi à se soustraire à ce dilemme, s'érigeant ainsi comme modèle, plus ou moins atteint, y compris par d'autres disciplines. On peut cependant se demander si ce type de rigueur n'est pas seulement impossible à atteindre, mais aussi indésirable pour les formes de savoir plus particulièrement liées à l'expérience quotidienne ou, plus précisément, à toutes les situations où l'unicité et le caractère irremplaçable des données sont décisifs aux yeux des personnes impliquées. » (1980 :31).

[12] L'auteur rappelle notamment les propos de Louis Marin : « Toute description est une certaine mise en scène de l'objet décrit dans son simulacre ».

[13] Elle n'en demeure pas moins appuyée sur de précédents entretiens réalisés dans le cadre des différentes publications que j'ai pu réaliser sur les années 2000 (cf. volume 1).

> conduites en situation plutôt qu'à celle de communautés dans l'espace social de la ville. Changement de focale si l'on veut : il s'agit de décliner le trait (structural) de l'hétérogénéité des populations en milieu urbain pour comprendre les formes quotidiennes ou « mineures » de proximité avec l'étranger. Le couple conceptuel, devenu fameux depuis le travail de Jean-Claude Chamboredon et Madeleine Lemaire, de la proximité spatiale et de la distance sociale, est assorti dans cette microécologie des interactions d'une condition commune de visibilité (d'observabilité) mutuelle qui constitue le cadre et l'« équipement » du passant dans son activité cognitive et pratique d'adaptation à un territoire lui-même conçu comme région de significations. » (Joseph, 2006).

Il s'agit bien ici de tenter de mettre au jour une géographie de cette « région de significations », qu'est pour nous le quartier de Neve Sha'anan en identifiant –dans le quotidien des parcours que réalise le « passant ordinaire »– des formes spatialisées qui renseignent sur le couple « proximité spatiale-distance sociale » qu'organise la mondialisation à Tel Aviv.

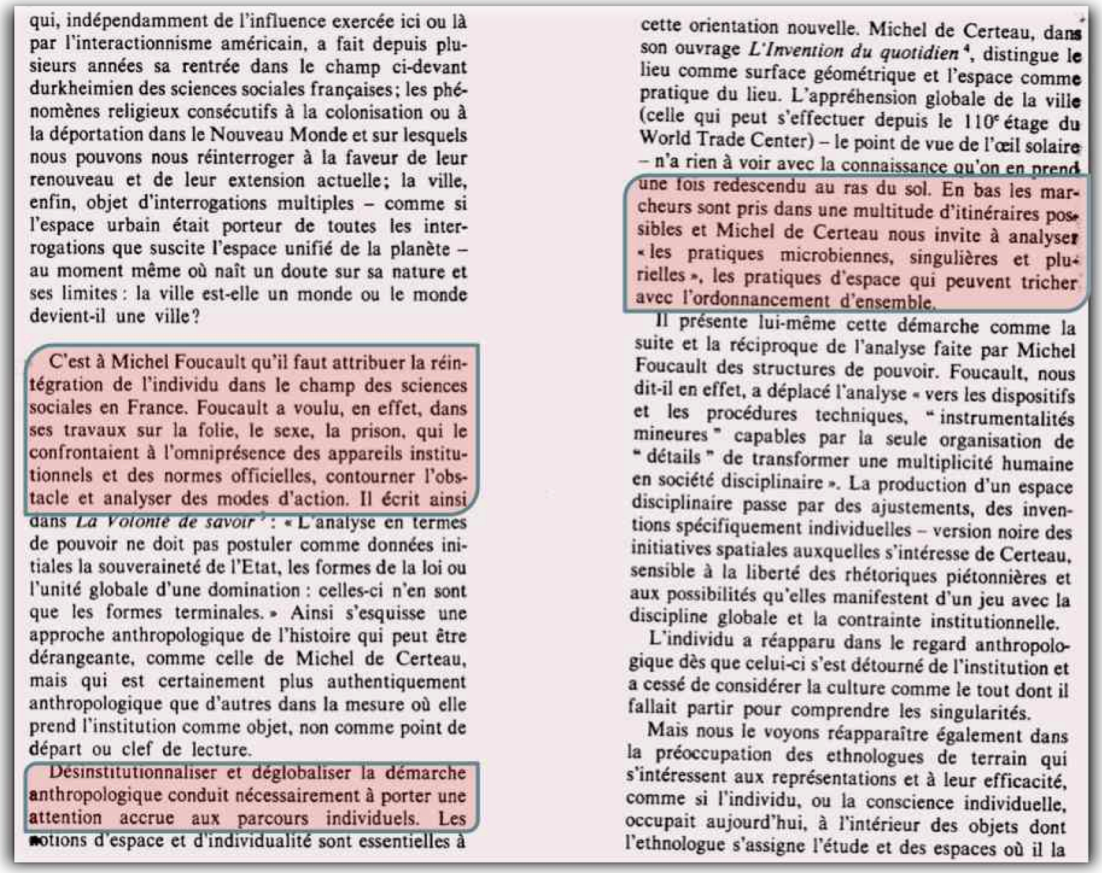
Cette démarche prend d'autant plus sens dans ce mémoire que le point de vue de l'acteur fait également l'objet de toutes les attentions dans les études sur les migrations internationales : les migrants, « acteurs résolus » de la transformation du monde contemporain (Ma Mung, 2009) ont été placés au cœur de l'analyse comme dans l'ensemble des sciences sociales (Gaudin, 2001). Sans pouvoir et sans vouloir ici retracer une épistémologie des sciences sociales, je conclurai cette définition de notre positionnement scientifique en prenant appui sur les travaux de Marc Augé. J'inscris de façon pleine et entière mon regard dans la perspective scientifique qu'il a pu nous apporter dans son ouvrage intitulé : « Anthropologie des mondes contemporains ».

Si je devais résumer en une citation la pensée qui compose la colonne vertébrale de mon positionnement, je citerai les propos qui sont portés sur la figure 3. Que cela soit du point de vue théorique ou méthodologique, Marc Augé y pose exactement les termes qui construisent le cadre intellectuel de ma démarche. Mon travail peut être considéré (avec toute la modestie nécessaire) comme s'inscrivant dans cette filiation. J'ouvrais cette introduction en indiquant que ma démarche est motivée par le fait que je souhaitais déinstitutionnaliser mon regard tout en opérant un changement

d'échelles d'analyse. Je m'inscris pleinement dans le cours de l'évolution de la théorie et des pratiques en sciences humaines évoquée par Marc Augé.

En quittant le point de vue surplombant, que j'ai pu adopter dans mes travaux, pour, en choisissant comme terrain une rue de Tel Aviv, redescendre « au ras du sol », je me donne dans ce mémoire la même finalité de recherche que celle qui a participé du mouvement de « déinstitutionalisation » de la démarche scientifique en se donnant pour objet « d'analyser 'les pratiques microbiennes, singulières et plurielles', les pratiques d'espace qui peuvent tricher avec l'ordonnancement d'ensemble » comme le dit Marc Augé en rappelant les propos de Michel de Certeau. C'est donc une micro-géographie de la rue que je tente d'élaborer dans ce mémoire avec pour première objectif de fournir un cadre savant aux modalités possibles du rapport à l'espace que peut entretenir le passant ordinaire de la rue Neve Sha'anan. Au fil de nos allées et venues dans cet espace public urbain qui va composer notre unique terrain, je vais donc tenter de formuler différentes dimensions de ces représentations de l'espace en m'inscrivant en parallèle de l'approche anthropologique des mondes

Figure 3 – Extrait de l'ouvrage *Anthropologie des Mondes contemporains*



qui, indépendamment de l'influence exercée ici ou là par l'interactionnisme américain, a fait depuis plusieurs années sa rentrée dans le champ ci-devant durkheimien des sciences sociales françaises; les phénomènes religieux consécutifs à la colonisation ou à la déportation dans le Nouveau Monde et sur lesquels nous pouvons nous réinterroger à la faveur de leur renouveau et de leur extension actuelle; la ville, enfin, objet d'interrogations multiples – comme si l'espace urbain était porteur de toutes les interrogations que suscite l'espace unifié de la planète – au moment même où naît un doute sur sa nature et ses limites : la ville est-elle un monde ou le monde devient-il une ville?

C'est à Michel Foucault qu'il faut attribuer la réintégration de l'individu dans le champ des sciences sociales en France. Foucault a voulu, en effet, dans ses travaux sur la folie, le sexe, la prison, qui le confrontaient à l'omniprésence des appareils institutionnels et des normes officielles, contourner l'obstacle et analyser des modes d'action. Il écrit ainsi dans *La Volonté de savoir*[3] : « L'analyse en termes de pouvoir ne doit pas postuler comme données initiales la souveraineté de l'Etat, les formes de la loi ou l'unité globale d'une domination : celles-ci n'en sont que les formes terminales. » Ainsi s'esquisse une approche anthropologique de l'histoire qui peut être dérangeante, comme celle de Michel de Certeau, mais qui est certainement plus authentiquement anthropologique que d'autres dans la mesure où elle prend l'institution comme objet, non comme point de départ ou clef de lecture.

Désinstitutionnaliser et déglobaliser la démarche anthropologique conduit nécessairement à porter une attention accrue aux parcours individuels. Les notions d'espace et d'individualité sont essentielles à cette orientation nouvelle. Michel de Certeau, dans son ouvrage *L'Invention du quotidien*[4], distingue le lieu comme surface géométrique et l'espace comme pratique du lieu. L'appréhension globale de la ville (celle qui peut s'effectuer depuis le 110e étage du World Trade Center) – le point de vue de l'œil solaire – n'a rien à voir avec la connaissance qu'on en prend une fois redescendu au ras du sol. En bas les marcheurs sont pris dans une multitude d'itinéraires possibles et Michel de Certeau nous invite à analyser « les pratiques microbiennes, singulières et plurielles », les pratiques d'espace qui peuvent tricher avec l'ordonnancement d'ensemble.

Il présente lui-même cette démarche comme la suite et la réciproque de l'analyse faite par Michel Foucault des structures de pouvoir. Foucault, nous dit-il en effet, a déplacé l'analyse « vers les dispositifs et les procédures techniques, " instrumentalités mineures " capables par la seule organisation de " détails " de transformer une multiplicité humaine en société disciplinaire ». La production d'un espace disciplinaire passe par des ajustements, des inventions spécifiquement individuelles – version noire des initiatives spatiales auxquelles s'intéresse de Certeau, sensible à la liberté des rhétoriques piétonnières et aux possibilités qu'elles manifestent d'un jeu avec la discipline globale et la contrainte institutionnelle.

L'individu a réapparu dans le regard anthropologique dès que celui-ci s'est détourné de l'institution et a cessé de considérer la culture comme le tout dont il fallait partir pour comprendre les singularités.

Mais nous le voyons réapparaître également dans la préoccupation des ethnologues de terrain qui s'intéressent aux représentations et à leur efficacité, comme si l'individu, ou la conscience individuelle, occupait aujourd'hui, à l'intérieur des objets dont l'ethnologue s'assigne l'étude et des espaces où il la

Source : Marc Augé, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris: Aubier, pp.132-133

contemporains, mais en partageant le même intérêt pour l'exploration de la vile (Hannerz, 1983) et en m'inspirant de ses éléments méthodologiques.

Pour résumer ce dernier point, en quelques mots, je reprendrais ceux de Michel Agier lorsqu'il paraphrasait Clifford Geertz parlant de culture, le propos est ici de « voir la ville (pour nous 'la Tel Aviv de la mondialisation migratoire') telle qu'elle vit en la regardant 'par-dessus l'épaule' des citadins » (Agier, 2009).

Enfin, avant de vous inviter à lire ce mémoire, je veux signaler que cette démarche est aussi celle d'un chercheur dont le parcours est sensible aux usages de l'image.[14] Ce travail formule en effet le souhait de contribuer à la réflexion méthodologique sur les techniques d'analyses et d'observation de la rue en recourant à la photographie.[15] Il s'agit notamment de réfléchir à l'usage de la photographie et du recours à la vidéo dans nos travaux de géographie, aux propositions faites dans d'autres disciplines comme la recherche en anthropologie visuelle (Jayyusi, 1993; Collier and Collier, 1986; Du and Meyer, 2008; Lambelet, 2010; Pedrazzini, 2009; Chenal et al., 2009).[16] Je photographie et filme (plus modestement) depuis plusieurs années le quartier de Neve Sha'anan (à Tel Aviv) et ce mémoire contient un ensemble de clichés et de vidéos réalisés sur la période janvier 2007-novembre 2010.

Sans avoir le temps nécessaire ou bien encore les connaissances suffisantes, cet exposé se pose également la question du rapport qu'entretient le chercheur avec

---

[14] Ce texte n'aurait sûrement pas eu cette forme si mes parents n'avaient pas eu la tendre idée de m'offrir, il y a maintenant de très nombreux étés, un magnifique appareil Minolta X700. Mille mercis à vous deux pour m'avoir appris à prendre le temps de regarder.

[15] Il s'agit d'un questionnement déjà fortement construit et qui s'inscrit pleinement dans la réflexion sur la notion de signe. Comme le rappelle A. Lambelet (2010) à propos du rapport entre photographie et réel : « il y a bien une spécificité du rapport de la photographie au réel, quand bien même il ne s'agit plus de la penser comme mimétique. Ou dit avec les termes de Charles Pierce : si elle n'est plus icône (représentation par ressemblance), la photographie n'est pas que de l'ordre du symbole (représentation par convention générale), elle est aussi de l'ordre de l'index, c'est-à-dire représentation par contiguïté physique du signe avec son référent. La photographie est d'abord une empreinte lumineuse. A l'inverse des autres modes de représentation (peinture, écriture), pour qu'il y ait photographie, il y a eu une chose nécessairement réelle qui a été placée devant l'objectif. Les signes indiciels, comme la photographie, entretiennent une relation avec leurs objets référentiels de quatre ordres : connexion physique, singularité, désignation, attestation (…) La photographie atteste de l'existence (mais non du sens) d'une réalité ».

[16] Dans le cadre de mes travaux, je souhaite aussi me rapprocher du réseau de chercheurs en sciences sociales travaillant au sein du groupe "Photographier la ville". J'ajouterais que la photographie a tissé très tôt des liens avec le monde universitaire. On rappellera les publications relatant les liens entre l'Ecole de Chicago et la New York Photo League et notamment l'article de Deborah Dash Moore « On city streets », *Contemporary Jewry*, 2008, 28: 84-108. Je saisis l'occasion pour remercier Stéphane Tonnelat pour m'avoir ouvert à ces lectures.

« la réalité » ou pour le dire autrement en reprenant les propos de Christian Topalov à propos de la visite de Chicago par Maurice Halbwachs : comment définir la tension entre « l'expérience perceptive du promeneur » et « l'exigence généralisatrice du savant » (Topalov, 2006). Quel sens donner à notre démarche, que répondre à la question : « mais pourquoi vous intéressez-vous à nous ? » comme peut le suggérer la scène photographiée ci-dessous (figure 4).

Enfin, avant de vous inviter à la lecture de ce texte, je résumerai cette introduction en reprécisant que ce mémoire est une occasion saisie pour éclairer l'une des facettes du repositionnement de mon activité de recherche. Le texte que j'ai choisi de vous livrer ne s'inscrit pas dans un retour sur travaux ou bien encore ne se positionne pas véritablement en fonction des évolutions conceptuelles que connaissent les études sur les migrations internationales, il est simplement le récit d'une expérimentation. Il est construit à partir d'essais, de la définition de cadres d'analyse particuliers visant à élaborer un champ d'expérimentation fécond en hypothèses heuristiques visant à contribuer à l'enrichissement de la géographie. Il conviendra de poursuivre ce premier pas en ajoutant des éléments méthodologiques qui permettront de donner la parole au passant ordinaire (plusieurs pistes sont proposées dans ce texte).

J'ajouterais enfin qu'en choisissant de mettre en exergue de l'introduction des vers de René Char, j'ai souhaité –sans avoir la prétention de laisser à penser que mes propos peuvent avoir l'harmonie et l'esthétique de sa poésie– souligner que ce mémoire de synthèse en vue de l'obtention de l'habilitation à diriger des recherches est avant tout l'esquisse d'un projet scientifique forgé en parallèle d'une production scientifique. Un projet qui prendrait racine à la fois dans l'idée de rompre avec une certaine innocence, qui pour certains caractériserait mon analyse si on venait y superposer la chronologie du conflit israélo-palestinien[17], et dans la volonté affichée de revendiquer ce brin d'innocence qui ouvre le regard.

[17] « A ma décharge », je soulignerais toutefois que j'ai rédigé en 2003 un article intitulé «Le "retour du nombre" : permanences et limites de la stratégie territoriale israélienne » (R*evue Européenne des Migrations Internationales,* vol.19-3, pp.73-93) dans lequel j'ai pu analyser clairement la nature des liens entre immigration et stratégie territoriale en Israël. Cet article est resté peut-être trop « confidentiel ». Quelques années avant, j'avais produit une note statistique dans cette même revue intitulée: « L'immigration d'ex-URSS et les colonies de Cisjordanie et de Gaza » (vol.16-3, pp.201-218) qui avait suscité des réactions parfois vives, certains la jugeant comme minimisant la réalité et pour d'autres, il s'agissait d'une position inverse. L'ensemble m'a progressivement poussé vers l'idée d'abandonner le champ de l'analyse géopolitique. Ce sujet m'a semblé (personnellement) beaucoup trop sensible pour conduire une activité de recherche. Le contexte politique dans lequel j'ai réalisé

Figure 4 – Scène de rue à Neve Sha'anan

Crédit photographique : William Berthomière

mes travaux aura également influé sur cette décision. Au cours des années 1995-2005, quel sens donné à un départ en mission quand en bouclant son sac de voyage la radio annonce qu'une bombe vient à nouveau d'exploser à la gare routière de Tel Aviv ou dans l'une de ses artères qui composent notre terrain de recherche.

[Migrations]

«Ils disent des mots qui leur restent au coin des yeux ;
Ils suivent une route où les maisons leur sont fermées ;
Ils allument parfois une lampe dont la clarté les mets en pleurs ;
Ils ne sont jamais comptés, ils sont trop !
Ils sont l'équivalent des livres dont la clé fut perdue. »

René Char, *Fureur et mystère*,
in Œuvres complètes, Paris, Bibliothèque de la Pléiade,
Gallimard, 1983, p.242.

Parcourir la démarche scientifique que j'ai pu entreprendre au fil de mes années de recherche ne peut s'opérer sans rappeler toute l'importance et la particularité du contexte socio-politique israélien. Travailler en Israël dans un contexte politique, géopolitique, qui aura vu sur la période considérée -pour jalonner à grands traits près de deux décennies de relations israélo-palestiniennes-, les affrontements de deux Intifada, les espoirs suscités par les accords d'Oslo, l'assassinat d'Yitzhak Rabin, de nombreuses opérations armées à Gaza, en Cisjordanie et au Liban, de fréquents attentats meurtriers au sein des villes israéliennes, le retrait israélien de Gaza, et bien sûr la construction du mur de séparation, aura constitué un terrain d'une très grande intensité. De par sa complexité et d'une certaine manière sa rudesse, le contexte israléo-palestinien m'est apparu comme une expérience de recherche unique où j'ai pu prendre à la fois conscience de toute la difficulté de notre activité professionnelle (découvrir un terrain, une société) mais aussi toute la force de notre liberté de réflexion en sciences humaines et sociales.

Afin d'avancer au sein de ce parcours scientifique et d'en souligner les principaux positionnements, je vais tenter, comme j'ai pu le proposer en introduction, de synthétiser en quelques pages le contexte socio-politique qui a composé et

compose encore l'environnement au sein duquel j'ai pu réaliser ma production scientifique et poursuis aujourd'hui les travaux qui structurent mon projet de recherche.

L'immigration en Israël : un prisme d'observation privilégié des changements sociaux

The Demographic predicament, tel est le titre de l'article qu'a publié Sergio DellaPergola début juillet 2007 dans les colonnes du quotidien israélien *The Jerusalem Post*. Spécialiste de renommée mondiale sur la question de la démographie israélienne et des relations entre Israël et la diaspora juive, Sergio DellaPergola en soulignant dans sa contribution l'ensemble des questionnements qui lient démographie et société en Israël a mis en lumière toute la complexité du rapport qu'entretient encore aujourd'hui l'Etat israélien avec sa population. Majorité démographique, sécurité, rapport au religieux, ethnicité et formes de l'appartenance ou bien encore individualisme et mondialisation sont autant d'items qui structurent aujourd'hui le champ d'analyses de la société israélienne et qui composent donc le champ d'exercice de mon activité scientifique.

Figure 5 – Population israélienne par groupe de populations

אוכלוסייה, לפי קבוצת אוכלוסייה (המשך)
POPULATION, BY POPULATION GROUP (Cont.)

Thousands **אלפים**

Average population אוכלוסייה ממוצעת				Population at end of year אוכלוסייה בסוף השנה				
אחרים Others	ערבים Arabs	יהודים Jews	סך כולל Grand total	אחרים Others	ערבים Arabs	יהודים Jews	סך כולל Grand total	
(1). .	(1)1 049,8	4 495,1	5 544,9	(1). .	(1)1 122,0	4 549,5	5 619,0	(3)1995
. .	. .	. .	. .	85,1	1 004,9	4 522,3	5 612,3	(4)1995
94,6	1 021,3	4 569,2	5 685,1	104,1	1 037,7	4 616,1	5 757,9	1996
116,6	1 053,5	4 658,8	5 828,9	129,0	1 069,4	4 701,6	5 900,0	1997
139,9	1 087,4	4 743,4	5 970,7	150,9	1 105,4	4 785,1	6 041,4	1998
171,6	1 124,7	4 829,0	6 125,3	192,4	1 143,9	4 872,8	6 209,1	1999
208,8	1 166,3	4 914,1	6 289,2	225,2	1 188,7	4 955,4	6 369,3	2000(5)
240,8	1 208,1	4 990,2	6 439,0	256,3	1 227,5	5 025,0	6 508,8	2001(5)
264,6	1 245,7	5 059,6	6 570,0	273,0	1 263,9	5 094,2	6 631,1	2002(5)
277,2	1 282,8	5 129,8	6 689,7	281,3	1 301,6	5 165,4	6 748,4	2003(5)
286,5	1 320,9	5 201,5	6 809,0	291,7	1 340,2	5 237,6	6 869,5	2004(5)
295,8	1 358,7	5 275,7	6 930,1	299,9	1 377,1	5 313,8	6 990,7	2005(5)
304,9	1 395,2	5 353,6	7 053,7	309,9	1 413,3	5 393,4	7 116,7	2006(5)
312,7	1 431,7	5 435,8	7 180,1	315,4	1 450,0	5 478,2	7 243,6	2007(5)
316,3	1 468,8	5 523,7	7 308,8	317,1	1 487,6	5 569,2	7 374,0	2008(5)(3)
				310,3	1 499,9	5 608,9	7 419,1	2008(5)(4)
311,5	1 517,7	5 656,3	7 485,6	312,7	1 535,6	5 703,7	7 552,0	2009(5)
315,6	1 554,7	5 753,3	7 623,6	318,4	1 573,8	5 802,9	7 695,1	2010(5)

1. Until 1995, before publication of the Census results "Arabs" also included "others".
2. Date of population registration.
3. Based on the previous Census.
4. Based on the Census of that year.
5. As of 2000, the total population and the Arab population also include Lebanese who were not classified by religion at the Ministry of the Interior (1.8 thousand at the end of 2010) - see Introduction.

1. עד 1995, לפני פרסום תוצאות המפקד, "ערבים" כללו גם "אחרים".
2. תאריך רישום התושבים.
3. על בסיס המפקד הקודם.
4. על בסיס המפקד באותה שנה.
5. החל בשנת 2000, סך הכל האוכלוסייה והאוכלוסייה הערבית כוללת גם את הלבנונים שלא סווגו לפי דת במשרד הפנים)1.8 אלף בסוף שנת 2010(. ראה מבוא.

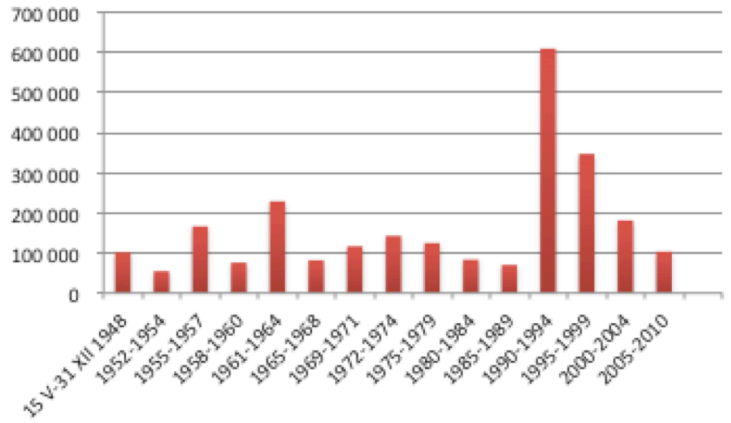
Source : *Central Bureau of Statistics*, Israël.

Dans ce large spectre d'analyses, la question migratoire demeure au cœur du débat de société en Israël et c'est bien cette permanence qui aura motivé mon souhait de saisir l'opportunité de livrer une lecture de cette société sur le temps long de son histoire migratoire.

Israël comme refuge, l'immigration comme moteur de la construction nationale

Israël compte aujourd'hui plus de 7,5 millions d'habitants dont plus de 5,3 millions de juifs[18] (cf. figure 5 et 6). Parmi ces Israéliens d'origine juive, que cela soit à la première ou seconde génération, ils ont tous dans leur histoire commune, l'*alyah*, ce terme aux fondements religieux, qui signifie "montée" et désigne au quotidien l'immigration juive en Israël.

Figure 6 - L'immigration juive en Israël (1949-2010)



Source : Central Bureau of Statistics, Israel.

Impulsée par l'activité diplomatique de Th. Herzl, qui a donné à la pensée sioniste toute sa dimension politique dès la fin du XIX^{ème}s., l'immigration n'a cessé de s'accroître jusqu'à la création de l'Etat en 1948 : les premiers sionistes émigrant vers la Palestine, poussés notamment par la multiplication des pogroms en Europe orientale et par le désir de rétablissement du « Pays d'Israël », les suivants y trouvant prioritairement un refuge face à la montée du fascisme en Europe.

Puis, dès sa création, les immigrants juifs (*olim*) sont « montés » en Israël dans le cadre législatif qu'a offert la promulgation de la Loi du retour (1950), qui autorise l'entrée du pays à tout juif, et de la Loi sur la nationalité (1952) permettant l'acquisition de la nationalité israélienne à tout immigrant juif. Ainsi, alors que la

[18] Parmi la population juive d'Israël (soit 72% de la population totale), 72% est née en Israël d'un père né en Israël pour 39,5% d'entre eux, en Asie pour 8,5%, en Afrique pour 9,9% et en Europe ou sur le continent américain pour 14,4% (données du *Central Bureau of Statistics* au 31 XII 2012).

première guerre israélo-arabe fait rage et que plus de 750 000 Palestiniens prennent la route de l'exil, ce sont plus de 650 000 *olim*, principalement des juifs rescapés de la shoah mais aussi originaires du Moyen-Orient, comme les juifs d'Irak, qui ont trouvé refuge en Israël et permis le doublement de sa population. Puis, avec la décolonisation, l'immigration marocaine des années 50 et 60 (270 000 personnes) a constitué la troisième plus importante *aliyah* de l'histoire migratoire du pays.

Au lendemain de ces deux grandes vagues migratoires, l'*aliyah* s'est peu à peu tarie. La croissance démographique d'Israël a décru de moitié pour passer de 3% par an sur la décennie 60 à 1,5% par an à la fin des années 80 (cf. figure 7). Par la suite, seuls deux événements sont venus troubler l'histoire de l'immigration juive en Israël après 1965. La guerre de 1967, en faisant rejaillir la crainte d'un nouveau génocide, a créé un fort mouvement de solidarité au sein de la diaspora, concrétisé par un net sursaut de l'*aliyah*. Plus récemment, l'ouverture totale des frontières du bloc soviétique et les opérations de rapatriement de la communauté éthiopienne sont venues redonner à la courbe de l'*aliyah* le profil de ses premières années: les immigrants d'ex-URSS et d'Ethiopie arrivés depuis les années 90 comptant respectivement pour plus de 950 000 et environ 80 000 personnes dans la population israélienne d'aujourd'hui.

La dynamique migratoire des années 90 n'est perceptible aujourd'hui qu'à travers le flux migratoire en provenance d'ex-URSS, qui reste encore le premier

Figure 7 – Populations d'Israël : effectifs et croissance démographique (1948-1998)

		Population juive	Population musulmane	Population chrétienne (b)	Population Druze	Population totale
1948-1960(a)	Population à la fin de la période	1 911 200	166 300	49 600	23 300	2 150 400
	Taux de croissance annuel	9,2	4	2,8	4,4	8,2
	Part de l'immigration dans la croissance	68,9	(c)	(c)	(c)	64,6
1961-1971	Population à la fin de la période	2 662 000	344 000	77 300	37 300	3 120 700
	Taux de croissance annuel	3	5	2,9	4,4	3,2
	Part de l'immigration dans la croissance	45	(c)	(c)	(c)	37,7
1972-1982	Population à la fin de la période	3 373 200	530 800	94 000	65 600	4 063 600
	Taux de croissance annuel	2,2	4,1	1,8	3,8	2,4
	Part de l'immigration dans la croissance	25,1	(c)	(c)	(c)	19,6
1983-1989	Population à la fin de la période	3 717 100	655 200	107 000	80 300	4 559 600
	Taux de croissance annuel	1,5	3,2	1,9	2,9	1,8
	Part de l'immigration dans la croissance	7,5	(c)	(c)	(c)	5,9
1990-1995	Population à la fin de la période	4 549 500	813 000	162 500	94 000	5 619 000
	Taux de croissance annuel	3,4	3,7	7,2	2,7	3,5
	Part de l'immigration dans la croissance	65	5,6	78,9	(c)	56
1996-1998	Population à la fin de la période	4 785 100	899 800	128 700	99 000	6 041 400
	Taux de croissance annuel	1,9	3,5	2,2	2,4	2,5
	Part de l'immigration dans la croissance	40,3	0,5	24	(c)	37,7

(a): Pour les populations non-juives, la période considérée est 1955-1960; (b): cette population inclut la population arabe chrétienne (80% de l'effectif total) et les conjoints des immigrants juifs se déclarant de cette religion; (c): donnée non définie.
Source: *Statistical Abstract of Israel 2000*, Central Bureau of Statistics, Jerusalem,

Source : Central Bureau of Statistics, Israel.

espace d'origine des immigrants en Israël avec plus de 7 000 entrées sur les 16 633 enregistrées en 2010. Cette accalmie migratoire, comme celle des années 70-80, que seuls quelques sursauts d'immigration étaient venus perturber, participe d'un moment de redéfinition des rapports entre la diaspora et Israël et d'une concomitante définition des contours du " Nous, les Israéliens ". Ces passages d'une temporalité du retour à un temps de «l'entre soi » ont constitué des étapes importantes du processus de construction nationale israélien.

Au fil de ces creux migratoires, le projet national israélien s'est forgé, non sans tensions, pour mener à une société israélienne polarisée par un axe néo-sionisme/post-sionisme (cf. figure 8), où le premier, comme l'a défini Uri Ram, «représente un mouvement de repli identitaire, nationaliste, raciste et anti-démocratique, qui cherche à élever des barrières autour de l'identité nationale israélienne (...) qui se nourrit de la violence du conflit israélo-arabe et du bas niveau d'intégration dans l'économie capitaliste » et où le second se présente tel « (...) un courant « libertaire » d'ouverture qui souhaite réduire les barrières de l'identité nationale et y intégrer 'l'autre'.» (Ram, 1998)

Figure 8 – Les courants principaux du néo-sionisme et du post-sionisme (types idéaux)

	néo-sionisme	*post-sionisme*
orientation d'appartenance	ethno-nationale juive	citoyenneté israélienne
orientation identitaire	« collectiviste »	individualiste
orientation géographique	Eretz-Israël	État d'Israël
orientation temporelle	passé lointain, avenir lointain	présent et avenir proches
orientation culturelle	particularisme (élection, peuple d'élite)	normalité
courant politique	Goush Emounim	Yesh Gvoul

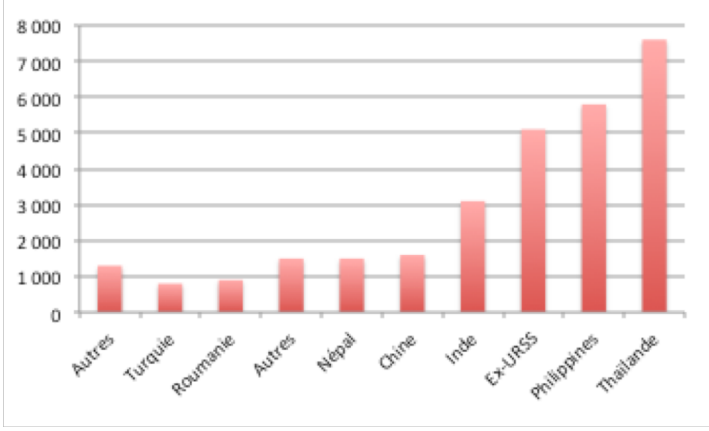
Source : Ram U. (1998) Mémoire et identité: sociologie des historiens en Israël. In: Heymann F and Abitbol M (eds) *L'historiographie israélienne aujourd'hui.* Paris: CNRS Editions, p.223.

L'inscription d'Israël dans le système migratoire international

L'une des conséquences de la non-résolution du conflit israélo-palestinien aura été l'émergence d'une nouvelle catégorie d'immigrants au sein de la société israélienne. L'échec du processus de paix engagé dans le cadre du protocole d'Oslo au début des années 90 et la spirale de violence qui s'en est suivie ont conduit le gouvernement israélien à interdire de plus en plus fréquemment l'accès d'Israël aux travailleurs palestiniens de Gaza et de Cisjordanie. Ces interdictions ont donc obligé le

gouvernement israélien à ouvrir ses frontières à une immigration de travail afin de compenser la pénurie de main-d'œuvre. Dès 1995, plus de 28 000 permis de travail ont été donnés à des travailleurs roumains pour exercer dans le secteur de la construction et plus de 12 000 à des Thaïlandais dans l'agriculture. A partir de cette date, l'intensité des recrutements s'est accrue pour atteindre le nombre de 100 000 visas octroyés au début des années 2000.

Figure 9 - Principales nationalités d'origine des travailleurs étrangers entrés en 2010



Source : Central Bureau of Statistics, Israel.

Ce recours à la main-d'œuvre étrangère a coïncidé avec une période de reconfiguration des circulations migratoires en Europe suite au renforcement des frontières des traditionnels pays d'immigration (France, Allemagne et Belgique principalement) avec l'entrée en vigueur des accords de Schengen et un glissement progressif du centre de gravité des migrations sud-nord vers la Méditerranée orientale où Israël est apparu comme un espace d'immigration à fortes potentialités. La pérennisation du besoin de main-d'œuvre et le recours à des agences de recrutement pour la gestion de cette immigration –tout en ne se dotant pas des moyens suffisants pour contrôler les flux migratoires afin d'éviter des formes « classiques » d'exploitation de main-d'œuvre–, ont alors contribué à l'émergence d'une catégorie de travailleurs étrangers estimés aujourd'hui aux alentours de 200 000 personnes (originaires d'Europe orientale et d'Asie du Sud-Est principalement mais aussi d'Afrique de l'Ouest et dans une moindre mesure d'Amérique latine, cf. figure 9) et dont environ la moitié est en situation régulière sur le territoire.

Au fil des années, la présence des travailleurs étrangers[19] s'est faite perceptible. Des *moshavim*[20] du Nord aux quartiers centraux des grandes cités israéliennes, les travailleurs étrangers ont inscrit leur présence dans le paysage urbain du pays et Tel Aviv, plus précisément le quartier de la gare routière (nommé Neve Sha'anan), est

[19] Nous utilisons ici les termes de la catégorie officielle en hébreu : "ovdim zarim".

[20] Type de communautés agricoles coopératives associant plusieurs fermes individuelles.

devenue une véritable « centralité immigrée »[21] symbolisant l'inscription d'Israël dans la mondialisation (figure 10).

Figure 10 – Localisation des quartiers sud

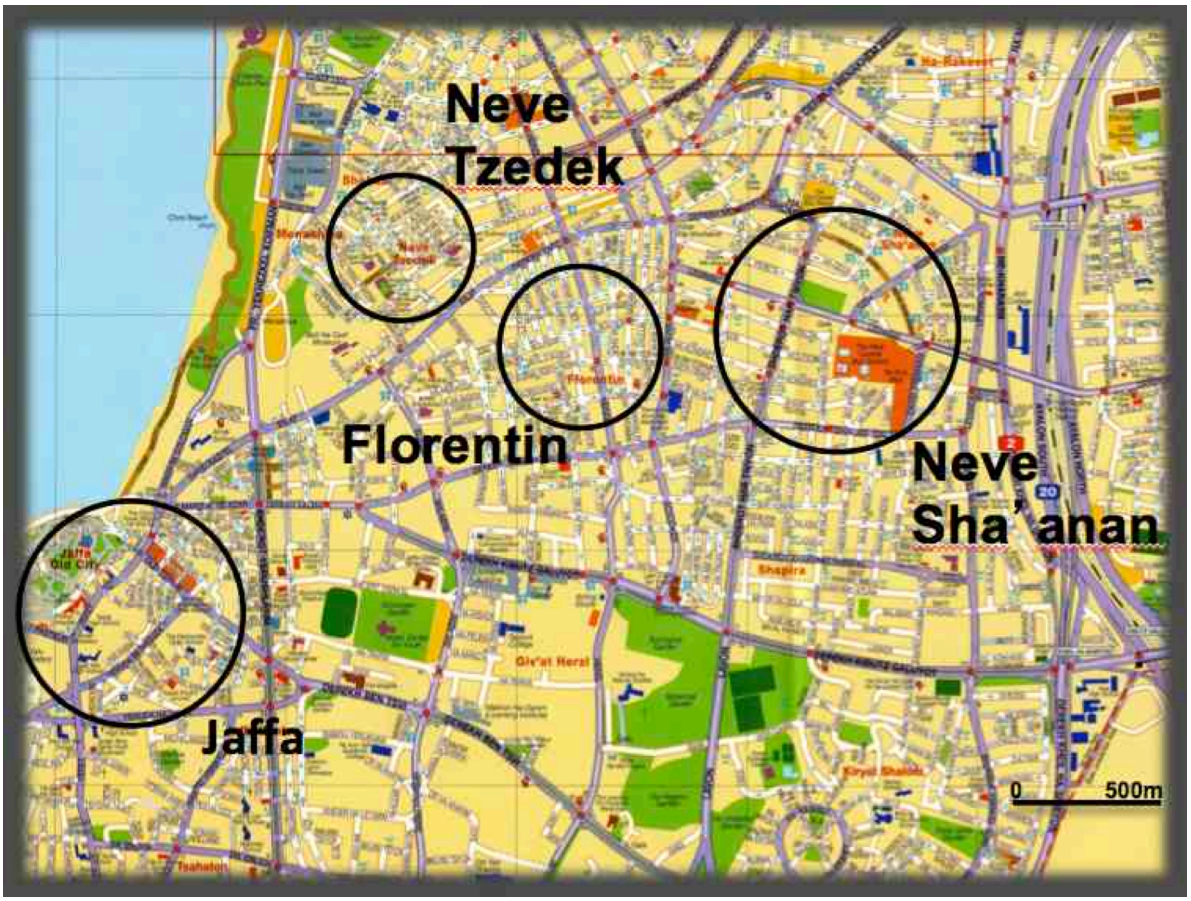
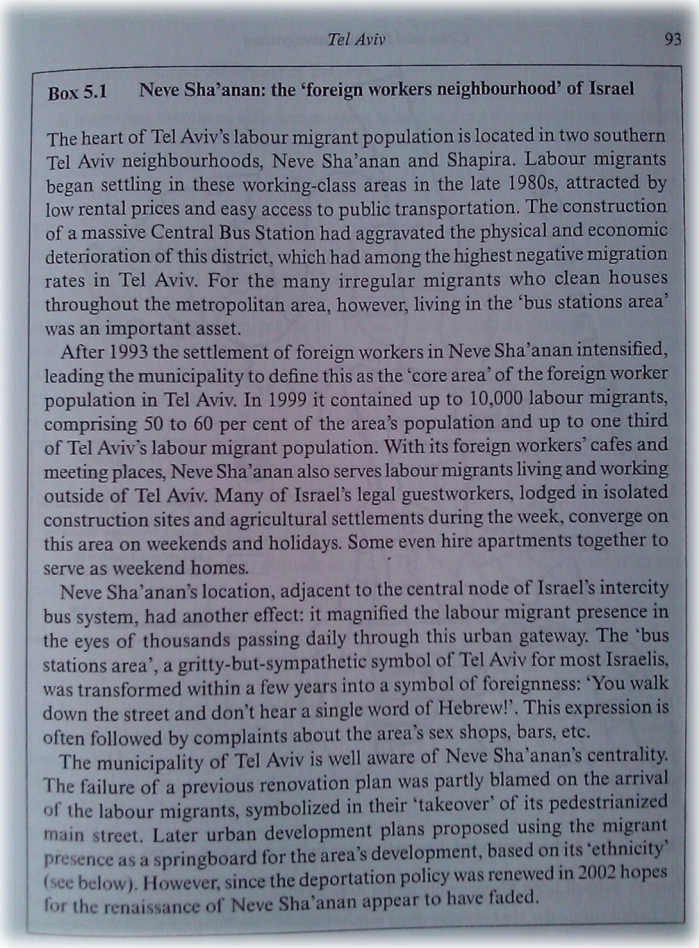


Figure x – Plan de localisation du quartier de Neve Sha'anan

[21] Expression utilisée pour indiquer que ce lieu constitue un espace de regroupement d'une large part des travailleurs migrants et qu'ici prend place un monde de migrants.

Le monde se donne à voir[22]

Au fil des années, la présence des travailleurs étrangers s'est donc faite perceptible. Si dans les premiers temps, la figure de l'immigré est restée celle d'une femme asiatique poussant une personne âgée sur son fauteuil roulant, progressivement cette image a évolué pour devenir multiple. Pour reprendre les termes d'Arjun (Appaduraï, 1990), l'expérience que connaît Israël sur cette période consiste en un bouleversement de l'ethnoscape israélien perceptible au quotidien. Condition « *sine qua non* de l'urbain » (Brody, 2005) la rue devient alors l'espace d'une mise en visibilité de l'ouverture au monde induite par cette nouvelle immigration et le moyen de saisir la réalité de la globalisation. Et c'est bien de l'expérience répétée de ce que l'espace public prenait la forme d'une « avant-scène » de la mondialisation que nous avons forgé les éléments de réflexion scientifique qui vont être ici exposés et où la rue est considérée à la fois comme terrain et comme méthode de recherche.



Tel Aviv 93

Box 5.1 Neve Sha'anan: the 'foreign workers neighbourhood' of Israel

The heart of Tel Aviv's labour migrant population is located in two southern Tel Aviv neighbourhoods, Neve Sha'anan and Shapira. Labour migrants began settling in these working-class areas in the late 1980s, attracted by low rental prices and easy access to public transportation. The construction of a massive Central Bus Station had aggravated the physical and economic deterioration of this district, which had among the highest negative migration rates in Tel Aviv. For the many irregular migrants who clean houses throughout the metropolitan area, however, living in the 'bus stations area' was an important asset.

After 1993 the settlement of foreign workers in Neve Sha'anan intensified, leading the municipality to define this as the 'core area' of the foreign worker population in Tel Aviv. In 1999 it contained up to 10,000 labour migrants, comprising 50 to 60 per cent of the area's population and up to one third of Tel Aviv's labour migrant population. With its foreign workers' cafes and meeting places, Neve Sha'anan also serves labour migrants living and working outside of Tel Aviv. Many of Israel's legal guestworkers, lodged in isolated construction sites and agricultural settlements during the week, converge on this area on weekends and holidays. Some even hire apartments together to serve as weekend homes.

Neve Sha'anan's location, adjacent to the central node of Israel's intercity bus system, had another effect: it magnified the labour migrant presence in the eyes of thousands passing daily through this urban gateway. The 'bus stations area', a gritty-but-sympathetic symbol of Tel Aviv for most Israelis, was transformed within a few years into a symbol of foreignness: 'You walk down the street and don't hear a single word of Hebrew!'. This expression is often followed by complaints about the area's sex shops, bars, etc.

The municipality of Tel Aviv is well aware of Neve Sha'anan's centrality. The failure of a previous renovation plan was partly blamed on the arrival of the labour migrants, symbolized in their 'takeover' of its pedestrianized main street. Later urban development plans proposed using the migrant presence as a springboard for the area's development, based on its 'ethnicity' (see below). However, since the deportation policy was renewed in 2002 hopes for the renaissance of Neve Sha'anan appear to have faded.

Figure 11- Extrait de Michael Alexander, *Cities and Labour Immigration. Comparing Policy Responses in Amsterdam, Paris, Rome and Tel Aviv*, Hampshire : Ashgate, 2006 :93.

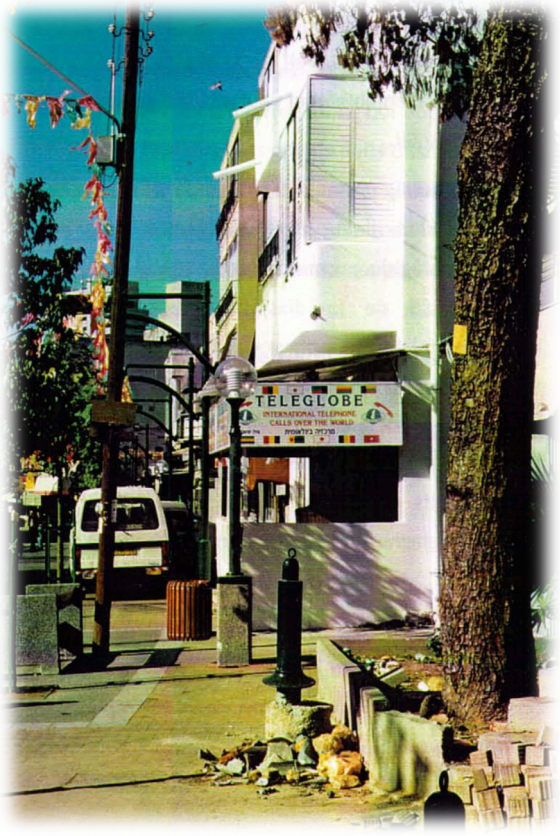
Guidés par le souci de trouver un espace d'installation leur permettant d'accéder à un marché locatif correspondant à leurs faibles revenus, les travailleurs étrangers se sont majoritairement installés dans les quartiers déshérités de Tel Aviv du fait de la concentration des emplois dans sa région métropolitaine. Comme le rappelle Michael Alexander, Neve

[22] Ce point reprend en partie des éléments de synthèse du contexte migratoire israélien publié dans la *Revue des Mondes Musulmans et de la Méditerranée*, n°119-120, pp.157-177.

Sha'anan, et ses rues environnant la gare routière de Tel Aviv, ont ainsi accueilli une très large part de ces nouveaux immigrants (cf. figure 11).

Différentes dynamiques socio-économiques ont présidé à l'émergence de cette « centralité immigrée » (cf. figure 11).[23] En premier lieu, l'existence d'un parc de logements -pour une large part insalubre- a permis d'inscrire dans la composition sociale du quartier cette population qui est venue s'insinuer dans les logements délaissés par une population vieillissante ou laissés vacants par les ex-soviétiques. Au quotidien, la représentation du quartier a évolué puisqu'au fil de ses allées et venues, la population israélienne a pu croiser du regard de nouveaux résidents venus d'Europe de l'Est, d'Afrique ou bien encore d'Extrême-Orient (comme nous allons l'évoquer ci-après). En second lieu, la confirmation de ce lieu en tant que centralité pour les migrants s'est trouvée génératrice d'activités qui ont mis en valeur cette présence immigrée. Elles ont été pour certaines à l'initiative de commerçants israéliens qui ont vu dans cette population une source de diversification de leurs activités. De manière similaire aux situations observées dans d'autres quartiers du Moyen-Orient comme celui de Bourj Hammoud à Beyrouth, des enseignes ont été ouvertes à destination de la population immigrante (Berthomière and Hily, 2006).

Figure 12 – Premier Téléservice de Tel Aviv (rue Yesud Ha-Ma'ala, parallèle à la rue Neve Sha'anan)



Crédit Photographique : W. Berthomière, 1998.

Un ensemble d'espaces téléphoniques et d'échoppes de transferts de fonds ont commencé à émailler les rues piétonnes (cf. figure 12) et celles attenantes à la gare routière où traditionnellement les commerces de gros ou de produits discount composaient l'essentiel de l'offre

[23] Il faut également souligner que le quartier de Florentin a composé un espace d'installation des nouveaux immigrants comme ont pu le démontrer les travaux de Caroline Rozenholc.

disponible (cf. figures 13 et 14). Gérés par des entrepreneurs israéliens, les employés sont dans bien des cas issus des pays d'immigration ou sont des olim d'ex-URSS qui valorisent leurs compétences linguistiques dans des activités dédiées aux travailleurs venus d'Europe centrale et orientale.

Fait également remarquable, de nombreuses agences immobilières -pour certaines semblant presque improvisées- ont émergé dans le paysage du quartier avec la particularité de ne laisser aucune ambiguïté sur la clientèle attendue. En parallèle et sur l'initiative des immigrants, l'espace public est également devenu le lieu de marchés aux puces où la main-d'œuvre étrangère a pu se fournir en produits déclassés et autres produits de seconde main.

L'ensemble de ces activités a nettement modifié le paysage urbain. A la grisaille qui le caractérisait jadis, de nombreux commerces aux noms tous plus évocateurs les uns que les autres (Bucaresti, Asian store, Mac China…) animent aujourd'hui les rues du quartier et lui redonnent un dynamisme populaire notamment par la juxtaposition de cafétérias aux terrasses emplies de travailleurs étrangers les yeux rivés sur le téléviseur qui diffuse films et informations dans leur langue.

Figure 13 – Nouveau commerce de produits asiatiques

Figure 14 – La mise en visibilité d'une industrie du sexe dédiée aux travailleurs étrangers et au-delà…

Crédit photographique : W. Bertomière, 2008

L'émergence d'un tiers espace

De manière « classique », les autorités israéliennes ont cherché à contenir l'expression de cette visibilité grandissante des travailleurs étrangers. Représentée comme une force de production et seulement comme telle, cette population a contredit pour les autorités sa fonction de force de travail devant suppléer l'absence de la main-d'œuvre palestinienne et s'est donc vu opposer une répression de sa visibilité de plus en plus affirmée. En septembre 2002, la création de la « police de l'immigration »[24] a signifié la réalité de la question de l'immigration en Israël. Après de longs débats, et surtout grâce à la mobilisation d'associations de défense des travailleurs (notamment *Kav La'oved*), la situation sociale de cette population n'en n'a pas pour autant été réduite à une simple question de contrôle des flux comme a pu en témoigner la presse. La question du respect des droits des individus s'est faite de plus en plus forte et elle a constitué le premier objectif des articles publiés sur ce thème. Très tôt, la presse israélienne s'était saisie de cette question et avait souligné toute la force du débat de société sous-jacent lorsqu'elle avait titré « Le Pen parle hébreu »[25] ou bien encore de manière provocatrice « Ne tombez pas amoureux d'un travailleur étranger »[26] ; et avait ainsi pu mettre en exergue la transposition du conflit opposant néo et post-sionistes dans la question de l'immigration non-juive.

Si l'émergence de cette immigration a fait espérer à certains que leur pays était sur la voie de la normalisation, pour d'autres quitter cette voie qui ne peut mener, selon eux, qu'à la dissolution de l'identité juive de l'Etat, est devenu une priorité. L'entrée des travailleurs étrangers, et surtout leur possible sédentarisation dans le pays, fait alors de nouveau jouer la fracture qui s'établit le long d'un axe néo-sionisme/post-sionisme comme a pu l'analyser Uri Ram (1998).

Ce débat idéologique s'est vu transférer à deux niveaux distincts de la société. En premier lieu, il a concerné l'administration israélienne. L'inscription de Tel Aviv dans l'archipel des métropoles du système migratoire international a mis en opposition le centralisme de l'Etat (contrôlant activement les flux) et l'administration municipale, qui a progressivement « médiatisé » Tel Aviv sous les traits d'une *Global*

[24] Selon Lisa Anteby, « entre 2002 et 2005, 140 000 migrants de travail ont quitté le pays (50 000 par des reconduites aux frontières et le reste forcés de partir « volontairement ») dont la quasi-majorité des Ghanéens et Nigériens » (Anteby, 2009 : 14).

[25] G. Gorenberg, *Jerusalem Report*, May 25, 1998.

[26] Orit Shohat, *Ha'aretz*, May 21, 1998.

City valorisant les mobilités internationales (cf. figure 15 et Vidéo 2). Sorte de métaphore de l'intrication du global et du local issue du processus de globalisation, la décision de mettre sur pieds le centre *Mesila* offrant une assistance sociale en termes d'emploi, d'éducation et de santé en direction des travailleurs étrangers a été la source de tensions entre le gouvernement et les services sociaux de Tel Aviv : le premier dénonçant l'assistance apportée à une population « non-légitime » et les seconds se prévalant d'une mission d'aide aux populations en difficulté (Kemp and Raijman, 2004; Willen, 2003).

The Global City's 4 guiding principles include:
GloCal – Identifying the city's unique local assets and utilizing them as global attractions.
Greater Tel Aviv – Seeing the greater metropolitan area as the realm of international activity.
International Standardization – the Global City project cannot be enforced from top to bottom, but rather needs to be embraced and executed by the citizens of the city and the thousands of municipal workers.
Inclusion – the Global City initiative will impact the state of Israel and all its residents, and will bear financial, social and cultural fruits beyond the municipal borders.
The term Global City is used popularly to describe urban centers with significant importance in international financial, cultural and social activity. Global cities serve as national anchors that connect their countries to the global market through financial, cultural, academic, political, technological, creative and commercial activity.

Figure 15 – Extrait du Tel Aviv Global City, Work Plan 2011, Tel Aviv-Yafo Municipality.

En second lieu, c'est dans la sphère de la société civile qu'un tiers espace[27] a été rendu visible autour des frontières sociales et du rapport à l'étranger. Au quotidien, la présence d'immigrés et l'activité commerciale qu'elle a suscitée ont été vécues par un segment -certes minoritaire- de la population israélienne comme l'opportunité d'une transgression. C'est notamment par le biais du commerce que se donnent à voir ces expériences sociales. Depuis ces trois dernières années, un ensemble de commerces de produits de consommation non-kascher comme des boucheries porcines ont vu le jour. Elles ont pour public la population des travailleurs étrangers des pays de l'Est ou de Chine mais aussi des Israéliens qui se définissent comme laïcs et souhaitent intégrer ces nouveaux commerces dans leur quotidien et plus largement dans leur choix de vie. Loin du débat idéologique où s'opposent post et néo-sionistes, la modification de la composition sociale du quartier et les nouvelles relations sociales

[27] En référence à la notion de *third space* propre au champ des études post-coloniales et pour souligner l'émerge d'initiatives impulsées par la société civile en opposition au positionnement de l'Etat.

qui s'y instaurent s'effectuent sans difficultés majeures et sont productrices de sens. Nous reviendrons plus en avant sur l'analyse de cette dynamique sociale puisqu'elle est le fondement même d'une partie de la réflexion proposée dans ce mémoire d'habilitation.

Au-delà de l'échelle du chercheur, il convient de mentionner que les changements que j'ai pu observer au cours de mes terrains de recherche sont tout à fait remarquables dans la mesure où personne n'aurait pu imaginer quelques années plus tôt un tel évènement : la création d'un monde de migrants au cœur d'Israël.

Cet événement a d'autant plus pris consistance dans la société qu'il s'est doublé des débats qu'a pu susciter l'émergence de la demande d'asile en Israël (cf. figure 16). Comme a pu le souligner Lisa Anteby, la question de l'asile compose un véritable « chaos juridique, politique et administratif » et ceci a été nettement perceptible dans sa gestion où la succession de directives visant à s'adapter à l'évolution de la demande a créé des statuts « souvent incohérents et arbitraires (Anteby, 2009; Anteby-Yemini, 2009b).

Figure 16 – La demande d'asile en Israël

Statistics (as of 1 July 2009)

Nationality	Total
Eritrean	11,852
Sudanese	5,502
Nigerians	946
Ethiopians	545
Others	3,035
Total:	21,880

Source : UNHCR, 2011.

Confiée à la fin des années 90 a un bureau de l'UNHCR (dirigé par un ex-diplomate israélien) puis à une véritable représentation installée à Tel Aviv (principale destination des demandeurs d'asile), la gestion de la procédure d'asile s'est vue de plus en plus internaliser au sein de l'administration israélienne. Devant l'augmentation des demandes, la conduite des entretiens approfondis et la rédaction des recommandations d'octroi du statut de réfugié, qui étaient déléguées aux officiers de l'UNHCR et soumises (depuis 2002) au National Status Granting Body (NSGB)[28], sont aujourd'hui prises totalement en charge par les instances de l'Etat. Depuis 2008, l'office de l'UNHCR ne conduit plus les entretiens et deux unités ont été créées par le gouvernement israélien pour lui succéder : « the Questioning and Identification Unit » (du Ministère de l'Intérieur) et « the Refugee Status Determination (RSD) Unit » qui succède au NSGB (Berman, 2012).

[28] Le NGSB était composé de membres issus des ministères de l'Intérieur, de la Justice et des Affaires étrangères.

L'ensemble a conduit à l'attribution de statuts différenciés au sein même de la procédure d'asile :

> « Deux statuts sont principalement accordés. D'une part, celui de réfugié statutaire, renouvelable tous les deux ans, octroyant un visa de résidence temporaire, un permis de travail et une couverture médicale. Cependant, le taux de reconnaissance est l'un des plus bas au monde (170 individus reconnus réfugiés depuis 1951), en partie parce qu'Israël n'autorise pas l'accès à cette procédure à la plupart des migrants. D'autre part, une protection temporaire, renouvelable tous les six mois avec permis de résidence et de travail, décernée, *prima facie*, aux ressortissants de pays victimes de conflits généralisés comme la Côte-d'Ivoire (…) S'ajoutent à ces « réfugiés humanitaires », les Soudanais et les Érythréens, bénéficiant actuellement de protection collective avec permis de séjour (parfois limités géographiquement), et souvent de travail, pour 1 à 6 mois renouvelable ». Cette administration de l'asile crée « des hiérarchies entre statuts (détenu pour « infiltration », demandeur d'asile « en attente », débouté, réfugié, détenteur d'une protection temporaire, sans statut) mais aussi entre nationalités (qui bénéficient ou non de protection) (…) Toutefois, la majorité de migrants forcés obtiennent une forme ou autre de protection en Israël et pour motifs humanitaires, ne peuvent être expulsés. » (Anteby, 2009)

Néanmoins, sur les années 2000, la faible période de temps qui a séparé la mise en place des premières structures d'administration de la demande d'asile et la création de la police de l'immigration a eu pour effet de mêler la question de l'asile à celle de la migration illégale. Ainsi, de façon similaire à l'amalgame qui a pu s'opérer en Europe occidentale, le débat s'est vu troublé par le fait qu'une lecture faisant des demandeurs d'asile des illégaux cherchant à régulariser leur situation a été presque instantanément privilégiée notamment par les instances policières. La cause devenant conséquence, la lecture faite de l'augmentation des prises de contacts avec le bureau de l'UNHCR, passant de 60 à 100 demandes par mois à 40 à 60 par jour suite à la création de la police de l'immigration, a eu pour effet de faire de la dynamique de responsabilisation, qui émergeait au sein de la société civile vis-à-vis de la réalité et de la diversité des migrations du sud, un «obstacle» à l'exercice des opérations de police (la procédure d'asile protégeant de l'expulsion les demandeurs)

voire même un risque sécuritaire puisqu'une partie des demandeurs d'asile sont originaires du Soudan et de l'Ethiopie et franchissent donc la frontière égyptienne

Malgré le nombre réduit de statuts de réfugié accordés environ une centaine[29], la question de l'asile a contribué à susciter dans la population israélienne l'idée que le pays n'était plus «hors de portée» de la question des migrations internationales. Au quotidien, la population et notamment les jeunes générations ont pu réagir face à la situation administrative et juridique à laquelle sont confrontés ces demandeurs. La question de leur incarcération et des procédures d'expulsion a attiré l'attention de nombreux citoyens israéliens au-delà des milieux associatifs œuvrant sur cette question comme *Kav La'Oved* et *Hotline for Migrant Workers.*

Cette prise de conscience progressive de la question des nouvelles migrations a pu prendre d'autant plus de force que les ONG israéliennes ont pu affirmer leur savoir-faire du fait de l'internationalisation des réseaux d'aides aux migrants. L'espace virtuel qu'est le cyberespace aura composé un espace-ressource qui a permis de diversifier les échelles d'actions. En donnant une visibilité extranationale aux dynamiques migratoires que connaissait Israël et surtout en permettant aux ONG agissant en faveur des migrants d'interagir avec d'autres ONG de par le monde, l'espace virtuel a participé de la recomposition des forces en présence et de la redéfinition du périmètre d'actions visant à décloisonner l'espace israélo-palestinien. Comme le montre cette figure 17, les associations de défense des droits des travailleurs étrangers et des demandeurs d'asile comme Kav La'Oved et Moked ont ainsi pu éprouver localement des savoir-faire et des modes d'actions capitalisés au sein de collectifs d'aides aux migrants fédérés sur le web.

[29] Selon *The Hotline for Migrant Workers*, la très grande majorité des personnes ayant obtenu le statut de réfugiés a quitté le pays principalement à destination du Canada.

Figure 17 - Graphe sitocentré pour les associations de défense des droits des travailleurs étrangers *Kav la'oved* et *Hotline for migrant workers*

Note:
Cette figure a été réalisée avec les logiciels Navicrawler et Gephi.
Réalisation: William Berthomière (Migrinter-CNRS) - 2011.

L'ensemble de ces situations et des dynamiques sociales ont eu pour effet de voir s'insinuer dans les failles du bloc théologico-politique que compose l'Etat israélien la problématique des migrations internationales et celle de la place de « l'Autre » dans les pays d'immigration. Cette dynamique a signifié très clairement que «même» pour Israël le lien avec les pays du sud est inextricable. Que les causes en soient recherchées dans la structure socio-professionnelle du pays ou dans l'inégale répartition des richesses à l'échelle de la planète, la modification du paysage social du pays et le débat social qui s'est développé ont placé cette question au sein du débat de société même s'il est bien sûr bien moins central que peut l'être celle de la résolution du conflit israélo-palestinien.

Un événement aura cristallisé toute la « nouvelle question sociale » que véhicule l'inscription d'Israël dans le système migratoire international : la ratification (en juin 2005) d'un décret accordant la citoyenneté aux enfants d'immigrés. Cette proposition du ministère de l'Intérieur a souligné l'indéniable production sociale (certes tout à fait classique pour l'observateur de l'histoire des migrations en Europe) qu'a suscité cette immigration dans un Etat où la politique migratoire se définit comme restrictive. Par cette ratification, il fut décidé d'accorder aux enfants de travailleurs migrants, de 10 ans et plus, nés et scolarisés (ou ayant accompli tout ou partie de leur cursus scolaire) dans le pays, et sachant parler hébreu, le statut de résident temporaire et par la suite la citoyenneté israélienne après avoir rempli les obligations militaires, et de donner aux membres de la famille présents sur le territoire ce même statut. Il s'est agi d'une mesure d'autant plus importante qu'elle a signifié une rupture dans la politique migratoire d'Israël en instaurant une politique d'intégration des immigrants puisqu'elle fait de l'accès à l'armée -creuset de la société israélienne- la «porte d'accès» à la citoyenneté ; une politique rompant avec le discours gouvernemental faisant des nouveaux migrations des *gastarbeiter* venus remplacés la main-d'œuvre palestinienne. Une telle dynamique sociale souligne toute la complexité du processus observé puisqu'il oscille entre une condition d'étranger dont les caractéristiques sont légitimement dépeintes en termes d'esclavage moderne et de trafic d'êtres humains et une inscription progressive de ces nouveaux citoyens dans la société.

Retracer ainsi le déroulé de quelques décennies d'immigration en Israël souligne toute la vigueur et la densité du changement social en Israël. Le quotidien ne cesse d'ajouter à la complexité de la « fabrique » de la société israélienne. Le rapport à la

migration se renouvelle sous des formes que nul ne pouvait imaginer ne serait-ce qu'une décennie plus tôt. Le fait qu'Israël puisse apparaître comme une terre d'immigration pour des migrants internationaux en quête de richesses pour subvenir aux besoins de leurs familles et à leurs projets familiaux témoigne, d'une certaine manière, de la réussite de la construction nationale israélienne et de sa maturité. Par l'action d'associations de défense des droits des travailleurs ou plus globalement des droits de l'Homme, l'Etat d'Israël prend aujourd'hui en charge l'immigration étrangère dans des termes qui ne sont pas si éloignés de ceux des nouveaux pays d'immigration en Europe et se trouve engagé dans la mise en place d'une politique migratoire. Ces « nouveaux israéliens composent indéniablement une nouvelle page de l'immigration en Israël à laquelle vient s'ajouter le renforcement de la demande d'asile (en provenance de Côte d'Ivoire, de Guinée, d'Ethiopie, du Nigéria, du Libéria et plus récemment du Darfour).

Aujourd'hui comme hier, la politique migratoire d'Israël n'est qu'un fragment de la mosaïque complexe qui compose l'organisation de la société israélienne et comme le soulignait Sergio DellaPergola dans l'article cité en ouverture de cette partie, l'une des voies de compréhension se trouve dans l'analyse des équilibres qui s'opèrent entre le collectif et l'individuel au sein de cette société. C'est donc ce dernier niveau d'échelle que j'ai choisi comme base de réflexions dans ce mémoire d'habilitation à diriger des recherches. En privilégiant la dimension individuelle de la perception de ces changements sociaux, j'ai donc souhaité proposer une lecture de l'espace qui à l'image d'un enquêteur se donnerait pour objectif de retrouver les indices permettant de saisir au quotidien ce processus de mondialisation migratoire en Israël. Au fil des deux autres parties de ce mémoire, l'objectif poursuivi est donc de participer à l'effort de compréhension de la société israélienne au prisme de son histoire migratoire, qui, comme l'illustre ce patchwork de photographies extraites de la presse israélienne (cf. figure 18), a vu s'estomper l'image de la « vague déferlante » de l'immigration d'ex-URSS pour laisser place à celle d'hommes brandissant un titre de demandeurs d'asile, a pu voir émerger aux côtés d'*olim* éthiopiens brandissant les portraits de membres de leurs familles non autorisés à immigrer en Israël de jeunes enfants de travailleurs étrangers ou de demandeurs d'asile brandir des pancartes témoignant « leur amour pour Israël » ou bien encore s'entrechoquer des photographies montrant des entrepreneurs israéliens manifester pour l'augmentation du nombre de travailleurs étrangers autorisés à entrer dans le pays avec celles témoignant des opérations de « sécurisation » de la frontière avec l'Egypte afin de maîtriser les entrées irrégulières.

Figure 18 – Montage de photographies publiées sur ces dernières années au sein de la presse israélienne (quotidiens Ha'aretz et Jerusalem Post).

[Places]

«Qui n'a pas rêvé, en flânant sur le boulevard des villes,
d'un monde qui, au lieu de commencer avec la parole,
débuterait avec les intentions? »

René Char, *Lettera amorosa*,
Paris: Gallimard (1953), 2007, p.30.

Participer en tant que géographe à une lecture des questions de société en Israël au prisme de l'étude des nouvelles migrations a supposé de chercher à saisir quels pouvaient être les apports de notre discipline. Si répondre à cette question pouvait être d'une certaine manière assez simple dans la mesure où j'ai eu l'occasion de publier différents articles en poursuivant ce but (voir (Berthomière, 1995; Berthomière, 1996; Berthomière, 1998; Berthomière, 2000a; Berthomière, 2000b), il n'en fut pas de même quand à la fin des années 2000, j'ai essayé de reformuler cette question. En effet, comme j'ai pu l'évoquer en introduction, l'évolution de mon positionnement scientifique, fruit de la dynamique de réflexions et d'échanges au sein de Migrinter, m'a conduit à m'éloigner d'une production que l'on pouvait considérer comme une analyse, un commentaire (bien informé), des politiques et dynamiques gouvernementales et associatives que pouvaient susciter ces nouvelles migrations. Il s'agissait donc – pour verbaliser ce changement de perspective – de tenter de « désinstitutionaliser » mon regard. Pour être plus précis et comme je l'ai indiqué en introduction, il m'importait de ne pas prendre pour source les narratifs nationaux mais bien de pouvoir saisir leurs sens dans toute leur diversité en privilégiant une approche « de terrain » qui se devait donc d'être compréhensive et dénuée –autant que faire se peut– de toute forme d'*a priori*.

Mon objectif fut donc de faire de ma discipline un atout pour participer à la dynamique de recherches qu'a pu connaître la question des nouvelles frontières de la société israélienne. En me recentrant sur l'espace, sur une approche spatialisée de la question, j'ai donc cherché à enrichir le dialogue des disciplines pour mieux analyser ce que le discours général (et plus particulièrement médiatique[30]) décrivait comme une reformulation des fondements de la société israélienne du fait de son inscription dans le processus de mondialisation migratoire et des conséquences que ces nouvelles présences pouvaient avoir sur la cohésion interne de l'Etat. Ce positionnement a pu être construit en gardant en arrière-plan l'idée toute « simmelienne » que s'intéresser à ces nouvelles frontières internes nous permettrait de « bien voir leur pouvoir de donneur de forme de la société et leur nécessité interne » et que celles-ci n'étaient que « la cristallisation ou la spatialisation des processus *psychiques* de la délimitation, seuls effectifs ». Soit le postulat que la « frontière n'est pas un fait spatial avec des conséquences sociologiques, mais un fait sociologique qui prend une forme spatiale ». (Simmel, 1999 (1908)). *Taken for granted* et donc conscient des limites de la discipline géographique, il convenait de repositionner ma contribution dans un périmètre d'actions qui me donnerait la possibilité d'inscrire une approche spatialisée dans la production scientifique sur cette question et sans pour autant m'inscrire dans les pas de géographes israéliens (fort peu nombreux au demeurant) décrivant avec beaucoup plus de finesse et de moyens que je ne le pouvais les relations entre migrations et changement social à Tel Aviv (Porat et al., 2011), (Schnell, 2007; Schnell and Harpaz, 2005)

Pour dépasser cet horizon scientifique, il était nécessaire de m'interroger sur mon propre questionnement. Soucieux d'installer ma démarche dans un dialogue entre disciplines, j'ai pu solliciter les lueurs de la sociologie et plus encore de la philosophie et l'argumentation de mon projet scientifique a notamment pu prendre appui sur la notion de problématologie (Meyer, 2011). Questionner mon questionnement pour reprendre une approche problématologique a composé une étape intéressante au sein de la démarche géographique que j'ai eu à développer au cours de ces cinq dernières années. Dépasser la dynamique de recherche qui m'avait conduit à « institutionnaliser » mon regard m'a poussé à revenir sur le questionnement lui-même, à réfléchir sur sa radicalité. Pour le dire dans des mots

[30] La presse israélienne compte parmi les plus dynamiques du bassin méditerranéen et elle est le lieu de très nombreux débats comme en témoigne notamment la rubrique « Opinion » du journal Ha'aretz.

simples : en faisant le choix de « changer de regard », quelles étaient donc les réponses que je souhaitais atteindre et la première d'entre-elles ne pouvait être que relative à mon questionnement. Retranscrit dans une pensée du fondement, s'interroger sur la société israélienne au prisme des nouvelles dynamiques migratoires, de ces nouveaux acteurs, passeurs du changement social, tout en s'émancipant d'une paraphrase des discours institutionnels, nécessitait de dépasser la conséquence première où, pour reprendre Michel Meyer : « il ne restait plus de réponses, faute de renvoi au questionnement qui, résolu, avait disparu »[31]. « Penser son propre champ et son questionnement » supposait donc de revenir sur mes pas (néanmoins enrichi de mon expérience précédente) pour mieux repousser l'écueil qu'avait été de « parler de jugements, de propositions, mais pas de réponses, lesquelles renvoient, par définition, au questionnement qui les sous-tend »[31] afin de ré-ancrer ma pensée dans les fondamentaux de ma discipline à savoir un questionnement tourné vers la compréhension du rapport à l'espace. Le recours au dialogue disciplinaire et plus particulièrement à une pensée philosophique du questionnement dont la radicalité m'invitait à « répondre *sur* l'interrogation » plutôt que « de répondre *aux* interrogations » et à faire mienne la perspective ouverte par Michel Meyer lorsqu'il fait de l'espace une clef de lecture définie « comme dimension complémentaire du répondre-à » (Meyer, 2011).

Adopter un tel questionnement ouvrait vers deux objectifs : il s'agissait simplement de retrouver les moyens d'une lecture « première » des liens qui se tissaient entre ces nouvelles migrations et la population israélienne afin de décrire par une approche spatialisée ce que recouvre l'idée de mondialisation migratoire et de changement social à l'épreuve du quotidien; et dans le même temps, de s'assurer d'une méthodologie strictement spatialisée entendue comme une forme de « radicalisme ». Dans les pages suivantes, ce point prendra corps dans l'explication du terrain de recherche privilégié – à savoir la rue – mais pour développer quelque peu ces propos, je préciserais ma volonté en citant Daniel Miller lorsqu'il rappelait la posture intellectuelle qu'il avait adoptée pour mener ses travaux sur les rues de Londres :

> « Comme universitaire, j'ai été éduqué à penser que le progrès de la connaissance ne pouvait dépendre que de la théorie. Il y a quelques

[31] Cf. Michel Meyer, *Qu'est-ce que la problématologie ?* – Texte en ligne à l'adresse : www.fssp.uaic.ro/argumentum/numarul%204/01_Meyer_Michel.pdf

années, pour aborder une telle question, j'aurais regardé du côté de la phénoménologie ou de la géographie urbaine. La théorie semblait – et elle l'était – stimulante et radicale. Mais aujourd'hui, elle sature nos représentations. Il devient difficile de considérer la ville sans des filtres théoriques tels que : « C'est postmoderne », « C'est "dystopique" », « C'est marxiste», « C'est une affaire de genre ». Devant une telle densité de discours abstraits et totalisants, mon désir d'« ignorance » (qui n'est pas exempt d'utopie) implique d'« arracher » ces filtres qui préexistent à notre expérience et de passer outre les stéréotypes de la pensée.

De plus, je n'ai voulu inscrire cette recherche dans aucun des débats qui ont cours dans les *Cultural Studies* ou dans l'anthropologie comparative, même s'il n'est pas exclu que cette perspective puisse éventuellement être adoptée dans un deuxième temps. Un collègue s'est référé à cette conception en la qualifiant d'empirisme radical. » (Miller, 2005)

Eclairer mon projet de recherche à la lueur d'un « empirisme radical » m'a donc permis de revenir vers une méthodologie privilégiant l'observation directe. Il en allait donc de l'idée d'un « voir sur place » aux accents métonymiques d'un « juger sur pièces » qui devait éviter de verser vers un empirisme naïf[32]. Comme évoqué précédemment, faire du « spatial » une « dimension complémentaire du répondre-à » aura donc permis de définir le périmètre premier de notre questionnement en l'inscrivant dans l'analyse de Michel Meyer (2011:359-361) :

« Une réponse est, en tant que problématologique, synonyme de temporalité en raison de la chaîne de questions auxquelles elle se rapporte en tant que telle : il y a celles qu'elle résout et qui elles-mêmes répondent à d'autres, plus premières, celles qu'elle exprime, et celles qu'elle soulève (…). Dès lors qu'une question surgit en relation avec cette réponse, un *autre cela* est en question, et le lien est alors d'une *autre* nature que temporelle entre ces deux *cela* : on dit qu'il est *spatial*. Si l'espace est une autre dimension du répondre-à, c'est parce qu'il est avant tout le lieu de l'Autre, l'extériorité par excellence. C'est ce qui fait que le refoulement du temps – qui est alors la forme que prend le

[32] Même si l'idée de revendiquer une « paille d'innocence » restait au cœur de mes préoccupations.

> refoulement du problématologique, comme c'est le cas dans l'effectivité – laisse les réponses en l'état, qui ainsi se juxtaposent, ne présentant de leur aspect de réponse que ce dont elles traitent, le lien étant assuré par des différences qui n'ont donc rien de temporel, et au lieu d'avoir B qui remplace A, on a A *et* B. L'espace est ainsi cette mémoire des choses qui refoule le temps qu'il faut pour se rendre compte (forcément de façon successive) qu'on est en présence des deux (en même temps). Ainsi se rend-on compte que la voiture est garée devant la maison, qui elle-même possède un jardin, que borde une clôture, et ainsi de suite, ce qui rend coextensifs la maison, le jardin, la voiture, si on se limite à eux (c'est la question qui a fait surgir ces questionnés qui définit cette limite), une limite qui donne *forme* à la coextensivité des entités problématisées à la suite d'une question de départ. Il faut du temps pour appréhender A, B, C… pour que se gravent la présence de A, puis celle de B, de C. etc. L'espace et ses propriétés font l'économie de ce mouvement temporel. On dit simplement que la voiture est devant la maison et que le jardin se situe à l'arrière de celle-ci, et l'on ne retient par là que leurs positions respectives, refoulant le temps qu'il a fallu pour les appréhender comme juxtaposées. En cela, l'espace évoque la différence entre ces entités qui sont *là*, simultanément pourrions-nous d'ailleurs ajouter. Ce qui fait qu'on appréhende l'espace en propre, en fixant le temps, et inversement car la durée n'est conceptualisable que si on détache le temps de sa spatialisation (Bergson).
>
> (…) Le temps, on l'a dit, est la série de questions dont les réponses caractérisent *ce* dont il est question au sein d'une évolution dans ses caractéristiques de *cela*, tandis que l'espace reflète la différence entre les objets eux-mêmes, les *cela* multiples (dont il est question). Comment l'interrogation donne-t-elle lieu à une chaîne spatiale ? ».

Revendiquer l'ignorance évoquée par Daniel Miller en inscrivant nos travaux dans un espace où le temps serait ainsi refoulé est une proposition scientifique qui (même si elle est toujours sujette à de nouvelles élaborations) a pu être construite en définissant les cadres de l'expérience de manière assez simple. Il convenait de définir l'échelle de l'analyse, le contenu méthodologique et les modalités de la production des résultats. Et rappelons-le, l'ensemble devait aboutir à dessiner une « chaîne

spatiale » permettant de décrire au sein d'une « place » définie ici comme un haut-lieu de la co-présence de populations résidentes du quartier (migrants et non-migrants) et d'usagers de celui-ci, la coextensivité d'entités permettant d'appréhender « l'espace en propre ». Sans pour autant déroger à « notre règle » qui faisait de « l'empirisme radical » la pierre angulaire de ce positionnement scientifique, cette « chaîne spatiale » devait composer les matériaux bruts d'un éventuel répondre-à : « Comment définir les représentations du processus de mondialisation au quotidien » ?

Lire la place : la rue comme terrain

Fort de cet environnement intellectuel, une première étape de la réflexion a consisté à poser les cadres de l'expérience. Comme nous avons pu le formuler dans une publication co-écrite avec Caroline Rozenholc et à paraître (Berthomière and Rozenholc, 2012), en choisissant de faire de la rue un terrain de recherches, l'objectif général a pu être défini ainsi :

> « Par une méthodologie qui privilégie un recours à une « observation directe (et discrète) plus ou moins 'participante' » pour reprendre les termes de Jacques Gurwirth[33], les objectifs poursuivis dans la recherche conduite à Neve Sha'anan et Florentin[34] entre 2005 et 2011 ont relevé d'une mise en question des modalités d'exercice de l'observation et de la compréhension du processus de (re)composition des frontières sociales au quotidien. Comment, d'une monographie urbaine des quartiers sud de Tel Aviv, mettre au jour les « fils enchevêtrés [d'une tapisserie] urbaine » (Petonnet, 1973) qui figurerait à la fois la cristallisation de changements globaux à l'échelle locale, une mise en

[33] *Le Monde*, Rubrique « Le Monde des Idées : Anthropologie », jeudi 26 novembre 1981.

[34] La démarche méthodologique que nous avons pu développer est issue du dialogue scientifique que j'ai pu conduire en partenariat avec Caroline Rozenholc, qui est l'auteur d'une thèse de géographie intitulée « Lire le lieu pour dire la ville. Florentin: une mise en perspective d'un quartier de Tel Aviv dans la mondialisation (2005-2009) » réalisée sous la direction d'Emmanuel Ma Mung et de moi-même. Dans le cadre des travaux que nous avons pu mener au sein du programme MOFIP (Mobilités, Frontières & conflits dans les espaces Israélo-Palestiniens) dirigé par Cédric Parizot, il nous a été possible de comparer et de partager nos approches méthodologiques à partir de nos terrains respectifs ; le quartier de Florentin étant également inscrit dans la même dynamique sociale que Neve Sha'anan avec pour différence une proportion plus importante des jeunes adultes israéliens (majoritairement des étudiants).

> tension sociale et l'intensité d'un jeu d'échelles de références et d'actions ? En d'autres termes, il s'est agi non seulement de relier les observations faites dans ces quartiers sud de Tel Aviv aux changements sociaux qui s'opèrent dans l'espace israélo-palestinien mais également d'éclairer les transformations de la société israélo-palestinienne, et plus généralement des villes prises dans la mondialisation, grâce aux observations faites dans les rues de ces quartiers. (…) La tâche est d'autant plus difficile que la dimension éphémère et fugace de ces mises en visibilité de cohabitation et de présences peut conduire à une surinterprétation. L'expérience de la « Global'Rue » induit – comme l'indiquait déjà Colette Pétonnet – « un possible désenchantement du chercheur qui, impuissant à saisir toutes les interactions et transformations de la ville, « isole ce qu'il croit être des phénomènes, fractionne des touts, et tourne en vain autour d'une réalité introuvable » (Petonnet, 1970)?
>
> Il s'agissait donc par une approche géographique de lire l'espace de la rue, d'y repérer « les dynamiques qui touchent les rues et ceux qui les habitent » (Bruslé, 2006) pour en extraire des fragments du quotidien révélateurs d'une réalité, toujours provisoire et pourtant manifeste, qui se montre et nous échappe en autant d'éléments à déchiffrer. » (Berthomière and Rozenholc, 2012)

Inscrite dans cette perspective, l'une des finalités de cette approche visait à considérer l'espace de la rue comme une avant-scène de la mobilité, décrite comme un espace privilégié de condensation des processus de globalisation, et de faire de cette approche par l'espace le moyen d'un « répondre à » par la définition de formes spatialisées qui seraient autant de mots qui s'ajouteraient à une grammaire de la rue et plus largement de l'espace géographique, produit de l'observation et de l'enquête. L'approche géographique ainsi revendiquée participerait donc d'une micro-analyse de la rue qui peut se structurer de manière inductive et se décliner dans un champ lexical défini autour d'un paradigme indiciaire. Précisons ici que cette recherche, qui n'est qu'un premier essai dans la voie de la micro-analyse participe de l'idée que :

« faire varier la focale de l'objectif, ce n'est pas seulement faire grandir (ou diminuer) la taille de l'objet dans le viseur, c'est en modifier la forme et la trame » (pour) « pour produire des effets de connaissances » (Revel, 1996).

Avant d'avancer plus avant vers une description approfondie des cadres et résultats de cette expérience, il convient de repréciser que le positionnement scientifique dont j'essaie de retracer pour cette habilitation à diriger des recherches les grandes lignes procède (comme j'ai pu le dire en introduction) de ma propre mise à distance de l'appareillage conceptuel sur les migrations internationales que je jugeai « encombrant », de mon « incapacité scientifique» à analyser les matériaux issus des entretiens que je pouvais réaliser[35], et surtout de la richesse du dialogue scientifique que j'ai eu le plaisir de mener avec Marie-Antoinette Hily à la fois en partageant la connaissance de son travail de recherche conduit au sein de la rue d'Arménie à Beyrouth (Hily, 2009) mais aussi par la réflexion épistémologique que nous avons pu conduire dans le cadre de publications rédigées conjointement.

Comme le montre l'extrait ci-contre (cf. figure 19), les sources de mon positionnement sont avant tout le fruit de ces temps collectifs d'écriture et pour revenir à notre propos, dès 2006, je tendais vers l'idée qu'il serait heuristique de privilégier une « compréhension plus modeste » qui passerait par un « regard ordinaire » pour reprendre l'expression de Jean-Paul Thibaud et Nicolas Tixier (Thibaud and Tixier, 1998).

---

[35] Pour expliciter ce point, je souhaite simplement dire qu'au cours de mes différents terrains de recherche réalisés sur les dix dernières années, j'ai régulièrement conduit des entretiens avec des travailleurs étrangers arrivés depuis plus ou moins longtemps à Tel Aviv dans l'idée de comprendre les circulations migratoires contemporaines. Ces entretiens ont été majoritairement réalisés dans des enceintes qui permettaient aux migrants, notamment ceux « sans papiers », de pouvoir s'exprimer dans des lieux représentés comme « sûrs » à savoir les locaux des associations Kav La'Oved et Moked (The Hotline for Migrants Workers). Au cours de ces entretiens, j'ai pu écouter et prendre notes sur de nombreux éléments décrivant la diversité des parcours migratoires, attestant unanimement de leur dureté, et révélant les « soucis » du quotidien en Israël et, au-delà de l'indiscutable enrichissement personnel et de la simple production de connaissances (comme pourrait le faire un journaliste bien informé), j'ai bien souvent buté sur la limite que constitue l'analyse dans sa dimension scientifique. Que dire « scientifiquement », quel concept mobilisé, quelle proposition théorique défendre et à quoi répondre en relatant les entretiens évoquant (par exemple) les relations parents-enfants dans la décision de partir pour Israël, les préjugés d'un groupe de migrants envers un/des autre(s) groupes de migrants, ou bien encore les troubles psychiques liés traumatisme causés par les heures passées caché dans des camions, des campements au milieu du Sinaï, avant de franchir la frontière israélo-égyptienne. Cette question qui ne fait pas l'objet d'une partie spécifique dans ce mémoire est néanmoins l'une des raisons qui m'a poussé vers une réorientation de mon positionnement, vers la discipline géographique même si elle emprunte à l'anthropologie, la sociologie, ou bien encore la psychologie plus à même d'analyser scientifiquement ces matériaux issus des entretiens. J'ai néanmoins réalisé plusieurs tentatives d'analyses en relatant par exemple les observations et entretiens réalisés auprès de jeunes militants de *The Hotline for Migrant Workers* dont je suivais l'engagement dans un centre de détention de femmes migrantes sous procédure d'expulsion situé à Nazareth (cf. le chapitre « La prison ou l'espace de la catégorisation » article publié dans la REMMM en 2007).

La méthodologie proposée s'est donc inscrite dans les pas de « manières de faire » qui ont pu être développées en dehors de travaux académiques.[36] Elle a reposé sur l'idée de déposer un « regard ordinaire » sur le quartier de Neve Sha'anan et d'extraire de la banalité de l'espace urbain, des rues que parcourent des usagers, des formes spatialisées qui s'offriraient aux regards et sortiraient le passant ordinaire d'une vison anodine en le dotant d'indices visuels lui permettant d'informer sa connaissance du changement social que connaît Israël par le fruit de sa propre expérience.

« La complexité de la nature des mobilités humaines et bien plus encore leur internationalisation ont enrichi le lexique de termes permettant de penser ces processus et phénomènes contemporains. Ainsi, circulation, champ ou territoire migratoire, transnationalisme, société en réseaux ou encore « glocalisation » sont des notions largement utilisées pour décrire les reconfigurations dans l'espace et dans le temps de nos sociétés. Mais si l'ensemble de ces notions ont largement contribué au développement de la recherche, on peut se demander si elles ne tendent pas à épuiser nos représentations.

La réflexion ces dernières années a également cherché à démêler la production des identités et des appartenances culturelles dans des sociétés marquées par la coprésence de populations diverses par leurs origines. Dès lors le débat scientifique influencé par les sciences politiques n'a cessé d'osciller entre des interrogations dépendantes d'un modèle stato-national et une approche qui relève d'une sociologie des migrations qui s'est efforcée de questionner le rapport espace-temps dans les analyses.

L'objectif de cet article est de rendre compte d'une part des usages des notions qui ont été mobilisées pour penser les formes migratoires mondialisées, en rupture avec les approches développées jusque dans les années 1970 et d'autre part de privilégier un point de vue qui relève d'un mode d'interrogation qui ne désigne pas tant les causes des migrations ou les motivations à migrer et les transformations qu'elles induisent que d'accéder à une compréhension plus modeste des modes d'organisation des collectifs en co-présence et la façon dont ils saisissent des «occasions», là où les gens se rencontrent, dans des espaces de sociabilité non figés: la rue d'Arménie dans le quartier de Bourj-Hammoud à l'est de Beyrouth et le quartier de la gare routière à Tel Aviv. »

Figure 19 – Extrait de Berthomière W and Hily M-A. (2006) « Décrire les migrations internationales. Les expériences de la co-présence », *Revue Européenne des Migrations Internationales* 22-2, pp.68-69.

[36] Je pense notamment au travail de Georges Perec analysé par J.-P. Thibaud et Nicolas Tixier.

Repérer et définir la place

Entrer dans ce lieu de l'enquête nécessite quelques éléments d'information sur le quartier Neve Sha'anan, plus connu sous le nom de quartier de la gare centrale (Tahana Merkasit). Ce lieu est un espace d'intenses mobilités car il voit y arriver, partir et transiter, chaque année, des millions de voyageurs nationaux et internationaux qui circulent au sein du pays. Le réseau de lignes nationales d'autocars est une offre de transports très prisée par la population israélienne, comme dans bien des pays du bassin méditerranéen.[37] Comme le rappelle Joachim Schlör en définissant cette gare comme « the ultimate cross-section of Israeli society », il s'agit d'un lieu pratiqué et connu de l'ensemble de la population du pays qui cristallise à la fois l'idée que Tel Aviv est une ville développée inscrite au cœur d'un pays occidentalisé etc., et une cité méditerranéenne caractérisée par l'image d'une rue orientale. A l'échelle du quartier, cette représentation de Tel Aviv cristallise tous les préjugés les plus négatifs et participe de ce clivage tant idéologique que politique avec Jérusalem (Enriquez, 1998). Dans son histoire de Tel Aviv, Joachim Schlör qualifie Neve Sha'anan ainsi :

> « an island within Tel aviv and at the same time its bridge, its link with the rest of the country. People from Jerusalem see the area around the bus station as 'Israel's best argument for membership in the Third World' – Tel Avivians, say the inhabitants of the City of the Rock, take a 'perverse pleasure' in this place. That may be so, but they in turn are surprised that in Jerusalem there is a bus station which has clearly no other purpose than to allow people to get on and off buses » (Schlor, 1999).

Selon l'échelle d'observation, l'ensemble des travaux scientifiques et des représentations véhiculées dans la presse quotidienne ont érigé Neve Sha'anan comme un espace de transit, un lieu d'intenses circulations ou bien encore comme un quartier en situation de marge urbaine.

Sans vouloir retracer ici l'histoire de Tel Aviv, il est nécessaire de rappeler que le quartier de Neve Sha'anan fait partie des premiers espaces de développement de la

[37] Cette offre de transports est doublée d'un système de minibus qui propose le même niveau de service avec plus de rapidité et souplesse pour les arrêts. Ce service de taxis collectifs, largement développé en Méditerranée, est nommé en Israël sous le nom de *sherout*.

ville. Planifié par l'architecte et ingénieur Yosef Tishler, au début des années 1920[38], Neve Sha'anan avait été pensé comme une zone de production agricole qui devait alimenter la ville de Tel Aviv en pleine expansion (tout en ayant les traits d'un faubourgs de Jaffa).

Situé à l'est de Jaffa, les rues de son plan originel dessinent une ménorah dont les branches au nord l'axe central devaient accueillir des constructions (déjà présentes au début des années 1930, cf. figure 20) et en son sud des exploitations agricoles (Hatuka, 2010).

Figure 20 – Neve Sha'anan, un plan d'aménagement aux contours symboliques

Source : Weill-Rochant C. (2008) L'atlas de Tel Aviv: 1908-2008, Paris: CNRS Éditions, p.XX

[38] Rappelons que la ville de Tel Aviv a été fondée en 1909 et qu'elle a pour origine la création du quartier d'Achusath Bayit, à l'initiative d'une association d'une soixantaine de familles de commerçants et d'enseignants juifs de Jaffa, conduit notamment par Arieh Akiva Weiss et Meir Dizengoff (qui deviendra le premier maire de Tel Aviv).

Accédant très vite au statut de centre de transports, avec la création de la première gare routière dans les années 1940, le quartier s'est développé autour d'activités commerciales stimulées par les sociétés de transports publics (notamment des activités de réparations automobiles, petits ateliers d'artisans de divers corps de métiers).

Figure 21 – Icône de la ville blanche : La place Dizengoff à la fin des années 30 (vue sud)

Source : Library of Congress, G. Eric and Edith Matson Photograph Collection.

L'image d'un quartier périphérique, où l'on ne fait que passer, et dont la population résidente n'a pas vocation à s'installer durablement, se renforce durablement avec l'affirmation de la « ville blanche »[39] au nord de ces premiers développements (Weill-Rochant, 2008; Rozenholc, 2009) (cf. figure 21). Cette opposition sud-nord, qui prévaut encore, était déjà clairement dénoncée dans les premières années du développement de Tel Aviv. En 1947, comme le rappelle Barbara Mann, un habitant des quartiers sud décrivant ses conditions de vie écrivait alors :

> « what they perceive as the centers of power : « You who live in the peaceful places of Rothschild Boulevard and the heart of northern Tel Aviv are obliged to pay attention to our terrible situation because we pay taxes just like the residents of the best parts of the city » (Mann, 2006).

Pris dans cette dynamique de mise à l'écart du développement urbain, le quartier de Neve Sha'anan a maintenu un niveau économique principalement lié à l'activité de la gare routière (magasins de commerces de gros, cafés et petits restaurants) mais c'est progressivement appauvri avec la fermeture des ateliers et le vieillissement de la population

[39] La « Ville blanche » a été planifiée par l'urbaniste écossais Patrick Geddes dans les années 1920. Le projet a été conçu sur les principes de l'urbanisme organique moderne et est inscrit depuis 2003 au patrimoine mondial de l'humanité par l'UNESCO.

De manière assez classique, l'absence de réelle volonté politique pour la mise en place d'un programme de revitalisation urbaine n'a fait qu'accélérer le processus de dégradation de l'habitat (cf. figure 22) et ainsi placé le quartier dans une dynamique démographique qui a vu s'installer des populations dont les projets résidentiels ne s'expliquaient que par l'idée d'une installation définie préalablement comme temporaire (ex : nouveaux immigrants juifs dans l'attente d'une relocalisation avec l'accès à un premier emploi) ou bien comme le seul moyen d'accéder à un logement au sein de Tel Aviv quand on quitte des quartiers déshérités d'autres villes du pays comme cela fut le cas avec l'installation de juifs orientaux ayant suffisamment capitalisé pour quitter le quartier d'Hadar Hacarmel à Haïfa (Monterescu and Rabinowitz, 2007).

Figure 22 – Neve Sha'anan, un habitat dégradé

Figure 23 – Le nouveau parc urbain avec en arrière plan la gare routière

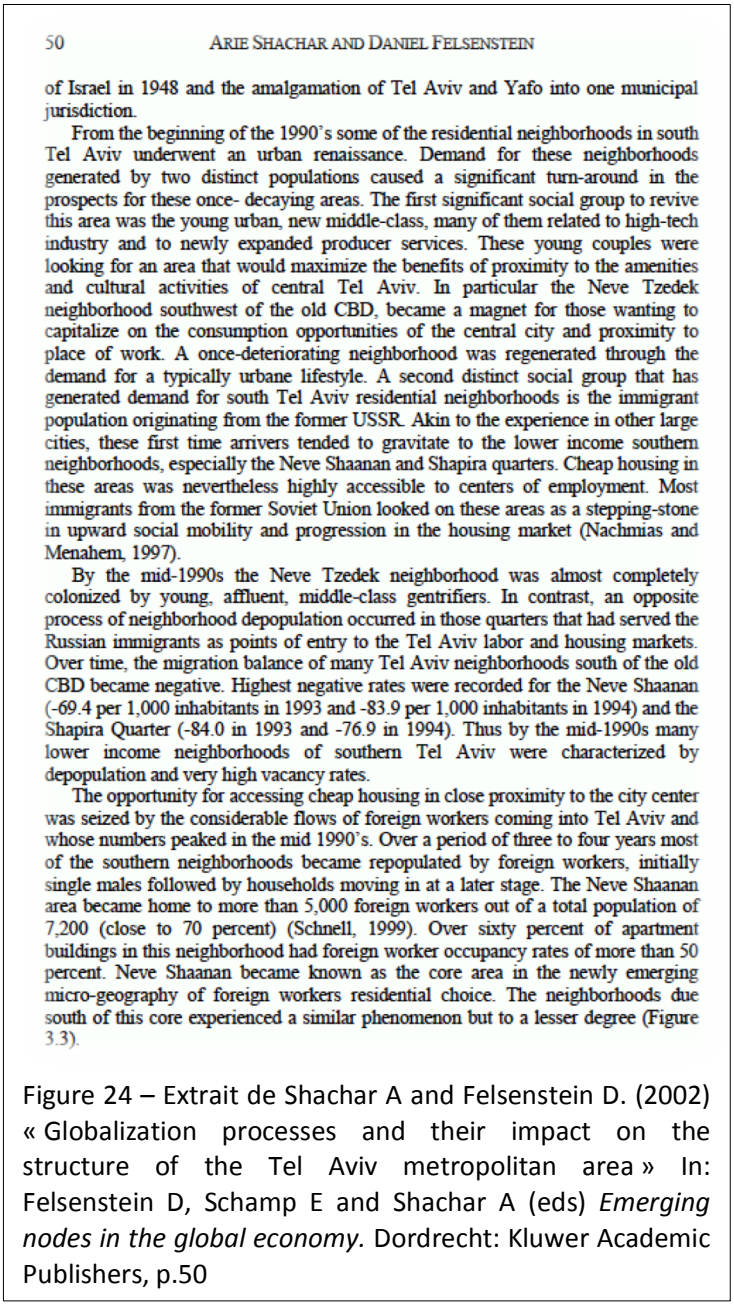
Crédit Photographique : William Berthomière.

Durant les années 1980 et 1990, le quartier va être profondément déstabilisé : le parc locatif de Neve Sha'anan[40] va accueillir une large part de la vague migratoire des juifs d'ex-URSS et subir d'importantes transformation avec la construction de l'imposante masse de béton qu'est la nouvelle gare routière de Tel Aviv (mise en service en 1993, cf. figure 23) (Alexander, 2007; Hatuka, 2010).

[40] En 2009, la part du marché locatif était d'environ 30% en Israël mais s'élevait à plus de 48% à Tel Aviv (source : Central Bureau of Statistics)

Dans la foulée des départs importants qu'effectuent les immigrants d'ex-URSS vers des villes secondaires offrant de bien meilleures conditions de logement, le statut de quartier « vacant » a donc fait de Neve Sha'anan un espace d'installation pour les travailleurs étrangers et les demandeurs d'asile dans la seconde moitié des années 90 (cf. figure 24).

Cette présence de plus en plus affirmée de populations étrangères a renforcé la municipalité de Tel Aviv dans sa décision d'initier un plan de rénovation urbaine en faisant de l'image cosmopolite du quartier le moyen de modifier « the current problematic reality of the city » (Hatuka, 2010). Ce plan n'aura véritablement consisté qu'à rénover certaines rues et à effacer du paysage du quartier un immense terrain vague qui aura été jusqu'au milieu des années 90 un lieu de trafic et de consommation de drogues.[41]



50 ARIE SHACHAR AND DANIEL FELSENSTEIN

of Israel in 1948 and the amalgamation of Tel Aviv and Yafo into one municipal jurisdiction.

From the beginning of the 1990's some of the residential neighborhoods in south Tel Aviv underwent an urban renaissance. Demand for these neighborhoods generated by two distinct populations caused a significant turn-around in the prospects for these once- decaying areas. The first significant social group to revive this area was the young urban, new middle-class, many of them related to high-tech industry and to newly expanded producer services. These young couples were looking for an area that would maximize the benefits of proximity to the amenities and cultural activities of central Tel Aviv. In particular the Neve Tzedek neighborhood southwest of the old CBD, became a magnet for those wanting to capitalize on the consumption opportunities of the central city and proximity to place of work. A once-deteriorating neighborhood was regenerated through the demand for a typically urbane lifestyle. A second distinct social group that has generated demand for south Tel Aviv residential neighborhoods is the immigrant population originating from the former USSR. Akin to the experience in other large cities, these first time arrivers tended to gravitate to the lower income southern neighborhoods, especially the Neve Shaanan and Shapira quarters. Cheap housing in these areas was nevertheless highly accessible to centers of employment. Most immigrants from the former Soviet Union looked on these areas as a stepping-stone in upward social mobility and progression in the housing market (Nachmias and Menahem, 1997).

By the mid-1990s the Neve Tzedek neighborhood was almost completely colonized by young, affluent, middle-class gentrifiers. In contrast, an opposite process of neighborhood depopulation occurred in those quarters that had served the Russian immigrants as points of entry to the Tel Aviv labor and housing markets. Over time, the migration balance of many Tel Aviv neighborhoods south of the old CBD became negative. Highest negative rates were recorded for the Neve Shaanan (-69.4 per 1,000 inhabitants in 1993 and -83.9 per 1,000 inhabitants in 1994) and the Shapira Quarter (-84.0 in 1993 and -76.9 in 1994). Thus by the mid-1990s many lower income neighborhoods of southern Tel Aviv were characterized by depopulation and very high vacancy rates.

The opportunity for accessing cheap housing in close proximity to the city center was seized by the considerable flows of foreign workers coming into Tel Aviv and whose numbers peaked in the mid 1990's. Over a period of three to four years most of the southern neighborhoods became repopulated by foreign workers, initially single males followed by households moving in at a later stage. The Neve Shaanan area became home to more than 5,000 foreign workers out of a total population of 7,200 (close to 70 percent) (Schnell, 1999). Over sixty percent of apartment buildings in this neighborhood had foreign worker occupancy rates of more than 50 percent. Neve Shaanan became known as the core area in the newly emerging micro-geography of foreign workers residential choice. The neighborhoods due south of this core experienced a similar phenomenon but to a lesser degree (Figure 3.3).

Figure 24 – Extrait de Shachar A and Felsenstein D. (2002) « Globalization processes and their impact on the structure of the Tel Aviv metropolitan area » In: Felsenstein D, Schamp E and Shachar A (eds) *Emerging nodes in the global economy.* Dordrecht: Kluwer Academic Publishers, p.50

Le faible niveau d'intervention de la municipalité, la dégradation du bâti associé à une localisation à proximité des grands axes de circulation de Tel Aviv a limité fortement l'inscription de Neve Sha'anan dans un mouvement de renouvellement urbain dans les formes classiques décrites au sein de nombreuses agglomérations européennes. Le processus de gentrification (Giroud,

[41] Voir notamment le travail de photographies de rue de Félix Lupa et plus particulièrement le reportage photographique « The Last stop » : http://www.felixlupa.com (onglet : In motion). Je tiens à mettre en garde le lecteur sur le fait que ce reportage sur Neve Sha'anan contient des scènes d'une extrême dureté et qu'elles peuvent choquées.

2007; Bidou-Zachariasen et al., 2003), bien souvent corrélé aux analyses des quartiers en termes de cosmopolitisme, n'a pas concerné Neve Sha'anan mais bien plus des quartiers contigus de la ville blanche comme Neve Tsedek ou bien encore Florentin (Rozenholc, 2010; Shachar and Felsenstein, 2002).

Figure 25 - Photographies du quartier de Neve Tzedek

Crédit photographique : William Berthomière.

Cette différence de « renaissance urbaine » au tournant des années 1990-2000 a été clairement perceptible dans la modification du paysage urbain. Neve Tzedek a vu émerger des opérations immobilières avec la transformation d'ateliers en maison d'habitations comme sur la première vue de la figure 25 ou leur démolition pour laisser place à des immeubles offrant des appartements (cf. seconde vue de la figure 25).

L'environnement commercial de ces logements s'est également modifié avec l'apparition de façades peintes sur des locaux accueillant des secteurs d'activités correspondant aux « attentes » de la nouvelle population active du quartier : antiquaires, « Ethnic shop » comme un magasin d'art marocain au pied de l'immeuble à la façade rose.

Comme le soulignait A. Shachar (2002), le développement du quartier de Florentin a procédé (avec un peu moins d'intensité) de la même dynamique qu'à Neve Tsedek avec des rénovations s'insinuant au sein d'un ensemble assez dégradé (cf. première vue de la figure 26)- et l'installation de jeunes populations.

A la différence de Neve Tsedek, ce renouveau démographique a pu reposer sur le développement de colocations réalisées par des étudiants ou de jeunes actifs comme des artistes. Le paysage urbain a également révélé ces changements avec l'ouverture de commerces où se retrouvent une jeune génération israélienne « en quête d'exotisme » (Rozenholc, 2010) comme sur les deux vues du bas de la figure 26. Ce commerce est défini comme un lieu de convivialité où viennent se retrouver de jeunes « backpackers » israéliens qui ont quitté le pays (bien souvent juste après avoir rempli leurs obligations militaires) pour une période plus ou moins longue notamment en Inde. La terrasse de ce lieu est aménagée en cinéma où sont diffusés des films indiens.[42]

Figure 26 - Photographies du quartier de Florentin

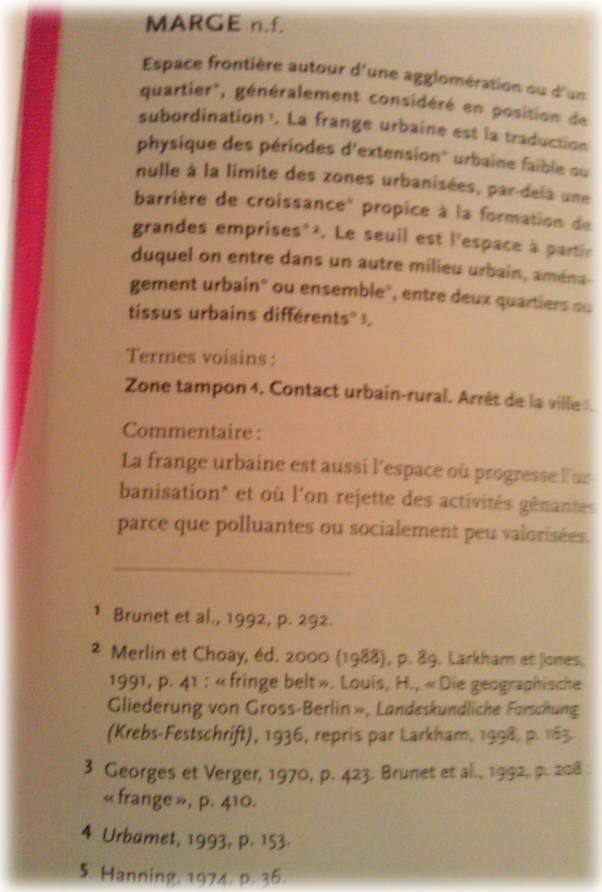
Crédit photographique : William Berthomière.

Pour repositionner ma démarche dans ce contexte urbain, rappelons qu'au sein du milieu académique et dans le cadre de ma propre production scientifique, l'émergence de travaux faisant de l'immigration de travailleurs étrangers le support d'une réflexion appuyée sur la notion de cosmopolitisme s'est faite de plus en présente au milieu des années 2000. J'ai participé de ce mouvement avec la publication d'un article dédié à cette question

[42] Milega désigne en hindi l'idée de rassemblement, de rencontre, de brassage.

en poursuivant ma démarche scientifique visant à privilégier une lecture par l'ordinaire de ce processus de *cosmopolitanization* (Beck, 2002). Il s'agissait, pour reprendre l'expression de Marie-Antoinette Hily et Christian Rinaudo de considérer ce processus dans sa dimension « fragile » (Hily and Rinaudo, 2003) et de tenter de « décrire une Tel Aviv cosmopolite dans sa quotidienneté (…) un cosmopolitisme de fait, qui peut être défini comme un cosmopolitisme banal[43] comme il y aurait un nationalisme banal, du quotidien, comme a pu l'évoquer dans son ouvrage Michael Billig » (Berthomière, 2003).

Au sortir de cette connaissance des dynamiques de gentrification, qui se définissent globalement « à la fois en termes résidentiels et de fréquentations » (Giroud, 2007) dans les quartiers sud de Tel Aviv et d'une meilleure compréhension de la place qu'occupe Neve Sha'anan dans l'histoire de Tel Aviv, ma proposition aura été de définir ce quartier et plus précisément sa pertinence scientifique dans son statut de marge urbaine. Une marge qui est un « lieu-mouvement »[44] défini en première instance comme un espace privilégié d'observation de l'expérience individuelle du processus de *glocalization* (Robertson, 1992) du fait de la présence importante (ce qui ne sous-entend pas obligatoirement l'idée de visibilité) des nouveaux immigrants.



MARGE n.f.

Espace frontière autour d'une agglomération ou d'un quartier*, généralement considéré en position de subordination [1]. La frange urbaine est la traduction physique des périodes d'extension* urbaine faible ou nulle à la limite des zones urbanisées, par-delà une barrière de croissance* propice à la formation de grandes emprises* [2]. Le seuil est l'espace à partir duquel on entre dans un autre milieu urbain, aménagement urbain* ou ensemble*, entre deux quartiers ou tissus urbains différents* [3].

Termes voisins :
Zone tampon [4]. Contact urbain-rural. Arrêt de la ville [5].

Commentaire :
La frange urbaine est aussi l'espace où progresse l'urbanisation* et où l'on rejette des activités gênantes parce que polluantes ou socialement peu valorisées.

1 Brunet et al., 1992, p. 292.
2 Merlin et Choay, éd. 2000 (1988), p. 89. Larkham et Jones, 1991, p. 41 : « fringe belt ». Louis, H., « Die geographische Gliederung von Gross-Berlin », *Landeskundliche Forschung (Krebs-Festschrift)*, 1936, repris par Larkham, 1998, p. 163.
3 Georges et Verger, 1970, p. 423. Brunet et al., 1992, p. 208 : « frange », p. 410.
4 *Urbamet*, 1993, p. 153.
5 Hanning, 1974, p. 36.

Figure 27 - Définitions de Bernard Gauthiez, 2003, *Espace urbain : morphologie*, Paris : Centre des monuments nationaux, 494p.

En prenant appui sur les termes de la définition de la marge donnée par Bernard Gauthiez, l'expérience

[43] Cette expression également utilisée par Ulrich Beck pose la question de ce qu'est la banalité. Une telle caractérisation me semble aujourd'hui discutable.

[44] Expression empruntée à Isaac Joseph in « Les compétences de rassemblement. Une ethnographie des lieux publics », *Enquête,* numéro 4, 2006: 107-122.

offerte par le contexte socio-spatial de Neve Sha'anan devait être des plus riches car elle informerait à la fois sur les perceptions possibles d'un « autre milieu urbain », sur la définition de seuils, qui seraient autant d'indices ou de signes attestant de ce passage vers « un lieu autre » (cf. figure 27).

Une fois encore, il convient de préciser que faire de ce lieu (qui pris dans le contexte social et politique d'Israël est indéniablement en position de subordination[45]) le cadre de notre expérience ne poursuivait pas le but d'esquisser en creux des centralités ou des territorialités migrantes, comme j'ai pu le faire dans différentes publications, mais bien de lire cet espace géographique particulier au prisme du regard ordinaire. A la manière des promenades de Maurice Halbwachs, où il relevait que:

> « dans chaque région, dans chaque ville, dans chaque quartier, certaines classes prédominent : elles mettent en quelque sorte leur marque sur la partie du sol où elles résident, si bien qu'en traversant un pays on reconnaît à l'aspect des lieux et des hommes s'il est riche, effacé, misérable, de même que, dans une grande ville, se distinguent à l'œil les quartiers riches et les quartiers pauvres. A cette vue superficielle, dont se contente un passant, ceux qui sont familiers avec les lieux substituent des jugements plus précis et plus nuancés. C'est qu'ils connaissent les habitudes de résidence et de circulation des habitants. » (Halbwachs, 1938)

il s'agissait avant tout de chercher à comprendre qu'elle lecture pouvait être faite de cette surface géographique à la marge, « dans l'ombre de Tel Aviv » (cf . figure 28), quels aspects du lieu était-il possible de relever, quelles marques allaient émerger ? S'inscrire dans cette perspective a donc orienté mon positionnement de recherche vers le champ des études ethnographiques sur la rue tout en posant, avec la notion de familiarité au lieu, la question d'un « savoir-regarder » sur lequel nous reviendrons plus avant.

[45] Pour reprendre les termes de la notion de marge définie par Bernard Gauthiez.

Figure 28 – Vue vers le nord de Tel Aviv au débouché de la rue Neve Sha'anan (côté ouest)

Crédit photographique : William Berthomière

La rue : « Small places, Large issues »

En reprenant le titre d'un ouvrage célebre de l'anthropologue Thomas Eriksen, je souhaite simplement signifier tout l'intérêt scientifique qu'a pu susciter le travail que j'ai engagé sur la rue à la fois comme terrain de recherche et comme objet scientifique. Si j'avais une connaissance globale de l'existence d'une *Street ethnography* nord-américaine incarnée par l'ouvrage *The Street Corner Society* de William Foote Whyte, je n'avais pas perçu toute la densité de la réflexion anthropologique qui a pu être développée pour comprendre et décrire la rue.[46] Dans son ouvrage célèbre, « Explorer la ville », l'anthropologue Ulf Hannerz atteste clairement de cette densité de la réflexion et il nous y invite d'ailleurs à se saisir de la problématique qui fait l'objet de ce mémoire lorsqu'il rappelle que « la capacité d'un individu à déchiffrer son environnement est sûrement un problème de la plus haute importance » (Hannerz, 1983). Néanmoins notre problématique s'incrit dans une démarche géographique et cette prégance de la rue comme objet de recherche apparaît comme de plus faible intensité (Fleury, 2004).

Jacques Lévy dans *Le dictionnaire de la géographie et des espaces des sociétés* définit la rue comme « des configurations complexes » et « des objets fragiles » (Lévy and Lussault, 2003). Cette définition, qui fait certes sens à l'épreuve du terrain, souligne toutefois un champ d'études qui n'a été que peu investi par la géographie. Pour une large part, les travaux des géographes se sont limités à définir les caractéristiques de la rue, à dresser des typologies de territoires urbains. Il faut attendre les travaux d'Eric Charmes (Charmes, 2006) et d'Antoine Fleury (Fleury, 2004) ou plus récemment ceux de Marie Chabrol avec un doctorat réalisé sur Château Rouge (Chabrol, 2011) pour voir la rue prendre place dans le cadre d'approches spatialisées.[47] Eric Charmes observera avec subtilité et finesse la rue pour y discerner un « catalyseur de la reconnaissance visuelle » ou bien encore toujours par une approche spatialisée comment « la rencontre appelle l'espace de rencontre ».

[46] Je n'oublie pas les travaux réalisés en sociologie par Sylvia Ostrowetsky (Sociologues en ville, 1996) et plus particulièrement l'ouvrage de Pierre Fournier et Sylvie Mazella consacré à une rue de Marseille : la rue de la République (2004).

[47] Je tiens à souligner que ce panorama de la rue comme objet des géographes est sûrement trop simpliste et qu'il oublie très certainement de nombreux travaux qui ont pu être réalisés dans des pays du Sud et dont je n'ai pas pris connaissance. A ce sujet, je tiens à remercier Françoise Dureau pour m'avoir fait connaître l'ouvrage de Jérôme Chenal (et al.), *Quelques rues d'Afrique* (2009).

Il aura toutefois fallu attendre novembre 2008 pour qu'un colloque soit consacré à la rue par deux géographes (Djemila Zeneidi et André-Frédéric Hoyaux). Cet événement scientifique aura instruit dans le même temps la problématique de la mondialisation puisqu'il aura eu pour thème : « Où en est la rue face à la globalisation » et aura offert de fructueux espaces de réflexions au prisme de la mondialisation du commerce ou bien encore du religieux (Bertoncello and Bredeloup, 2009; Endelstein, 2009).

Pour jouer avec les mots, ce colloque aura rempli un vide et contribué à affirmer ma volonté d'orienter mon regard vers ce vide complexe qu'est l'espace de la rue pour en faire l'objet d'un mémoire d'habilitation. Comme le rappelle avec justesse Bernard Gauthiez, c'est bien la densité de ce vide qui compose la richesse du questionnement (cf. figure 29) et qu'il s'agit d'explorer en géographe.

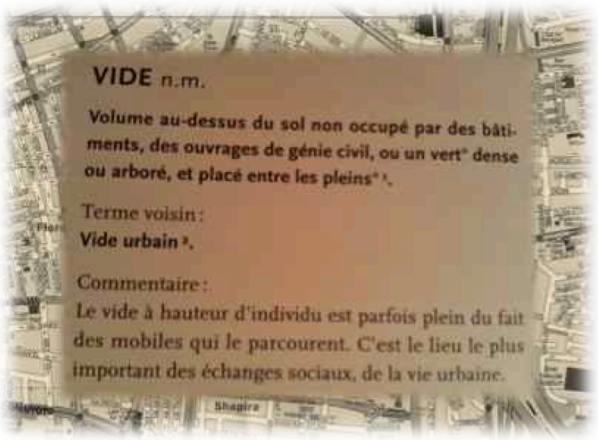


Figure 29 - Définitions de Bernard Gauthiez, 2003, *Espace urbain : morphologie*, Paris : Centre des monuments nationaux, 494p.

De ces éléments, il ressort que la rue n'est pas qu'un simple décor (Charmes, 2006) ; elle est bien plus un univers de mondes « plein du fait des mobiles » comme ceux des navetteurs, ceux des migrants internationaux. Elle compose un espace-ressources où les individus, qui y circulent, prennent le temps d'une pause ou d'une étape, puisent les représentations qui alimentent ce qui peut-être défini comme un imaginaire migratoire (Simon, 2006). Et en retour, la rue devient aussi l'espace où « le sédentaire » comme « le fixe » trouvent les ressources qui nourriront leurs propres imaginaires. Il s'agit donc d'univers qui donnent sens aux lieux et qui sont à la fois le fruit de co-présences mais aussi de présences successives, distinctes dans le temps, où il me semble possible de suggérer des continuités.

Dans le champ d'études des migrations internationales, les co-présences sont porteuses d'interactions, qui se caractériseraient par un état d'hospitalité réciproque: celle offerte à une population de migrants internationaux par des citadins et celle

offerte par un monde de migrants « mondialisés » à des citadins en quête d'ailleurs.[48] C'est dans ces rencontres que la rue devient l'espace privilégié d'une expérimentation de formes « d'être-au-monde » et de manières « de faire-société » qui sont autant d'intentions ou de résultantes de mobilités et d'immobilités à observer.

L'objet « rue » trouve ici à s'exprimer dans un dialogue disciplinaire qui tente de faire face à sa force d'expression (cf. figure 30). Jacques Lévy parlait de complexité et de fragilité pour définir la rue ; la rue de Neve Sha'anan et plus largement la rue « globalisée » est en effet cela, à la fois « espace de mutuelle étrangeté », « espace d'ajustement », espace « de côtoiement et de friction de modes de vie diversifiés et cosmopolites ou bien encore un espace « d'apprivoisement mutuel » comme a pu si justement l'exprimer Chantal Bordes-Benayoun (Bordes-Benayoun, 2005).

[48] Nous passons ici sous silence la question de la co-présence entre les populations migrantes. Nous n'abordons pas cette question dans ce mémoire mais nous l'avons évoqué précédemment en mentionnant toute la difficulté du traitement des informations relatives à ce type de relations. Lors des entretiens que j'ai pu réaliser auprès de différents groupes nationaux de migrants, il a notamment pu être question de tensions liées à la concurrence que pouvaient se livrer les groupes de migrants sur le marché du travail ; une concurrence qui ne conduisait globalement qu'à un accroissement de la précarité de l'emploi.

Figure 30 – Quand les murs parlent…

Crédit photographique : William Berthomière

Pour conclure sur cet espace complexe qu'est la rue, à la fois objet et terrain de recherche, je dirais qu'il s'est révélé d'autant plus pertinent qu'au fil des séjours que j'ai pu effectuer en Israël, j'ai pris conscience et fait l'expérience de la place cardinale qu'occupe cet espace dans la société israélienne. Sans renier qu'il s'agit d'un fait qui a pu être défini comme un trait caractéristique des sociétés méditerranéennes (Torres Pérez, 2008), il convient d'ajouter que la complexité des relations entre l'État et la religion en Israël et la non-résolution du conflit israélo-palestinien ont fait de la rue un espace de visibilité, de mise en lecture, de la société israélienne. Nous y reviendrons plus longuement dans la troisième partie de ce mémoire mais soulignons dès à présent que la rue israélienne est un espace où l'on « s'affiche » comme à la terrasse des cafés (Shapira and Navon, 1991). Dans ses rues, la population d'Israël trouve à prendre place pour exprimer son soutien à une cause comme les personnes qui régulièrement s'installent aux carrefours des grandes avenues pour protester contre un éventuel retrait du plateau du Golan ou bien encore comme les *Femmes en noir*, qui chaque semaine se tiennent au croisement des rues King George et

Figure 31 - Militantes du Mouvement les Femmes en noir à Jérusalem

Figure X – Vue du croisement des rues Strauss et Hanevi'im à proximité du quartier de Mea She'arim à Jérusalem

Crédit photographique : William Berthomière.

Agron de Jérusalem pour demander l'arrêt de la colonisation. Ces « prises de position » peuvent être l'objet de l'inattention des passants comme l'occasion d'échanges et de débats (cf. figure 31 où un résident d'une colonie, reconnaissable à l'arme qu'il porte à la ceinture, s'arrête sur son passage pour débattre avec ces militantes). A l'inverse, ces rues peuvent aussi prendre sens en l'absence de toute présence humaine comme à Jérusalem pendant le Shabbat où les barrières (bloquant la circulation automobile) nous informent sur cette non-séparation (!) entre Etat et religion (cf. figure 31).

Faire signe au passant ou l'ordinaire de la perception

Confirmé dans l'idée de privilégier une approche micro-géographique dans la perspective scientifique définie par Marc Augé (cf. introduction), j'ai donc choisi de caler notre focale à l'échelle de la rue Neve Sha'anan pour saisir les indices de la mondialisation.

La sélection de cette rue repose sur le fait qu'il s'agit de la principale artère commerçante du quartier, qu'elle est totalement piétonne et qu'elle constitue la principale voie de circulation qu'empruntent les passants se rendant ou quittant la gare routière (cf. figure 32, 33 et 34 et vidéo 3).

Figure 32- Photographie de la rue Neve Sha 'anan en matinée

Crédit photographique : William Berthomière

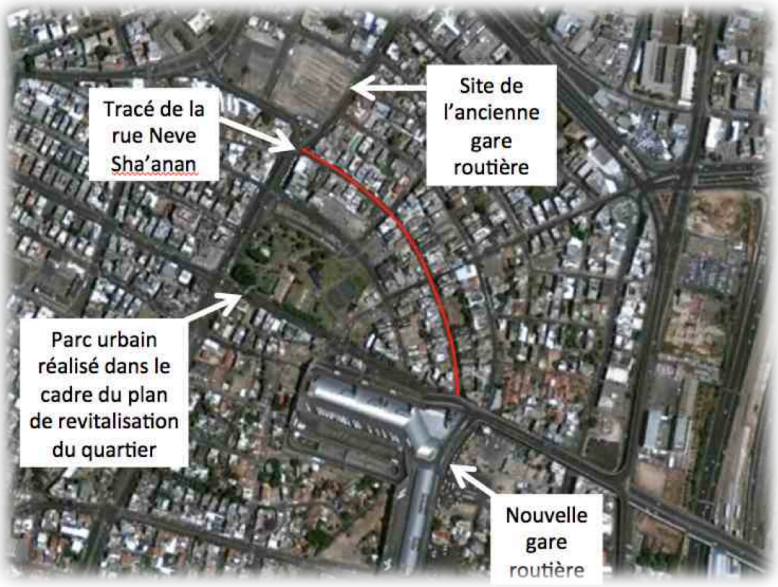
En ce qui concerne les conditions de réalisation de l'observation, j'ai choisi dans une première étape de conduire des temps d'observation uniquement en début de journée. Cette plage horaire a été choisie car elle correspondait à notre premier niveau d'enquête : à savoir quels pouvaient être les signes perceptibles de cette nouvelle présence étrangère dans l'espace de la rue. Le début de journée offrait donc les « conditions optimales » d'analyse dans la mesure où le regard ordinaire sensé être porté par le passant sur

cet espace devait se réaliser dans des conditions de quasi-absence de populations résidentes.[49]

Comme nous l'avons expliqué en ouverture de ce mémoire, en faisant de la rue Neve Sha'anan notre seul lieu d'enquêtes, l'objectif premier de cette recherche aura été de tenter de saisir comment le regard ordinaire porté par un passant[50] sur cet espace géographique qu'il va parcourir peut l'amener à remarquer des entités qui l'informent sur la réalité de sa présence au sein d'un « milieu autre » produit de l'inscription d'Israël dans le processus de mondialisation migratoire.

Ce questionnement s'inscrit dans la continuité de la formulation d'Isaac Joseph lorsqu'il indique que : « Dans la lignée de la 'Sociologie des sens' de G. Simmel, on peut ainsi rapporter les modalités de construction sociale de nos jugements à l'expérience de l'œil (le sens du jugement immédiat, celui par excellence de la métropole comme haut lieu de la rencontre entre étrangers » (Joseph, 1998).

Figure 33 – Vue aérienne du quartier de Neve Sha'anan



Réalisée à partir d'une vue Google Earth

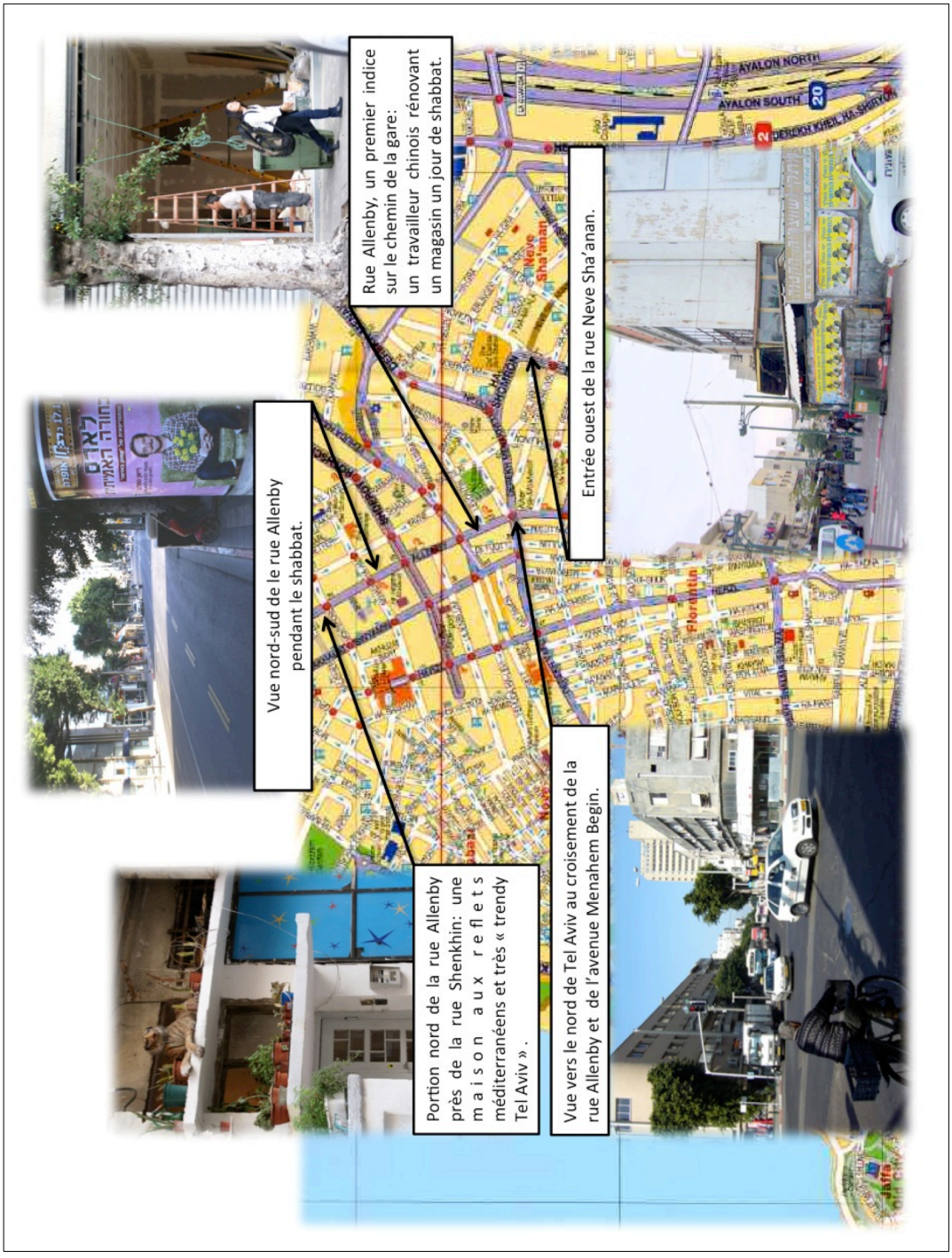
Il s'agit donc d'un véritable postulat, au sens mathématique du terme, puisque j'exprime un principe où je considère comme acquis l'assentiment du lecteur tout en ayant conscience de son caractère opposable dans la mesure où il soulève deux questions majeures : comment et qui décide qu'un élément présent au sein de

[49] La rue Neve Sha'anan n'est que très peu active en début de journée car la grande majorité des travailleurs étrangers ont déjà quitté leurs domiciles et la majorité des activités qu'elle accueille sont tournées vers des activités nocturnes (bars et magasins de seconde main ouverts à partir de la mi-journée et des discothèques et sex-shops (très nombreux) ouvrant à des heures plus tardives).

[50] « Le passant » est ici entendu comme un résident israélien puisque la perception et la représentation de l'espace que je cherche à mettre en évidence repose sur une nécessaire connaissance de la société israélienne.

l’espace géographique a valeur de signe et qu’un autre ne possède pas un caractère remarquable et, en termes disciplinaires, sur quelle géographie appuyer une telle expérience ?

Figure 34 – Illustration d'un parcours sud-nord en direction de la gare routière



Répondre à la première de ces questions est à la fois simple et complexe et deux orientations principales peuvent permettre d'avancer vers des éléments de réponse sur ce qui peut être globalement réduit à la question de la « construction des objets de pensée par les sciences sociales » pour reprendre les termes d'Alfred Schutz (Schutz, 1987). Avant d'entrer plus avant dans la dimension méthodologique de ce questionnement, et même si, pour le dire simplement, le caractère abyssal d'une réflexion théorique sur une phénoménologie de la perception démêlant le paradoxe de l'immanence et de la transcendance dans l'acte de percevoir limite considérablement mon aptitude, il me semble néanmoins possible d'inscrire notre démarche dans les perspectives offertes par l'approche phénoménologique. Le « primat de la perception » tel que nous l'enseigne Maurice Merleau-Ponty permet d'éclairer le cadre théorique de notre expérience lorsqu'il écrit :

> « Si nous sommes, un ami et moi, devant un paysage, et si j'essaie de montrer à mon ami quelque chose que je vois et qu'il ne voit pas encore, nous ne pouvons pas rendre compte de la situation en disant que je vois quelque chose dans mon monde à moi et que j'essaie par messages verbaux de susciter dans le monde de mon ami une perception analogue ; il n'y a pas deux mondes numériques distincts et une médiation du langage qui nous réunirait seule. Il y a, et je le sens bien si je m'impatiente, une sorte d'exigence que ce qui est vu par moi le soit par lui. Mais, en même temps, cette communication est demandée par la chose même que je vois, par les reflets du soleil sur elle, par sa couleur, par son évidence sensible. La chose s'impose non pas comme vraie pour toute intelligence, mais comme réelle pour tout sujet qui partage ma situation. » (Merleau-Ponty, 1996 (1947))

En citant ces propos de Maurice Merleau-Ponty, le positionnement théorique que j'adopte est de dire qu'en définissant le cadre de notre expérience nous n'imposons pas « une même conscience intellectuelle » mais poursuivons vers l'idée que la perception participe du mouvement qui est « de croire à un être indivis entre nous » (Merleau-Ponty, 1996 (1947)). Construit dans le cadre d'une démarche scientifique, questionner la perception, la traiter comme « acte d'intelligence »[51],

[51] En référence aux formulations de Maurice Merleau-Ponty autour du paradoxe de la perception lorsqu'il écrit : « Si je considère mes perceptions comme de simples sensations, elles sont privées,

nous ouvrait –sur le plan méthodologique– à l'idée de pouvoir instituer le chercheur en position d'*homunculus*[52] (par excellence) dans le cadre de cette première expérience visant à une modélisation scientifique de la perception du monde social.

Conscient (bien sûr) d'avoir installé un cadre d'expérience investi d'un « systèmes de pertinences s'originant dans le problème scientifique » (Schutz, 1987) que nous avions nous-mêmes construit, cette « auto-élection » n'avait pour finalité que de faire émerger les premières formes d'une grammaire de la rue. Dans le cadre d'une démarche empirique, mon positionnement scientifique a donc été inspiré des réflexions méthodologiques livrées par Alfred Schutz. Du statut « d'observateur désintéressé » à celui de « marionnette », qui aurait acquis la faculté de dresser la scène, de distribuer les rôles, de donner les repères, de régler le début et la fin d'une « action », il s'agissait donc de faire l'hypothèse de ce qui serait pour elle :

> « les 'ici ' et les 'là' (…) un 'Nous', un 'Vous' et un 'Ils' » après avoir déterminé « ce qui est censé lui être familier ou étranger et à quel niveau se situe la typification des expériences du monde qu'on lui impute » (Schutz, 1987).

Pour terminer sur ce point, à la « fragilité » qui tiendrait dans la posture adoptée pour ajouter ces lignes supplémentaires à une grammaire du langage géographique (au prisme de l'expérience d'une rue de Tel Aviv), un élément d'affirmation pourrait toutefois être trouvé dans l'idée que si un tel position méthodologique soulève des questions, il en a toujours été de même dans toute volonté de rationaliser l'action des hommes. La construction d'idéaltype comme modalité de la vision sociologique en est une parfaite illustration comme le rappelle Albert Piette en citant les mots de Max Weber lorsqu'il précisait qu'une construction typifiée permet de faire : « comme si l'activité se déroulait effectivement avec la conscience de son orientation significative » (Piette, 1996).

Partageant l'idée « qu'il faut bien des faits pour enclencher la machine conceptuelle » ainsi que la manière de penser la production d'idéaltypes propre à

---

elles ne sont que miennes. Si je les traite comme des actes de l'intelligence, si la perception est une inspection de l'esprit et l'objet perçu une idée, alors c'est du même monde que nous nous entretenons, vous et moi, et la communication est de droit entre nous parce que le monde est passé à l'existence idéale et qu'il est le même en nous tous comme le théorème de Pythagore » (1996(1947) : 51).

[52] Terme emprunté à Albert Schutz (1987).

Max Weber, le positionnement scientifique que j'ai privilégié aura été de définir un idéaltype de la perception de l'espace qui :

> « a le caractère d'une *utopie* que l'on obtient en accentuant *par la pensée* (…) des éléments déterminés de la réalité. Il n'est pas un exposé du réel (…). On obtient un idéaltype, continue Weber, en *accentuant* unilatéralement *un ou plusieurs points* de vue et en enchaînant une multitude de phénomènes donnés *isolément*, diffus et discrets, (…) qu'on ordonne selon les précédents points de vue choisis unilatéralement, pour former un tableau de pensée homogène » (Piette, 1996).

Participer de cette logique visant à enrichir la grammaire de l'espace géographique a nécessité de rechercher dans les écrits de géographes des éléments de vocabulaires qui puiseraient dans le champ lexical de l'indice. Cette démarche s'est avérée assez peu fructueuse.

Pensés comme diffus et discrets, ces indices[53], qui pouvaient s'offrir à la perception, devaient inévitablement avoir une matérialité qui fait sens. Le rapprochement avec les recherches menées dans les sciences du langage a composé un premier niveau de lecture en nous permettant de prendre connaissance des liens tissés entre géographie et sémio-linguistique (Mondada and Racine, 1995) mais c'est bien plus dans l'approche développée en géographie sociale autour des travaux de Fabrice Ripoll et Vincent Veschambre que mon positionnement scientifique au sein de la géographie a pu trouver matière à réflexions (Veschambre, 2008; Ripoll and Veschambre, 2004; Ripoll, 2006). La notion de marquage telle qu'ils l'ont définie dans leur réflexion aura constitué à la fois un espace d'analyses partagé mais aussi divisé. En premier lieu, la proposition d'inscrire les éléments d'observation

Figure X- Les différences de registre entre trace et marque

	TRACE	MARQUE
Temporalité	Incarne le passé	Fait référence au présent
Intentionnalité	Non intentionnelle	Intentionnelle
Signification	Anonyme. Renvoie plutôt à une activité, à un événement	Renvoie plutôt à un acteur
Synonymes	Empreinte, vestige, indice	Signature
Actions possibles	Identification, réinvestissement mise en valeur/effacement	Entretien/dégradation, destruction

Source : Veschambre V. (2008) *Traces et mémoires urbaines enjeux sociaux de la patrimonialisation et de la démolition*, Rennes: Presses universitaires de Rennes, p.11

[53] Je ne développerais pas ici, faute de connaissances suffisantes, les proximités existantes entre mon propos et la conceptualisation du champ indiciel dans l'approche phénoménologique de l'anthropologie philosophique. Je pense ici aux travaux de Daniel Cefaï autour de l'œuvre d'Alfred Schutz où marques et indices sont des formes de référence apprésentative.

dans le registre du marquage est féconde puisqu'elle ouvre la réflexion sur deux manifestations principales que sont la *trace* et la *marque*. Ce point de vue est d'autant plus fécond qu'au-delà de leur proximité sémantique une distinction est possible dans le registre de la temporalité (cf. figure 35).

Trace et *marque* ont en commun « des définitions qui renvoient à la matérialisation dans l'espace d'une présence, c'est à dire d'une existence ou d'une action » mais la première « renvoie plutôt à ce qui subsiste du passé » alors que la *marque* « s'inscrit plutôt dans le présent » (Veschambre, 2008).

Une différence se trouve néanmoins émerger dans nos analyses quant pour Vincent Veschambre et Fabrice Ripoll l'une des finalités du recours au registre du marquage tend vers l'idée que :

> « S'il faut donner un contenu plus spécifique au marquage, pourquoi ne pas reprendre la définition de Brunet et d'autres et le considérer comme l'utilisation d'un ou plusieurs signes indexicaux dans un espace 'destinée à signaler son appropriation' ? » (Ripoll, 2006)

Dans nos travaux, cette extension du registre du marquage constitue une frontière à ne pas dépasser et cette position s'appuie sur deux points de vue : *primo*, la motivation qui est au cœur du tournant que j'ai souhaité donner à ma réflexion (comme j'ai pu l'exprimer en introduction) m'interdit *de facto* d'avancer vers une quelconque réflexion en termes d'appropriation puisqu'elle me conduirait à réintroduire une argumentation basée sur des narratifs nationaux.[54] *Secundo*, dans la définition des cadres de l'expérience que j'ai préalablement définis, mon propos se doit d'être centré sur la perception du quotidien des passants qui font l'expérience de Neve Sha'anan et ceci inscrit donc mon analyse dans une approche sensible – « à la vie des sensations » (Laplantine, 2005)– mais en aucun cas dans la perspective d'un jugement.[55] Et même si Fabrice Ripoll en introduisant l'idée de revendication, qui peut faire du marquage mais aussi de son absence, une alternative féconde à la notion d'appropriation en suggérant qu'elle « a l'avantage (…) de souligner que les

[54] Je reviendrai toutefois sur la modalité « d'appropriation existentielle » dans la partie *Continuités* de ce mémoire.

[55] L'approche sensible peut ici être définie dans les termes de François Laplantine soit à la fois « pour signifier attention, écoute, attitude d'hospitalité (…) la vie des sensations ». Il évoque notamment la dimension empirique de cette perspective qui comporte « une évidence du sensible, ou plus exactement une impression d'évidence, qui est celle d'une présence au monde, à soi-même et aux autres » (Laplantine, 2005 : 100).

'maîtres des lieux' (propriétaires, possesseurs) comme les 'exclus' sont sur le même plan » (Ripoll, 2006), ces deux notions nous projettent obligatoirement vers des catégories renvoyant à la dialectique « inclusion-exclusion » qui brise notre ligne d'horizon scientifique qui fait de ce quartier un « lieu-mouvement »[56] dont on ne saurait figer en ces termes la dynamique.

Pour nous inscrire dans cette lecture des marquages de l'espace géographique au sein de Neve Sha'anan et pour reprendre une sémantique nous plaçant dans un registre délié de toute forme d'appropriation, je reprendrai l'expression « d'observation flottante » de Colette Pétonnet[57] pour signifier la tonalité de notre méthodologie de terrain.

Des dizaines d'heures de marche ont donné corps aux multiples « terrains » que j'ai pu réaliser à Neve Sha'anan au fil des quatre dernières années où j'ai « laissé flotter » mon attention d'un regard ordinaire sur cette rue. Au cours de mes « allées et venues » comme a pu en réaliser Georges Pérec rue de l'Assomption, j'ai respecté le cadre de l'expérience en faisant de la « marionnette » (que j'étais) un sujet capable de laisser venir à lui les indices d'un éventuel marquage en le dotant d'une capacité de description en situation de déambulation (propice à des observations flâneuses) (Thibaud and Tixier, 1998). Les observations réalisées ont pu permettre de « remarquer » ces formes de marquage de l'espace ou plus justement signaler ces signes dans l'espace.

[56] Expression empruntée à Isaac Joseph in « Les compétences de rassemblement. Une ethnographie des lieux publics », *Enquête*, numéro 4, 2006: 107-122.

[57] Colette Pétonnet la définit ainsi : « La méthode utilisée est celle que nous qualifions d' «observation flottante » et à laquelle nous nous essayons depuis quelque temps, au long des trajets parisiens qu'imposent les activités quotidiennes ou le besoin de mouvement qu'éprouve le sédentaire. Elle consiste à rester en toute circonstance vacant et disponible, à ne pas mobiliser l'attention sur un objet précis, mais à la laisser « flotter » afin que les informations la pénètrent sans filtre, sans a priori, jusqu'à ce que des points de repères, des convergences, apparaissent et que l'on parvienne alors à découvrir des règles sous-jacentes ». Et elle ajoute d'ailleurs une recommandation suivante : « Il va sans dire que pour obtenir de soi-même cette disponibilité attentive, il faut se garder de l'influence de penseurs contemporains, tel J. Baudrillard qui dénonce les « citadins séparés et indifférents», la « ville-ghetto », la « désocialisation », la « socialité urbaine abstraite » » (1982 :38).

Comme le montre la figure 36, la perception des changements qu'a pu connaître le bâti à Neve Sh'anan vient enrichir le registre des marques. Même en l'absence d'interactions avec les migrants, le « passant ordinaire » peut donner du contenu au mot mondialisation par l'expérience de l'œil qui peut lire sur une façade (comme celle sur la photographie du haut), le présent d'une présence qui voit les rideaux de fer des remises des commerces de gros de la rue Neve Sha'anan être remplacés par des portes d'entrée et de petites fenêtres d'habitation, qui laisseraient voir à tout regard curieux, l'aménagement de logements pour les nouveaux résidents du quartier. Et si l'expérience de l'œil devait pour s'affirmer se convaincre du présent de cette perception, la présence d'entités, comme de vieux objets à proximité d'une poubelle ouverte sur la photographie du bas, sont autant de signes qui viennent ajouter au processus de validation de l'actualité de la situation perçue.

Figure 36 – Des marques

Crédit photographique : William Berthomière

Le registre des marques peut également être complété par un ensemble de signes qui ne relèvent pas d'une modification architecturale du paysage urbain. Au fil des observations, nous avons pu « en-registrer » des signes qui, soit par leur emplacement, soit par leur fonction, offrent à l'expérience de l'œil une « vérité-terrain » de la réalité de ces nouvelles présences.

Ces marques peuvent donc être repérées en regard de leur position dans l'espace, comme l'écriteau sur la photographie du haut de la figure 37, ou bien encore, comme nous l'avons dit, par leur rôle comme ici deux affiches publicitaires

colorées et/ou illustrées de personnages pour mieux attirer le regard (cf. photographies du bas).

Ces types de marques, qui laissent entrevoir et, par un regard focalisé, comprendre une présence (de par leur caractère imprimé) ne s'offrent pas pour autant à la même lecture :

- le premier type atteste de l'inscription d'Israël dans ce qui est décrit comme le processus de mondialisation migratoire révélant en première lecture le nom d'une population : « Les Népalais ». En supposant que la lecture du mot : « attention » conduise le passant à ralentir le pas, il trouvera en lisant le contenu complet de cette marque, le moyen de matérialiser la mondialisation. Posé à même le sol sur le parcours des passants, cette marque permet en effet de se représenter une nationalité parmi ces nouveaux migrants et donner un sens concret à ces mobilités transnationales avec la publicité faite ici pour une compagnie offrant ses services pour la réalisation des transferts d'argent qu'opèrent les migrants vers leurs pays d'origine.

- Le second type, caractérisé par les deux photographies suivantes sur la figure 37, peut conduire à une autre interprétation des éléments perçus. En permettant de mettre un « visage » sur ces nouveaux migrants en Israël et en suggérant par le texte la réalité des familles transnationales séparées par la migration, cette marque ajoute au réalisme de la représentation du lieu, et confirme au passant la justesse de sa perception. Sans être illustrée, la seconde photographie peut conduire, par sa lecture, à un processus de spécification du lieu. La lecture du texte porté par cette marque : « *Only with Cellcom for Foreign Workers* » ouvre la possibilité

Figure 37 – Encore des marques

Crédit photographique : William Berthomière.

d'établir (avec l'appui de l'adverbe « seulement ») un lien étroit entre le quartier et la nouvelle immigration de travail. Cette corrélation ne suppose pas pour autant l'idée d'appropriation de l'espace.

Dans cette perspective, il convient de relever que les interprétations possibles de ces marques lorsqu'elles tendent vers l'idée d'appropriation de l'espace peuvent conduire à des erreurs. Pour illustrer cette hypothèse, je prendrai appui sur la migration asiatique évoquée par la photographie précédente et j'avancerai un premier exemple d'analyse de perceptions dans le cadre d'interactions non focalisées (comme il sera opéré dans la dernière partie de ce mémoire).

Imaginons donc le passant (ayant déjà observé la marque montrant un homme serrant dans ses bras un/son enfant) dans la situation de devoir traverser un vendredi soir la rue Neve Sha'anan et ceci à une heure plus tardive. Il pourra alors observer des scènes de rue comme celles de la figure 38 montrant des femmes vendant des livres à des migrants souhaitant trouver des lectures dans leur langue maternelle ou bien encore proposant des produits de consommation comme des légumes, nécessaires à la cuisine asiatique, ou des plats à emporter. Les scènes observées pourront conduire le passant ordinaire à faire de cette expérience la preuve des indices qu'il avait pu relever au cours de ces traversés régulières de la rue pour se rendre à la gare routière et l'amener à formuler l'idée que l'espace géographique qu'il parcourt est le lieu où vivent les travailleurs asiatiques puisqu'il vient donc de mettre un visage sur les personnes que lui laissaient imaginer les informations apportées par les marques. Le récit qu'il pourra faire de cette expérience en dehors du quartier, auprès de sa famille ou de toute autre personne, serait donc de l'ordre d'un : « Vendredi soir, j'ai quitté mon bureau après le début du shabbat et en passant par Neve Sha'anan pour attraper le dernier bus pour Ramla, j'ai vu des femmes qui vendaient des sortes de beignets, comme les empanadas qu'on avait mangé lors de notre voyage au Mexique. Neve Sha'anan, c'est vraiment devenu un quartier asiatique comme à Paris… ». En ce sens, il essentialise une fonction de centralité commerçante et résidentielle largement répandue dans l'opinion publique.

Cette représentation de l'espace est en fait partiellement erronée car les situations observées ne rendent pas compte de la réalité. Si le passant a pu « enfin » observer les migrants, du fait d'un changement accidentel de temporalité dans son déplacement domicile-travail et aboutir à cette représentation de la réalité, c'est notamment parce qu'il ne l'a observée que fugitivement. Son maintien sur le lieu pendant tout la durée du shabbat lui aurait permis de réaliser durablement son observation et de voir que les scènes décrites ne se seraient pas répétées le lendemain soir non pas parce que ces femmes seraient remontées dans leurs appartements adjacents pour se reposer avant une nouvelle semaine de travail mais simplement parce qu'elles auront dû quitter le quartier. L'interprétation qui fait qu'à partir d'une observation ordinaire le quartier puisse être défini comme un quartier d'immigration asiatique est une construction logique, qui alimente le quotidien des représentations des résidents et non-résidents de Tel Aviv, mais elle ne résiste pas pour autant à l'analyse.

Figure 38 – Vente ambulante dans la rue Neve Sha'anan

Crédit photographique : William Berthomière

Une large majorité des femmes observées réside à Neve Sha'anan uniquement pendant le week-end. Elles louent à plusieurs un appartement avec des amies également venues travailler en Israël car elles souhaitent pouvoir faire de leur temps de congés un moment de convivialité où elles peuvent se retrouver ensemble pour partager leur expérience de la migration. Et tous les autres jours, elles logent sur leur lieu d'activités professionnelles, qui peut être dans les

villes secondaires du pays ou bien même dans un autre quartier de Tel Aviv où elles s'occupent de personnes âgées à domicile. La perception du passant ne doit donc son origine qu'au simple fait que cette bi-résidence (Authier et al., 2010) a un coût et que nombre de ces femmes cherchent à s'assurer d'un revenu supplémentaire en préparant des plats qu'elles pourront vendre le vendredi soir ou le samedi midi au sein du quartier. L'image du quartier construite sur cette rencontre fortuite dans la rue Neve Sha'anan peut ainsi apparaître d'autant plus paradoxale que le passant et ces femmes philippines peuvent peut-être résider à quelques centaines de mètres les uns des autres à Ramla ou dans une autre ville du pays sans jamais se rencontrer.

Ajoutons que l'image dégradée du quartier que se fait le passant en observant le bâti tient également en partie à ces modes d'habiter : les locataires souhaitent des logements peu chers et les propriétaires israéliens connaissant ces modes d'habiter n'engagent pas de travaux de rénovation.[58]

En ciblant la temporalité du parcours de ce passant « idéal » sur une période horaire où les migrants sont absents[59], le premier cadre de notre expérience a donc été défini dans l'objectif de travailler la question de la perception de l'espace géographique en plaçant le passant ordinaire en situation de non-interaction avec la population migrante. L'analyse que nous venons de formuler dans les dernières lignes de cette partie nous montre toute la richesse du décryptage que nous offrent également les situations d'interactions. Tentons donc maintenant de lier cette enquête de signes en inscrivant notre perception de l'espace dans des situations de coprésences où se fécondent l'événement et la mémoire (Bensa and Fassin, 2002; Farge, 2002).

[58] Ceci ne justifie bien sûr en rien la mise en location de ces appartements vétustes.

[59] Les hommes partent notamment très tôt pour se rendre sur leurs lieux d'activités (chantiers pour beaucoup) et ceux qui sont sans emplois quittent également à l'aube leurs logement pour atteindre des coins de rue sur les grandes artères de la ville dans l'espoir d'y trouver un employeur qui les recruteront pour la journée ou plus.

[Continuité(s)]

« Laisse-moi me convaincre de l'éphémère
qui enchantait hier ses yeux »
René Char, « En trente-trois morceaux »
in Œuvres complètes, Paris, Bibliothèque de la Pléiade,
Gallimard, 1983, p.774

Dans cette dernière partie de notre mémoire de synthèse intitulée continuité(s), c'est effectivement vers une pluralité de points de vue que je souhaite poursuivre la réflexion. Le projet est encore fragile puisque comme je l'ai indiqué en introduction la rédaction de ce mémoire est une occasion saisie pour formuler un tournant de recherche.

Pour filer la métaphore de la scène que nous autorise le cadre urbain, j'utiliserai l'image de la scène tournante d'un théâtre où j'essaie de faire varier mon paysage intellectuel tout en veillant à respecter l'incontournable règle des trois unités, unité de temps, unité de lieu, unité d'action.

Comme dans le théâtre classique, il s'agit de veiller à ce que l'action de recherche se ménage des espaces de réflexions qui permettent cette pluralité du regard. Si je devais définir les acceptions qui donnent sens au choix de ce mot de continuité, elles seraient principalement les suivantes :

[Continuité(1)]

- Enchaînement d'actions pouvant conduire à des formes d'interactions focalisées ou non focalisées. En reprenant une terminologie goffmanienne, j'indique qu'une des ouvertures privilégiées dans l'enquête de signes passe par leur indentification dans le cadre de situations de coprésences qui permettent d'ouvrir l'analyse sur des évènements, des occasions ;

- Entreprise qui vise à assurer la continuité de l'action. Je souhaite en effet ajouter à l'instantané, qu'est la photographie, un temps de pose, un temps d'observation plus étendu, avec le recours à la vidéo. Dans les pages suivantes, je vais livrer quelques résultats accompagnés de minces éléments de réflexion mais même s'ils sont réduits, ils m'encouragent à poursuivre en ce sens ;

[Continuité(2)]

- Perpétuation d'un phénomène : le changement dans la continuité… Le cadre d'analyse vise à porter le regard ce qui peut être perçu comme relevant de l'extra-ordinaire. C'est ici la question de «l'arrivée à la visibilité qu'il s'agit d'interroger comme « événement » dans les routines de citadins d'une part, et comme indice d'une mondialisation « en dessous » selon l'expression de Samuel Bordreuil » (Hily, 2009 :61)[60].

Pour aller vers plus d'abstraction, je défends l'idée que l'approche sensible du monde social à laquelle je contribue ici avec mes compétences de géographe nous renseigne sur l'idée de continuité. Sans avoir les ressources nécessaires aujourd'hui pour avancer plus avant vers cette hypothèse, même si elle occupe une place importante dans mon activité de recherche[61], de telles investigations (qu'il s'agirait de

[60] Cette expression est reprise en écho aux travaux de Colette Pétonnet qui pour décrire l'évolution des villes avait intitulé un article « Réflexions au sujet de la ville vu par en dessous ». Elle y évoquait notamment la difficulté du chercheur face à une réalité urbain introuvable (Pétonnet, 1970 : 184). Dans la perspective de l'étude des circulatoires migratoires, on pourra préférer l'expression d'Alain Tarrius, la mondialisation par le bas.

[61] Je conduis actuellement une réflexion collective au sein de mon unité de recherche (Migrinter) ainsi qu'en partenariat avec Florence Boyer (chercheuse à l'IRD) sur la notion de projet migratoire en y explorant pour ma part les liens entre mouvement, espace et durée.

développer et d'enrichir avec la réalisation de parcours commentés) nous rapprochent de l'idée toute bergsonienne du rapport entre espace et durée lorsqu'il écrit :

> « De la comparaison de ces deux réalités naît une représentation symbolique de la durée, tirée de l'espace. La durée prend ainsi la forme illusoire d'un milieu homogène, et le trait d'union entre ces deux termes, espace et durée, est la simultanéité, qu'on pourrait définir l'intersection du temps avec l'espace. » (Bergson, 2011 (1889)).

Qu'elle prenne la forme d'une coïncidence de signes ou bien encore celle d'une coexistence dans l'espace –acteurs *et* signes–, c'est cette intersection qu'il m'intéresse d'explorer. En « détournant » la rue du passant ordinaire pour en faire un « haut-lieu » où il prendre conscience de sa propre spatialité, le cours de la démarche scientifique se voit modifié par l'objectif qu'est ici d'ajouter à la « densité spatio-temporelle » du lieu. L'ordinaire du regard par la fixation de situations (au sens photographique du terme) ouvre l'horizon scientifique pour penser un au-delà de la rue « donnant corps et raison d'être aux individus et aux lieux qu'ils occupent (à partir) d'un ensemble de valeurs et d'images émergentes spatialement » (Bédard, 2002).

Prenons donc place maintenant dans la rue Neve Sha'anan alors qu'elle s'anime des activités de ses résidents pour saisir la profondeur du regard d'un passant ordinaire sous l'objectif (peut-être déformant) du chercheur « occupé à projeter du 'désir dans l'espace public' » (Lévy and Lussault, 2000) pour satisfaire un « *répondre à* », pour éprouver son intentionnalité à travers l'observation des acteurs.

Figure 39 – Vue de la rue Neve Sha'anan en fin de journée

Crédit photographique : William Berthomière

Prendre place ou l'au-delà de la rue

En situation de coprésence, la lecture de la perception de l'espace se trouve formulée différemment puisque c'est vers la visibilité d'autres passants ou de résidents représentés comme « autres » que va se focaliser l'attention. Comme nous l'avons montré précédemment avec l'exemple de la présence de femmes asiatiques effectuant du commerce dans la rue Neve Sha'anan, la perception sociale qui peut émerger de l'espace géographique qu'est ce fragment de ville, offre un cadre cognitif particulièrement adéquat pour l'analyse.[62] Néanmoins, faire dans le mouvement une lecture de la place où émergent, se succèdent et disparaissent une multiplicité d'interactions constitue un défi méthodologique. Décrire ces circulations « telles qu'elles se donnent à voir sans fards et à tout un chacun » (Joseph, 1995) pour en extraire certaines formes d'interaction requiert la mobilisation d'une approche théorique et méthodologique permettant le décryptage de scènes de vie quotidienne en situation de coprésence et relève donc directement de la microsociologie telle qu'elle a pu être définie par Erving Goffman (Joseph, 1998) ou bien encore d'une ethnométhodolgie des espaces publics construite en regard des notions proposées par Goffman (Thibaud and Joseph, 2002).

Le recours à cette proposition théorique et méthodologique a composé une limitation de mon positionnement scientifique. Et ceci pour les raisons suivantes et par ordre croissant de difficultés: *primo*, étant géographe, je n'ai qu'une maîtrise moyenne de l'histoire de cette sociologie qui nécessite vraiment une connaissance approfondie de sa production en regard de psychologies sociales et de philosophies de l'intersubjectivité ; *secundo*, ma présence répétée sur ce terrain mais sur des périodes courtes (15 jours d'affilée au maximum) et espacées de plusieurs mois du fait d'une activité professionnelle ne permettant pas une présence en continu (comme dans le cadre d'une affectation cnrs à l'étranger) a composé une limite à mes observations et enfin, il m'était difficile de mettre en place dans ce quartier une méthodologie adaptée où le mode opératoire idoine aurait été (comme nous l'avons dit) la réalisation de parcours « Go-along »[63] (Kusenbach, 2003) ou de parcours

[62] Sandrine Depeau rappelle que les travaux précurseurs sur les représentations cognitives de l'espace (cf. ceux de K. Lynch) avaient institué le quartier comme l'une des échelles d'analyse les plus pertinentes (2006 :14).

[63] Margarethe Kusenbach défend l'idée que cette méthode qualitative (très similaire à celle du parcours commenté) permet d'explorer cinq thèmes : « environmental perception, spatial practices, biographies, social architecture, and social realms (and) brings greater phenomenological sensitivity to ethnography ».

commentés selon la méthode définie par Jean-Paul Thibaud (Thibaud, 2001) et en prenant exemple sur la riche exploitation qu'à pu en faire Lucine Endelstein dans ses travaux (Endelstein, 2008; Endelstein, 2006).

L'em-placement : du lieu à son histoire

Conscient de ces limites, nos allées et venues au sein de Neve Sha'anan nous ont alors conduit à un recentrage sur l'en-quête de signes dans le but de mettre en évidence comment leur proximité peut nous renseigner sur le processus qui lie perception et représentation de l'espace. Par le fruit de ces observations, il s'agit ici d'avancer et de contribuer à partir de deux exemples à une réflexion sur la cognition spatiale et de montrer ce que nous considérons être une limite dans nos capacités d'interprétation.

Les recherches conduites sur les représentations cognitives de l'espace offrent un terrain fertile à cette réflexion (Depeau and Ramadier, 2011a; Depeau, 2006). Comme l'explique Sandrine Depeau, l'analyse de la dimension sociale des espaces a toute sa place aux côtés des questionnements sur les processus cognitifs puisqu'elle n'est pas reléguée en arrière-plan:

> « L'intérêt porté aux représentations cognitives des espaces oriente bon nombre de recherches vers le champ de la cognition spatiale mais aussi environnementale. Cette dernière approche permet d'ailleurs d'aborder les représentations de manière plus holistique en entendant l'espace non plus seulement comme source de stimulations, la démarche serait donc bien trop déterministe, mais comme source d'informations générant variété de significations pour les individus. La représentation cognitive est alors constituée d'informations spatiales et d'informations propres aux caractéristiques individuelles et aussi sociales. Sont en jeu les processus de perception, de cognition et de croyances rattachées au milieu. On voit ici une distinction intéressante et nécessaire à faire d'emblée entre perception et représentation, ces termes ayant été longtemps confondus. La perception renvoie à une réalité présente dans l'action tandis que la représentation renvoie à une réalité absente et

reconstruite à partir des caractéristiques à la fois individuelles, sociales et du milieu. » (Depeau, 2006).[64]

Les deux exemples que je souhaite développer sont véritablement le fruit d'une immersion longue dans ce quartier. Je veux signifier par ces mots que les résultats de cette réflexion ont été construits très progressivement. A posteriori, ils peuvent être généralisés dans les termes d'une problématique qui se serait donnée pour objectif d'évaluer la possibilité de remarquer des signes dont la simultanéité de lecture auraient pour effet, comme dans le cadre d'une réaction chimique, de mettre en évidence des états de conscience successifs de la réalité qui catalyseraient le passage de la perception à la représentation (comme une forme de sublimation).

Cette démarche a reposé sur les acquis des perspectives offertes par une géographie sensible au marquage de l'espace et s'est construite sur l'hypothèse d'une nécessaire articulation entre « *marque* et *trace »*. Introduire la notion de trace, qui incarne le passé, répond donc à la condition impérative de « la réaction » que nous souhaitons mettre en évidence. Discerner perception et représentation de la réalité suppose un processus cognitif qui doit mobiliser, pour permettre de rationaliser la perception (comprendre où je suis ?), une mémoire ouvrant à la définition de l'em-placement (à la fois ma place et celle des Autres). Cette dimension de la réflexion est à rapprocher de la proposition de la contrainte qu'exercerait la position spatiale :

> « L'autre point important que souligne Debarbieux concerne la matérialité du lieu et ainsi sa capacité à ancrer dans un système spatial matériel des choses « idéelles », de donner une matérialité à des éléments immatériels. La conséquence principale en est que les significations d'un lieu sont localisées, qu'elles ont un emplacement de sorte que lorsqu'elles sont mises en relation avec celles d'un autre lieu cette relation est ordonnée par la position respective des lieux et leur position les uns par rapport aux autres. Cette contrainte spatiale représenterait ainsi, selon moi, la syntaxe des compositions spatiales. C'est à dire qu'à la contrainte logique inhérente à toute parole articulée, s'ajouterait la contrainte de la position spatiale. La position spatiale ordonnerait les combinaisons d'unités spatiales. » (Ma Mung, 1999).

[64] Cette approche cognitiviste de la dimension sociale des espaces est bien sûr à rapprocher des travaux précurseurs de la géographie des représentations (Bailly, Frémont ou bien encore Di Méo).

Avant de poursuivre plus avant sur cette ligne de pensée, il m'appartient de souligner (pour le dire rapidement) que mon point de vue théorique s'est ici déplacé. Si la définition de marque pour avancer vers un « répondre à » a pu prendre appui sur une problématologie centrée sur l'espace définissant des « *cela* multiples » (Meyer, 2011), la mobilisation de la notion de trace réintroduit inévitablement la réflexion dans le mouvement temporel.

Figure 40- Trace et marque côte à côte

Crédit photographique : William Berthomière

Pour essayer de mettre en lumière cette précision[65], je dirais que si je dois lire la marque que compose la publicité montrant un homme d'origine asiatique avec un enfant dans ses bras (photographie que nous avons déjà observée et reproduite ici sur la figure 40), je peux faire l'économie du temps pour la lire et avoir le commentaire suivant: « *Tiens, une publicité qui offre des services pour les travailleurs asiatiques. Je ne sais plus si la jeune femme que l'agence d'aide à domicile me propose de recruter est originaire des Philippines ou du Népal. Ils me le repréciseront bien ce soir au cours de notre rendez-vous* ». Le propos n'est pas ici réinscrit dans une mémoire liée au lieu de l'observation, ni appuyé sur ce qui serait une trace comme la définissent Vincent Veschambre et F. Ripoll (Ripoll, 2006; Veschambre, 2008). La marque est ici

[65] Une fois encore, je précise que le but est d'ici de composer un premier espace de modélisation de la réflexion sur les représentations de l'espace par le passant construit à partir de mon propre ressenti suite aux nombreux terrains effectués dans le quartier.

une entité, un « cela » qui dans notre exemple répondrait au pourquoi de cette perception par: « *cela* est ici car beaucoup de familles comme la mienne ont besoin de personnes à domicile pour veiller sur nos parents quand ils commencent à être âgés »…

Dans notre cas d'étude, la matérialité d'un lieu, celle de Neve Sha'anan, peut modifier la représentation d'une marque comme dans le cas de cette publicité. La figure 40 illustre clairement le questionnement qui prend place lorsque l'observation offre la possibilité d'une lecture simultanée de marque et de trace. En étudiant la question des marques au fil des pages précédentes, j'avais donc choisi comme exemple cette publicité en ayant pris soin de la mettre en exergue, de la sortir de son plan focal. Si maintenant nous la réinscrivons dans le cadre de l'observation, elle est dans un autre ordre de la réalité présente. Elle peut offrir une autre lecture de par sa proximité avec la trace qui lui est contiguë. Une observation attentive laissera en effet remarquer la présence d'annonces, vieillies par la pollution et le temps qui a pu s'écouler depuis l'époque où elles étaient d'actualité. L'attention que pourra porter le passant attentif à cette trace permet d'avancer la probabilité qu'il pourra penser son em-placement dans le cadre de la médiation induite par la proximité spatiale de la trace et de la marque : « Je suis dans un quartier où vivent les travailleurs étrangers, dans un quartier d'immigration car les *olim* d'ex-Union soviétique ont vécu ici ». La proximité et la lecture synchrone de ces deux signes permet (permettrait ?) au passant de réinscrire la présence des nouveaux immigrants en ce lieu dans une continuité migratoire : la trace faite d'annonces jaunies au fil du temps où sont encore lisibles des mots en cyrillique a ajouté une dimension mémorielle qui éclaire d'un sens autre l'observation de la marque. La rue Neve Sha'anan se voit être représentée comme le théâtre de circulations où sa linéarité trouve à prendre de l'épaisseur dans les traces laissées par d'anciens migrants sur les murs de ceux qu'elle abrite.

La question d'une articulation possible entre l'observation des signes et l'engagement dans le cadre d'attention non focalisées est une hypothèse qui suscite également question même si l'altérité que connaît le passant est plutôt, comme le souligne Isaac Joseph, :

« l'altérité distraite, seen but unnoticed « d'un chacun », altérité sans visage, simple silhouette dans un jeu de surfaces réfléchissantes ou d'« unités » véhiculaires », pour parler comme Goffman » (Joseph, 1995).

Au-delà des limites ainsi formulées, de telles situations ajoutent au questionnement : comment évaluer la possibilité d'un dialogue entre le regard que peut porter le passant ordinaire sur d'autres passants au sein d'un champ de visibilité où prendraient place marques et traces. On retrouve ici un cadre d'expérience qui peut être celui de l'engagement décrit sous le terme d'*inattention civile*[66] par Erving Goffman dans son ouvrage *Behavior in Public Places* :

> « Elle consiste à montrer à autrui qu'on l'a bien vu et que l'on est attentif à sa présence (lui-même devant en faire autant) et, un instant plus tard, détourner l'attention pour lui faire comprendre qu'il n'est pas l'objet d'une curiosité ou d'une intention particulière » (Joseph, 1997).

Figure 41 – Au détour d'un coin de rue…

Crédit photographique : William Berthomière

Dans notre cas d'étude, il s'agit donc d'explorer la possibilité d'une reformulation de la représentation de l'espace que le passant peut être susceptible d'opérer à la suite d'interactions de cet ordre.[67] « Prendre le rôle de l'acteur et voir le monde selon son point de vue » (Piette, 1996) nous place ici dans une position particulière puisque l'analyse doit porter sur « un environnement spatial fait de dispositifs, et d'équipements physiques et sensibles où les conditions de visibilité et d'observabilité sont variables » (Joseph, 1998).

L'intensité des circulations à Neve Sha'anan offre la possibilité de saisir aisément une multiplicité d'interactions.[68] La figure 42 (ci-contre) présente l'une d'entre-elles

---

[66] Louis Quéré utilise également l'expression « d'inattention polie ».

[67] Action qu'il est peut-être possible de relier à la contrainte de la position spatiale définie par Emmanuel Ma Mung.

[68] La figure 41 présente une photographie qui a une histoire. Lors de mes allées et venues, j'ai croisé ses femmes un jour de shabbat à ce coin de rue (une perpendiculaire à Neve Sha'anan) en 2010. Elles étaient toutes les cinq affairé autour d'un appareil photo. Elles m'ont interpellé pour me demander un service. Elles avaient emprunté à un ami cet appareil pour la célébration de mariage à laquelle elles se rendaient mais aucune n'arrivait à savoir comment il fonctionnait. Je les ai donc aidé et pour me remercier, elles ont accepté de prendre la pose le temps d'une photo...

que j'ai choisi de retenir et de construire comme un « cas d'école » permettant de mettre en lumière un dialogue possible entre trace et situation.

Comme dans l'exemple précédent avec la proximité entre trace et marque, la situation présentée sur la figure Y permet de réfléchir aux modalités de représentation de cet espace. Elle offre la possibilité de percevoir une trace, qui participerait du processus de représentation de la situation, qui fait l'objet de notre investigation. Par ce type de « modélisation », le passant peut une fois encore faire de la trace –ici une vitrine du « Marché des réfrigérateurs »[69] comportant aussi des inscriptions en cyrillique pour des clients ayant quitté le quartier– le moyen d'une définition de la réalité de son em-placement comme le propose le cheminement déductif esquissé sur cette figure.

Par cette opération le passant prend place dans un double rapport celui qu'il entretient avec sa propre spatialité et celui qu'il vient de définir pour cet « Autre » identifié comme des travailleurs étrangers. Par l'idée d'em-placement, on observe bien à la fois : une place effectivement occupée dans un ensemble (« je suis à Neve Sha'anan, un quartier d'immigration ») et une place affectée à un groupe de personnes dans un ensemble (« 'Ils' est à Neve Sha'anan car c'est le quartier des travailleurs étrangers). La sémantique de l'em-placement porte ici tous ses fruits en soulignant des signifiés qui nous informent sur une « dialectique de l'espace » (« corollaire de la dialectique du temps »[70]).

Les propositions que je formule ici sont de l'ordre de l'indice, étant à la fois le résultat d'une formalisation fragile et de la réduction d'une expérience visant à la faire coïncider avec l'intentionnalité du chercheur ; et si elles ne demandent qu'à composer l'armature de futurs travaux de terrain, leur énonciation permet toutefois de nous situer par rapport aux travaux sur les relations entre mobilité quotidienne et identité sociale de l'individu.

---

[69] Ce type de commerces d'occasion a connu une nette recrudescence dans les années 90 avec l'*aliya* d'ex-URSS. L'importance de cette vague migratoire a obligé le gouvernement israélien à mettre en place un programme d'intégration directe (au sens où les *olim* ne passaient plus par un centre d'accueil avant de trouver leur propre logement) et celui-ci a reposé sur l'octroi d'un panier d'intégration (*sal ha 'klita*) à chaque famille d'immigrants. Composés d'avantages fiscaux, d'aides sociales et d'une somme d'argent d'environ 10 000 US$, qui a pu être utilisée pour acquérir tous les équipements nécessaires à une première installation ; d'où le développement de ces magasins d'occasions à Neve Sha'anan qui a constitué une première étape dans leurs parcours résidentiels.

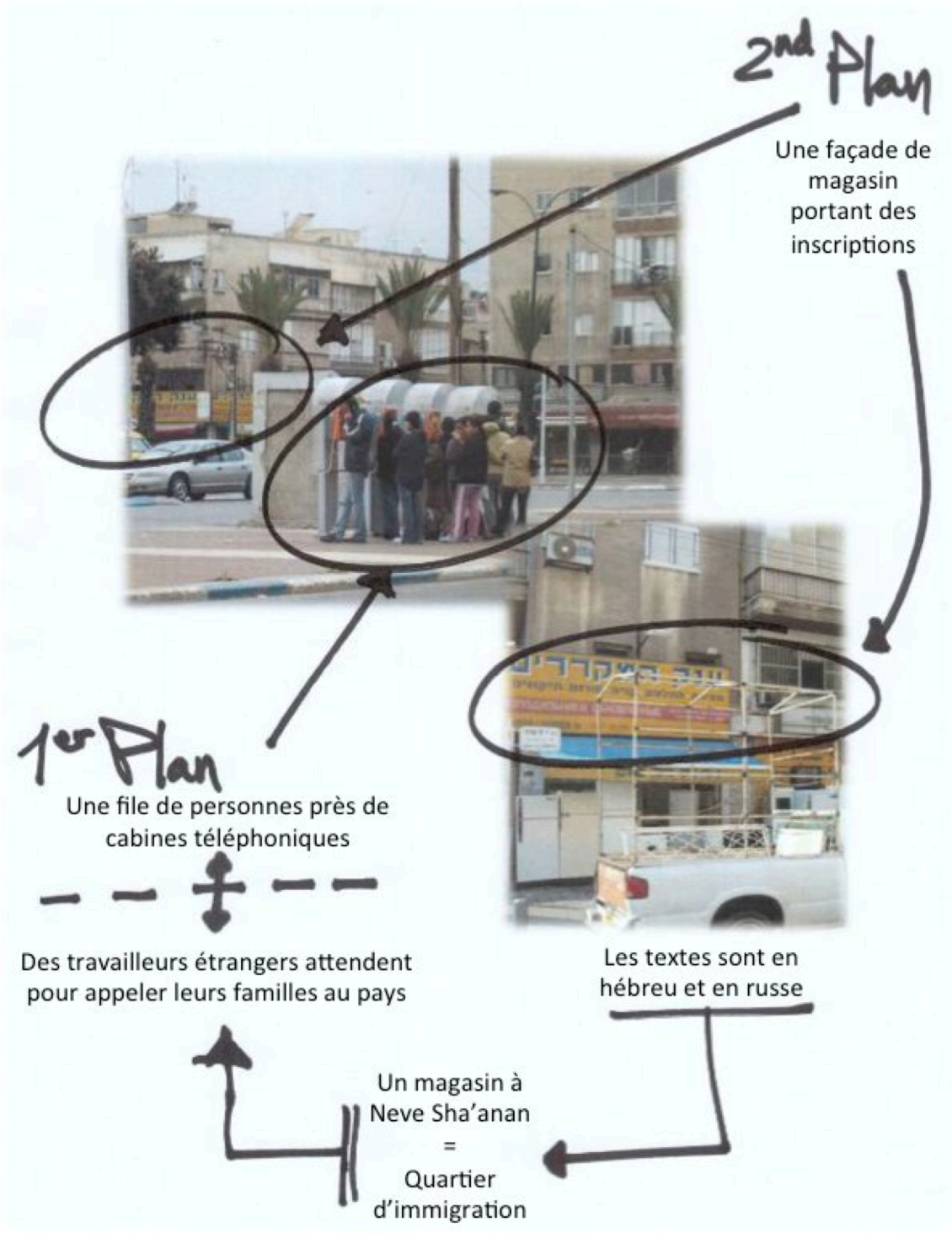
[70] Cette mention renvoie notamment à un article de Claude Raffestin : « Problématique et explication en géographie humaine » *Géopoint 76 : Théorie et géographie*, 1976. p. 97-104 ainsi qu'à la notion définie par Ferdinand Gonseth.

Il est clairement affirmé que je ne souhaite pas inscrire ce travail dans le cadre des réflexions conduites sur la notion d'identité –débordée par ses significations (Brubaker, 2001)– néanmoins l'observation de la mobilité quotidienne, comme celle de « notre marionnette », est à rapprocher du point de vue psycho-sociologique. Par leur capacité à saisir l'étendue des perspectives offertes par cette approche disciplinaire, Thierry Ramadier et Sandrine Depeau éclairent différemment la question de l'appropriation que je repoussai également quelques pages plus haut :

> « la mobilité correspond à la configuration de la relation entre l'appropriation en actes (lieux fréquentés) et l'appropriation en pensée (lieux représentés) de l'espace géographique, autrement dit à l'accessibilité socio-cognitive de l'espace » (Depeau and Ramadier, 2011b).

En choisissant cette citation, je souhaite insister sur le fait que l'observation du quotidien des mobilités qui intéressent des quartiers comme Neve Sha'anan peut contribuer par le recours à l'interdisciplinarité à l'enrichissement de la discipline géographique. Il s'agit bien sûr d'un truisme mais comme le diraient, nos collègues outre-tlantique, the *cross-pollination* est féconde. Le point de vue de la mobilité fait de l'appropriation telle qu'elle est ici déclinée –en actes et en pensée– une dimension libérée de l'idée de « s'emparer de » pour privilégier celle d'appariement : « eux–là-bas » étant une condition de fondement d'un tout indispensable à la définition de mon em-placement « moi–ici » en créant une continuité dégagée du cadre « inclusion/exclusion » de l'appropriation.

Figure 42 – Une lecture possible d'une scène de rue à Neve Sha'anan



Crédit photographique : William Berthomière

Avant de poursuivre cette réflexion en essayant de réfléchir sur ce que peut nous dire une situation d'attention focalisées sur le rapport à l'espace géographique, il est intéressant d'évoquer des formes limites de l'analyse. En employant cette expression, je souhaite saisir l'occasion de revenir sur les fondements de ma démarche lorsque j'ai indiqué vouloir me mettre à distance des narratifs nationaux israéliens et souligner toute la force d'attraction de ces derniers. Le quotidien israélien offre au regard des signes (marques ou traces) qui au sein de Neve Sha'anan peuvent prêter à des interprétations que nous pourrions considérer comme des chausse-trapes tendus au chercheur. Il n'est pas ici question de prétendre dresser une liste de ce qu'il ne faudra point faire (!) mais de mettre en lumière la question du nationalisme méthodologique qui peut envahir le champ de l'analyse quand elle a pour matériaux des photographies de terrain.

Figure 43 – Une vue de Neve Sha'anan depuis le trottoir de la gare routière

Crédit photographique : William Berthomière

Figure 44 – Une boucherie au débouché de la rue Neve Sha'anan à proximité de la gare routière.

Crédit photographique : William Berthomière

Prenons pour exemple la figure 43, la photographie du haut représente une scène de rue où le passant peut observer dans son champ visuel d'autres passants ainsi qu'une inscription indiquant la présence d'un hôtel et une marque : un graffiti. Différentes lectures de cette proximité des signes peuvent être proposées. Un touriste descendant juste du

sherouth qu'il a emprunté depuis Jérusalem pour venir découvrir la ville de Tel Aviv pourra décrire cette perception comme l'image classique d'une marge urbaine où grandes artères, pollution automobile, coexistent avec un habitat dégradé qui se laisse envahir par des graffitis plus ou moins compréhensibles (ici, une étoile de David comme sur le drapeau d'Israël).[71] A l'exigence généralisatrice du savant, l'analyse ne se départira pas de l'idée de soulever le paradoxe que peut représenter l'expérience de cette scène qui dans un même temps atteste de la présence des nouveaux immigrants, souligne par l'aspect décrépi de l'hôtel la faible qualité de leurs logements et propose à la lecture un texte, le « titre » du graffiti : « *Am Israel chaï* ». Ce graffiti est donc illustré d'un texte qui possède une dimension nationaliste forte puisqu'il veut dire « Le peuple d'Israël vit » en référence à l'histoire du peuple juif et au projet sioniste de l'établissement d'un Etat juif. Paradoxe que peut également suggérer la lecture de cette enseigne illuminée d'un commerce situé à l'extrémité Est de la rue Neve Sha'anan (cf. figure 44)…

> « En second lieu, c'est dans la société civile qu'un tiers espace a été rendu visible (Bhabha, 1994). Au quotidien, la présence d'immigrés et l'activité commerciale qu'elle a suscitée ont été vécues par un segment -certes minoritaire- de la population israélienne comme l'opportunité d'une transgression. C'est notamment avec Je commerce que se donnent à voir ces expériences sociales. Depuis ces trois dernières années, un ensemble de commerces de produits de consommation non-kascher comme des boucheries porcines ont vu le jour. Elles ont pour clientèle la population des travailleurs étrangers des pays de l'Est ou de Chine mais aussi des Israéliens que se définissent comme laïcs et souhaitent intégrer ces nouveaux commerces dans leur quotidien et plus largement dans leur choix de vie. Loin du débat idéologique où s'opposent post et néo-sionistes, la modification du paysage social du quartier et les nouvelles relations sociales qui s'y instaurent sont visibles et ceci malgré la pertinence palpable que semblait avoir (à notre sens) ces changements dans la mesure où personne n'aurait pu imaginer quelques années plus tôt que se seraient installées ces diverses enseignes dont certaines avec des noms comme « The Kingdom of Pork ».
>
> Extrait de W. Berthomière et M-A. Hily (2006), « Décrire les migrations internationales. Les expériences de la co-présence », *Revue Européenne des Migrations Internationales* 22-2: 78.

Lors de terrains de recherche en 2008 et 2009, alors que cette visibilité de l'inscription d'activités commerçantes tournées vers les migrants était (à mon sens) véritablement perceptible, j'avais tenté d'explorer cette question lors d'entretiens réalisés avec des restaurateurs et des gérants de magasins de téléphonie (fort nombreux) du quartier. A ma question invitant ces personnes à relever ce que *je considérai comme* un paradoxe en Israël (c'est-à-dire le nom de cette boucherie : « The Kingdom of Pork » ou le sens du message porté par ce graffiti en regard de

[71] Ce mémoire de synthèse ne nous a pas permis de mobiliser la notion « d'identité de déplacements » développée notamment par Thierry Ramadier. Cette notion permet en effet de réfléchir à la capacité qu'ont les individus à se représenter un lieu à partir d'un registre d'analyse construit sur des récurrences environnementales dans les lieux fréquentés par les individus au cours de leur mobilité quotidienne (Ramadier, 2008).

« la » réalité du lieu), je n'obtenais bien souvent qu'un bruit sourd en réponse ou un signe d'indifférence, qui n'était peut-être pas vraiment de cet ordre mais voulait peut-être juste dire que le temps passe et que les choses changent… A moins, que cela ne soit uniquement ma question qui était trop empreinte de nationalisme méthodologique et qui ne pouvait conduire qu'à l'acceptation du processus de naturalisation du discours dans lequel je plaçai inéluctablement les personnes enquêtées.

A la relecture de mes publications (où mon propos tendait à « normer » l'observation, cf. extrait ci-dessus) et fort de cette expérience, je courrai donc le risque mentionné par Mihaela Nedelcu lorsqu'elle nous rappelle les propos de Andreas Wimmer et Nina Glick-Schiller :

> « Le nationalisme méthodologique repose ainsi sur la « territorialisation de l'imaginaire des sciences sociales et la réduction de la focale analytique aux frontières de l'État-nation » in (Nedelcu, 2010).

Dans un récent ouvrage, Nina Glick-Schiller a fait évoluer sa position sur la question et a proposé de recaler l'analyse des migrations à l'échelle de la ville pour mieux éviter l'écueil du nationalisme méthodologique ; notre démarche vient illustrer l'une des limites de cette proposition (Glick Schiller and Simsek-Caglar, 2011; Wimmer and Glick Schiller, 2002).

Figure 45 – « Am Florentin Chaï (le Peuple de Florentin vit)

Source : Rozenholc C. (2010) Lire le lieu pour dire la ville : Florentin, une mise en perspective d'un quartier de Tel Aviv dans la mondialisation (2005-2009). Géographie. Poitiers: Université de Poitiers,

Replacer dans l'expérience d'un passant qui aurait une pratique de l'espace urbain de Tel Aviv dans son ensemble, ce graffiti n'offrirait pas obligatoirement ce caractère piégeux tant il est fréquent de le voir sur les murs de la ville et plus largement du pays sous de nombreuses déclinaisons comme dans le quartier voisin de Florentin (cf. figure 45).

Plus largement, il peut être perçu comme une trace dont la charge mémorielle ne précipiterait pas la continuité temporelle qui laisserait émerger le paradoxe mais plutôt, pour reprendre la proposition de Bergson, comme cette intersection du temps avec l'espace dont la simultanéité réinscrit l'être dans la durée puisque dans sa pensée :

> « Il y a un espace réel, sans durée, mais où des phénomènes apparaissent et disparaissent simultanément avec nos états de conscience. Il y a une durée réelle, dont les moments hétérogènes se pénètrent, mais dont chaque moment peut être rapproché d'un état du monde extérieur qui en est contemporain, et se séparer des autres moments par l'effet de ce rapprochement même. De la comparaison de ces deux réalités naît une représentation symbolique de la durée, tirée de l'espace. » (Bergson, 2011 (1889)).

Concluons ce point, en indiquant que dans la durée « homogène » de lecture de ce mémoire, la photographie de cette boucherie vous a déjà été présentée (sur un cliché pris en journée à la figure 4, p.20), peut-être n'aviez-vous pas vous-même remarqué...

La rue, théâtre de l'événement

Les observations que nous pu réaliser à partir des parcours d'un passant ordinaire nous conduisent à la question du lien qui se tisse entre circulation et évènement[72]. La rue est un espace d'interactions où l'émergence d'évènements, qui peuvent être de nature et d'intensité variables, vient influer sur la perception du lieu et sa représentation au prisme des re-descriptions qu'elle suscitera (Berdoulay, 1997).[73] A Neve Sha'anan, la multiplicité des interactions a constitué un terrain fertile pour explorer ce champ de réflexions.

---

[72] La notion d'événement est entendue comme « un moment, un fragment de réalité perçue (…) qui crée des relations et des interactions, des confrontations ou des phénomènes de consentement, il crée du langage, du discours. »

[73] Vincent Berdoulay rappelle que « le sujet construit le lieu par l'intermédiaire de récits qui donnent sens à sa relation aux gens et aux objets qui l'environnent. Ces récits correspondent à des re-descriptions des éléments de cet environnement, déployées selon une trame narrative pourvoyeuse de sens » (1997 :303).

Avant d'entrer plus avant dans notre analyse, et même si nous participons d'une démarche empirique qui ne s'inscrit pas dans le périmètre des études articulées autour de la notion d'espace public[74], il convient néanmoins de nous positionner en regard de celle-ci. Le positionnement scientifique que je privilégie trouve à s'inspirer des travaux qui font de l'espace public une scène d'apparition (cf. figure 45b). Cette notion aurait donc un caractère dual puisqu'elle peut être considérée « à la fois comme forme et comme événement » (Quéré, 1995). Comme le rappelle Louis Quéré, cet espace public urbain se prête d'autant plus à l'en-quête qui nous anime que le regard prend ici toute sa force puisque :

Figure 45b – Quel espace public ?

L'espace public est habituellement pensé sous l'une ou l'autre des trois catégories suivantes : discussion, mise en scène et accessibilité généralisée. Sous la première, il apparaît comme le lieu d'une libre circulation des informations et des idées ou d'une libre confrontation des opinions, conduisant à la formation de la volonté générale. Sous la deuxième, il apparaît comme une scène d'apparition, la scène sur laquelle les personnes et leurs actions sont exposées à la vue de tous, les événements et les situations portés à la connaissance de tout un chacun. Sous la troisième, il apparaît comme un domaine spécifique, la sphère publique, dont le propre est soit de rassembler ou de contenir ce qui est considéré d'intérêt général, soit de mettre en jeu des régulations anonymes des comportements et des relations (anonymes au sens où elles font abstraction des caractéristiques personnelles des individus et où elles excluent des droits et devoirs liés aux personnes privées).

La représentation de l'espace public sous ces trois catégories est, à mes yeux, une représentation réaliste. Je qualifie de réaliste toute approche qui considère les entités mises en scène par le discours social comme des réalités positives localisables dans le monde, ou qui fait correspondre des individus spatio-temporels à des catégories de la pratique et de la pensée sociales. Dans le cas de l'espace public, une telle approche convertit en objet, lieu, domaine ou instance positif, quelque chose qui est sans doute de l'ordre d'une forme ou d'un dispositif symbolique d'institution de l'espace social et du lien social.

Extrait de Louis Quéré (1995) « L'espace public comme forme et comme événement » in Isaac Joseph (ed) *Prendre place espace public et culture dramatique,* Paris: Éd. Recherches Plan urbain, p.93.

> « la coexistence et l'interaction sociales se manifeste à la fois par une absence de communication, par le maintien de l'anonymat, par le privilège des apparences et par l'acceptation de l'indétermination d'autrui » (Quéré, 1992).

Ma réflexion s'est orientée vers cette piste d'investigations faisant de l'espace public urbain une scène d'apparition où le passant peut saisir (ou ne pas saisir) dans son déplacement l'objet de sa perception. Il s'agissait pour résumer de saisir l'événement « au vol ».

« En passant » : prendre la parole en prononçant ces mots laisse supposer une intention (en passant, je prendrai du pain) une occasion (en passant devant la boulangerie, j'ai acheté du pain) ou bien encore un événement (en passant au coin de

[74] Pour reprendre l'expression de Vincent Kaufmann, je dirai que mon travail s'inscrit dans la « morphologie physique » de l'espace public et non pas dans sa métaphore qu'explorent les travaux dans la lignée de ceux de J. Habermas (in J. Chenal et al., 2009 :7).

la Grand'rue et de la rue Saint Maixent, je ne sais pas ce qui s'est passé mais il y avait un attroupement à la porte de l'ancienne boulangerie) ».

En ouvrant nos récits par ces mots, on souhaite donc signifier une perception et lui donner d'autant plus de saillance qu'elle a pu se réaliser tout en étant inscrit dans la mobilité. Ceci ne confère pas pour autant une importance particulière à l'observation car un « en passant » peut à la fois signifier une rapidité de réalisation ou bien une difficulté de lecture : la mobilité n'ayant pas permis d'aller au-delà de la perception. Le « en passant » de l'évènement revêt toutefois une dimension particulière car il signifie que l'ordinaire du parcours a été rompu. Cette rupture peut voir son amplitude s'étirer de l'incompréhension à la stupéfaction et interpeller d'autant plus le témoin si elle émerge dans un lieu dont il a une maîtrise autant spatiale que temporelle (ex : *près de* X *à l'angle de l'ancien* Y).

Le questionnement sur l'ordinaire de la perception s'est donc orienté vers cette perspective de la rue comme théâtre de l'événement. Poursuivre une microgéographie de la rue se donnant pour objectif de saisir ce qui fait saillance dans sa linéarité a pu s'opérer en privilégiant une approche empirique ou en puisant dans le lexique des formes socio-spatiales. Pour ce dernier angle d'approche, il s'est agi de mobiliser la notion de seuil pour rendre compte de l'extra-ordinaire du passant.

Si la notion de seuil a une longue histoire au sein de la discipline géographique de ses fondements en géomorphologie à l'analyse statistique, elle s'avère plus floue quand il s'agit d'observer des phénomènes sociaux.[75] Comme le suggère Jacques Lévy, l'observation empirique peut laisser émerger des propositions visant à donner plus de contenu à cette notion et c'est en cherchant à déceler l'événement dans l'ordinaire du passant que j'ai pu penser enrichir la notion de seuil en l'émaillant de situations qu'elle pourrait (à mon sens) englober.

Le cadre intellectuel offert par la microgéographie de Neve Sha'anan, que j'opérai en empruntant aux schèmes de la microsociologie, a été l'occasion d'essayer de lire dans l'espace de la rue les formes que pouvaient prendre ce qui devait se percevoir comme une frontière, une limite ou plus justement des micro-seuils qui

[75] Dans le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, pour la notion de seuil, Jacques Lévy souligne que « la définition d'une limite suppose l'existence préalable d'un modèle d'observation empirique qui est pour quelque chose dans l'apparition des seuils. La perception spontanée ne s'accorde pas forcément à de telles définitions et, pour ce qui concerne les phénomènes sociaux, tout particulièrement dans leur extension spatiale, dans leur forme et dans leur localisation, l'intentionnalité qui guide l'action humaine peut subvertir. » (2003 :836).

construiraient le sens commun faisant de la marge urbaine un seuil (comme le souligne Bernard Gauthiez).

Dans un premier temps, cette démarche s'est trouvée être facilitée par le cadre de réflexions proposé par Lucine Endelstein à partir de ses travaux sur la communauté juive du 19ème arrondissement de Paris. Elle y définit notamment la notion de seuil comme :

> « une membrane qui filtre la circulation des citadins, une interface qui expose les frontières entre le privé et le public, un lieu d'échange qui donne à lire les interactions » (Endelstein, 2008).

En m'inscrivant dans la perspective offerte par cette définition, c'était avant tout l'idée de repérer l'existence de ces frontières au sein de la rue Neve Sha'anan qui a guidé mes pas. L'objectif affiché était d'analyser les scénographies commerciales, comme avait pu le faire Lucine Endelstein (Endelstein, 2008; Endelstein, 2006) ou bien encore Anne Raulin (Raulin, 2000). Cette orientation s'est rapidement révélée comme peu satisfaisante car non-adaptée au contexte du passant ordinaire : l'offre commerciale étant quasi exclusivement tournée vers la population étrangère, elle a eu pour effet de neutraliser le lieu et d'une certaine manière de faire de chacun des pas de portes un seuil. Qui en dehors des travailleurs étrangers ou des demandeurs d'asile pouvaient décider de venir partager un moment de repos dans une réserve de gros à demi transformée en café-kebab ?[76] Pourquoi faire le choix de traverser la ville pour acheter une valise promise à la perte d'une roue au premier kilomètre ou bien encore pour acheter une carte téléphonique pour appeler à prix réduit au Soudan ? Au delà des *a priori* du chercheur qui sont assurément faux puisqu'ils repoussent *de facto* la notion d'occasion, il s'est avéré impossible de contribuer scientifiquement à l'exploration de cette dimension du seuil comme interface car je ne pouvais pas mettre en place une véritable enquête de fréquentation.[77] Ma perspective

[76] Le quartier Neve Sha'anan n'a pas la même force d'attraction que celui de Florentin sur la population de la ville. Il s'agirait bien sûr de le vérifier par des enquêtes précises mais ses commerces n'attirent que peu à l'extérieur ; seuls ceux situés en bordure de la gare routière attirent des chalands. A cette faible attractivité des commerces, il faut aussi souligner qu'au cours des années 2000, le quartier a fait l'objet de plusieurs attentats à la bombe qui ont couté la vie à des dizaines de personnes.

[77] J'ai tenté à deux reprises de mettre en place ce type d'enquêtes. J'avais choisi de les réaliser au sein de boutiques de téléservice et dans des commerces de produits asiatiques, qui sont parmi les plus dynamiques de la rue. A chaque fois, j'ai essuyé un refus catégorique des gérants. Le contexte politique tendu explique très certainement ces blocages. Dans certains cas, ma présence régulière au

scientifique s'est donc à nouveau tournée vers le modèle d'analyses offert par la microsociologie.

L'observation de terrain m'a permis de réorienter différemment la réflexion sur la notion de seuil et de chercher à la signifier dans la perspective offerte par l'expérience de l'inattention civile : la réflexion étant alors portée sur la perception de l'espace « lorsque l'échange se déroule dans la rue, entre deux passants, l'inattention civile prend parfois la forme suivante : on jette un œil sur autrui à environ deux mètres de lui ; pendant ce temps on se répartit par gestes les deux côtés de la rue, puis on baisse les yeux à son passage, comme pour une extinction des feux. » (Joseph, 1997).

Le changement de regard était ici considéré comme « une 'unité normative d'observation' à partir de laquelle s'organisent les conduites en public et les façons de s'exposer à autrui » (Thibaud, 2002).

Fort de ce positionnement ethnométhodologique, l'observation régulière du quotidien de la rue Neve Sha'anan permet alors de décrire des interactions qui laissent deviner des interfaces qui font frontières dans l'espace public urbain. L'analyse a porté sur le relevé de différentes formes de rassemblements de migrants dans des lieux et dans des temporalités qui marquent l'espace et modifient le cours de l'interaction puisque, comme le rappelle Isaac Joseph : « La rue est vécue d'abord comme *espacement*, comme espace social régi par la distance (distance dans la coprésence) (Joseph, 1995).

sein de la rue a pu susciter l'agacement des gérants et me voir demander par ces derniers de bien vouloir « prendre le large »…

Ces lieux de regroupement qui ont pu prendre place sur le pas de porte d'un magasin ou bien encore sur le haut du pavé (comme sur la figure 46) suggèrent des perceptions et des évitements qui peuvent permettre de caractériser des seuils temporaires, éphémères, qui participent d'une représentation de cette rue comme un « lieu autre », théâtre d'évènements qui resteront inintelligibles pour le passant.

Figure 46 – Des seuils…

Crédit photographique : William Berthomière

La perception de ces rassemblements qui font obstacle à la compréhension de l'événement renvoie immanquablement à l'idée d'appropriation de l'espace en esquissant « des frontières et des seuils d'accessibilité, par lesquels se distribuent des territoires » (Joseph, 1998). Comme nous avons pu l'évoquer précédemment, notre positionnement scientifique ne tend pas vers la problématique de l'appropriation, l'idée étant bien plus de souligner des perceptions qui peuvent conduire à des représentations dont l'appropriation est une forme possible parmi d'autres. Notre positionnement scientifique trouve tout aussi fécond le propos qui ponctue l'analyse par une représentation « limitée » à son caractère sensible. Ces scènes de rue et leur analyse nous rapprochent de la figure des « hommes debout » décrite par Alain Battegay quand il concluait :

« Mais, à la conjonction de ces avis, « les hommes debout » s'imposent comme une des figures de la Place, ils font partie du paysage et des mondes de la Place, ils en forment un des mondes, une des images, un des emblèmes, une des ambiances, manifestant là qu'il y a porosité entre accessibilité réservée et fréquentation publique, entre illégal et illégitime, entre interconnaissance et inter-reconnaissance. » (Battegay, 2003)

Toujours à l'échelle de notre propre expérience de recherche et même si nous n'avons pas conduit d'enquête sur les commerces du quartier et leur fréquentation, il convient également de remarquer le caractère polymorphe des seuils[78] : sur la figure 46 (vue du haut) c'est le rassemblement de migrants qui fait seuil, sur la figure 47 (prise dans les années 90 à Jérusalem), il s'incarnait dans la marque que constituait un carré de papier portant la mention non-casher collée au milieu de la porte du magasin[79].

Figure 47 – La discrétion d'un seuil

Crédit photographique : William Berthomière

Une fois encore, l'observation régulière laisse à voir que le point de vue de l'observateur n'est pas de figer l'analyse en délimitant l'espace public urbain de la rue Neve Sha'anan dans des frontières et des seuils d'accessibilité (pour reprendre l'expression de Goffman) qui repousseraient toutes formes de porosité (Goffman, 1973).

Les multiples parcours réalisés à Neve Sha'anan ont permis d'avancer en ce sens. S'il est difficile d'imaginer un passant qui profiterait de telles interactions pour franchir d'un pas le seuil formé par ces regroupements et se frayer un chemin au milieu des migrants pour lui aussi tenter sa chance au jeu en misant une partie de

[78] Cette notion de seuil est également à rapprocher de celle de « marqueur » développée par E. Goffman (1973 :55)

[79] Photographié en 1993, ce magasin a été l'un des premiers commerces d'alimentation créés durant la vague migratoire d'ex-URSS.

l'argent qu'il aura gagné dans sa journée de travail… ; ces seuils temporaires qui font frontière quelques instants dans l'espace de la rue n'en demeurent pas moins franchissables comme le montre la figure 48 : cette vue en bordure du parc de la gare routière qui, à distance, apparaît comme un seuil (et qu'il peut être tentant d'envisager en termes d'appropriation), est aussi un espace ouvert où des Israéliens trouvent l'occasion de faire quelques « paniers » au sein de l'aire de jeux avec de jeunes enfants de migrants pendant que leurs parents s'affairent autour du barbecue.

Figure 48 – Des seuils…

…franchissables

Crédit photographique : William Berthomière

La réflexion offerte par l'analyse des interactions focalisées[80] au sein de l'espace public israélien s'est révélée d'autant plus féconde que la rue « israélienne » est le théâtre d'expressions identitaires qui, de prime abord, rompent avec l'image qui se dégage de la rue « française » où les notions d'espace public et de laïcité sont de nature métonymique. L'observation flottante à Tel Aviv ne manque pas de saisir dans l'espace public des scènes de rue qui proposent une lecture de la société israélienne dans toutes ses dimensions qu'elles soient de l'ordre d'un nationalisme ordinaire (Martigny, 2010) ou d'un « jeu » entre individualité et impérieux devoir du collectif[81] comme le suggère les photos de la figure 49.

Une part importante de mon activité de recherche a donc été consacrée à tenter de me saisir de scènes de rue pour remarquer avec encore plus d'acuité les expressions de cette mondialisation migratoire au quotidien et mieux définir les sens qu'elles pouvaient suggérer à l'analyse.

Pour mener à bien ce projet, je me suis inscrit dans les pas d'une démarche filmique se définissant dans les termes de

Figure 49 – La rue israélienne

Crédit photographique : Nicky Kelvin (wordpress.com)

Source : Couverture de l'ouvrage de *The People on the Street: A Writer's View of Israel* by Linda Grant, London, Virago, 2006.

[80] Erving Goffman les définit comme des « occasions ». La transformation de « la matière des interactions (…) sollicite l'attention des interactants. On passe alors d'une interaction non focalisée (un simple jeu de circonstances) à une interaction focalisée, une *occasion* » (Joseph, 1998 :78)

[81] L'expression de nationalisme banal a pu être également utilisée en référence à l'ouvrage de Michael Billig (*Banal nationalism*, Londres, Sage, 1995). Vincent Martigny suggère d'utiliser « l'idée de nationalisme 'ordinaire' (…) plus neutre que le terme 'banal', porteur d'une nuance péjorative en français ».

l'expérience conduite par M. Peroni et J. Roux :

> « Passant en quelque sorte à travers le miroir de l'image « fixe » d'un quartier chargé d'histoire, nous nous sommes laissés guider vers une autre pratique du tournage et du cadrage, qui fasse une place au temps actuel, celui du mouvement, du déplacement, de la circulation, et d'une façon plus large, de l'événement dans l'image.» (Peroni and Roux, 1999).

Pour illustrer notre propos et plus globalement le positionnement scientifique qui vise à faire dialoguer « place » et « occasion », nous prendrons appui sur deux situations que j'ai pu observer au cours de mes allées et venues lors de missions de terrain. Mais je tiens à insister sur le fait que ces choix ont été réalisés dans le dessein de souligner comment l'observation du quotidien peut nous permettre d'illustrer avec force les représentations de la mondialisation comme nous le verrons en conclusion de cette partie.

Figure 50 – Des Breslev à Tel Aviv

Crédit photographique : William Berthomière.

La première étape de ce qui relève *de facto* d'une démonstration par l'exemple s'est saisie de la question de la non-séparation de la religion et de l'Etat en Israël et de la perception de cette unité dans l'espace public. L'observation du quotidien trouve aisément à illustrer cette situation à travers l'exemple de l'événement que composent les démonstrations organisées par les Breslevers au sein de l'espace public (cf. figure 50 et vidéo 4). Ces hassidiques[82] –qui suivent les enseignements de leur maître le Rabbi Nahman parmi lesquels la danse et la joie– prennent régulièrement place dans les rues de Tel Aviv en diffusant à tue-tête depuis leur minivan, portant le nom et l'image de leur rabbin, la

[82] Ces religieux orthodoxes composent une branche du hassidisme (renouveau religieux piétiste et mystique du XVIIIème siècle en Europe de l'Est) fondée par le rabbin Nahman de Breslev (ville d'Ukraine), arrière-petit-fils du Baal Shem Tov (fondateur du judaïsme hassidique).

parole de ce dernier sur des mélodies de tubes nord-américains. Comme le montre la vidéo 4, la perception de l'événement est aisée et son analyse souligne nettement comment cette interaction fait l'objet d'attentions variées de la part des passants. Certains optent pour l'inattention civile dont nous traitions précédemment, d'autres montrent une courte attention focalisée que ponctuent l'acceptation de l'autocollant tendu par un Breslever (41èmes.)[83] ou un sourire amusé (2 jeunes passants : 46èmes.), tandis que certains d'entre eux saisiront cet événement comme une occasion. Cette dernière laisse apparaître trois nivaux d'interactions que nous pourrions décliner sous trois figures (hiérarchisées) d'interactants (cf. vidéo 4):

- l'expert : l'occasion est saisie pour exprimer une identité individuelle dans l'espace public : Un jeune livreur de pizzas stoppe sa course pour prendre part à l'événement en se saisissant du drapeau israélien avant de monter sur le toit du minivan pour le faire tournoyer tout en dansant avec entrain (à partir de la 21èmes.) ;

- l'habitué : l'occasion s'inscrit dans le parcours du passant sans pour autant constituer une rupture : Un jeune homme accepte quelques pas de danse avec un Breslever sur quelques mètres (1'29''-1'31'').

- le débutant : l'occasion prend la forme d'une interpellation qui va suspendre le cours du déplacement et voir le passant signifier son attention à l'interactant : un jeune homme ralentit à la hauteur de l'événement, décide de poser son sac à dos et essaye de répondre aux attentes des Breslevers en répliquant timidement les mêmes pas de danse (1'17''-1'36'') –tandis qu'un habitué vient rompre l'interaction et d'une certaine manière concurrencer l'élection du « débutant » comme interactant privilégié.

Toutes ces formes d'interactions témoignent de l'inscription de ce type d'événement dans l'espace public urbain de Tel Aviv et soulignent la réalité de la publicisation d'identités individuelles dans le cadre d'interactions focalisées. Cette représentation de la société israélienne que j'ai pu acquérir au fil de l'observation m'a permis de poser l'interrogation sur l'existence de situations qui participeraient d'une même scénographie dans le but de publiciser des expressions identitaires autres que

[83] Repérage temps de la séquence sur la vidéo 4

celles inscrites dans la relation qu'entretiennent le judaïsme et le politique dans la société israélienne.[84] Pour faire sens, l'événement était ici défini dans des termes simples : il devait prendre place dans l'espace public urbain de Neve Sha'anan et instituer cet espace « autre » comme une marge offrant la latitude nécessaire à un démarquage identitaire. Sans pour autant vouloir réinscrire cette démarche dans une analyse qui puise dans le registre des narratifs nationaux dont je souhaitais m'éloigner, la question sous-jacente pouvait se formuler ainsi : La mondialisation migratoire d'Israël pouvait-elle composer un fait social total qui nous renseigne sur des formes de continuité du faire-société en Israël. En reprenant une terminologie propre à Marcel Mauss, il s'agit de signifier que mon positionnement scientifique participe d'un mouvement de recherche qui vise à appréhender « le mouvement du tout, l'aspect mouvant, l'instant fugitif où la société prend, où les hommes prennent conscience sentimentale d'eux-mêmes et de leur situation vis-à-vis d'autrui » (Raphaël and Herberich-Marx, 1997).

Au cours des centaines d'heures d'observations réalisées, un événement a pu surgir au sein de la rue Neve Sha'anan et me permettre de cristalliser ma réflexion. Comme je l'ai mentionné, il s'agissait de pouvoir mettre en évidence des situations perceptibles par le passant ordinaire ; situation qui serait de l'ordre d'un « extra-ordinaire » venant à la fois signifier la réalité du processus de mondialisation migratoire et l'existence d'un « monde de migrants » tout en l'inscrivant dans une continuité sociale. D'un point de vue analytique, la réflexion est à inscrire dans la lignée des travaux qui interrogent la rue comme une place où prend forme l'événement de la rencontre. Pour être encore plus précis et pour ne pas s'inscrire dans la rhétorique de l'appropriation, le curseur de l'analyse se donnait comme orientation de « penser l'espace public comme espace de l'événement », ce qui avait donc comme avantage –comme le souligne Isaac Joseph– :

> « de se dégager (…) d'une logique territoriale du peuplement qui ferait se correspondre une morphologie et une symbolique, un espace et une communauté. Le travail du passant ou du passant ou du spectateur est toujours, de ce point de vue, un travail de reprise et de reconfiguration » (Joseph, 1995).

[84] La *Tel Aviv Parade* est l'un des évènements qui peut également faire l'objet d'analyses intéressantes. La situation est toutefois différente car le professionnalisme dont font preuve les associations LGBT de Tel Aviv « prive » l'observation du caractère fugitif qui donne une densité spécifique à l'événement.

Une telle perspective de recherche s'est s'incarnée dans une démonstration d'adeptes de Falun Dafa[85]. Cet événement a pris place au cœur de la rue Neve Sha'anan alors que se tenait le marché aux puces, institué par les travailleurs étrangers.[86] Comme le montre la figure 51 et la vidéo 5, ces adeptes ont pris place et choisi d'exposer publiquement leur spiritualité par des danses rituelles et des temps de méditation réalisés au milieu des activités de la population du quartier.[87]

En premier niveau de lecture, et pour reprendre l'analyse des interactions, on relèvera comment cet événement interpelle les usagers du marché. Les migrants laissent voir leur incompréhension : l'attitude de cet homme à la chemise rose dont le ralentissement du pas et le regard porté sur ces femmes tout en cherchant par des levés de tête un indice qui lui permettrait de définir une réponse au pourquoi de l'évènement (vidéo 5 : 5-11ème s.), souligne bien la focalisation de l'attention suscitée par cette scène. Aux côtés de ces passants, qui se retourne une fois encore dans un ultime effort de compréhension de cette scène, se tiennent d'autres usagers du marché qui participent tout autant de cet évènement. L'observation soulignera des travailleurs asiatiques dont l'attention reflète la risée dont peuvent faire l'objet ces « acteurs » (cf. la photographie du haut sur la figure 51) mais aussi l'indifférence que peuvent leur témoigner les travailleurs chinois comme ceux présents à l'arrière du groupe entré en méditation (cf. photographie du haut sur la figure 52).[88]

---

[85] Selon le site internet Falundafa.org : « Falun Dafa (aussi appelé Falun Gong, ou simplement Dafa) est une méthode de "cultivation" et de pratique de haut niveau, guidée par les caractéristiques de l'Univers - l'Authenticité, la Bienveillance, la Patience. La "Cultivation" est le processus de rectification continue de soi et d'assimilation à ces principes universels. La pratique est celle des exercices - cinq ensembles de mouvements doux et de méditation. La "cultivation" est la pierre angulaire du Falun Dafa, complétée par la pratique des exercices. Avec le temps, les principes de Dafa dévoilent des vérités profondes de l'Univers. En suivant ces principes, les pratiquants peuvent atteindre des royaumes de pensée élevés, s'éveillent au sens profond de l'existence et trouvent le chemin pour retourner à leur origine et à l'authenticité. »

[86] Je reviendrai sur ce marché en fin de partie.

[87] L'intervention de membres de Falun dafa au sein de la rue Neve Sha'anan se répète régulièrement. L'action des adeptes se donne également pour but d'informer les travailleurs chinois sur la réalité de la situation des Falun dafa en Chine et sur la répression qu'ils ont à subir de la part du gouvernement chinois. Cette présence de Falun dafa a également été l'occasion d'observations où j'ai remarqué des stratégies d'évitement déployées par des travailleurs chinois qui ne souhaitent pas être vus discutant avec ces adeptes par peur de représailles. Lors d'entretiens avec les responsables de Falun dafa, l'argument de la présence « d'espions du gouvernement chinois » a été clairement avancée pour expliquer l'évitement dont faisait preuve certains migrants.

[88] La réalisation de cette vidéo a suscité des tensions que je n'aurais pu soupçonner. Lors de cette prise de vue, les responsables de Falun dafa sont venus me prier de bien vouloir stopper ma caméra et m'ont demander à plusieurs reprises si je travaillais pour le gouvernement ou une quelconque organisation liée au gouvernement chinois. Après échanges avec ces personnes, il est ressorti que

Figure 51 – Un événement : des Falun dafa rue Neve Sha'anan ! (1/2)

Crédit photographique : William Berthomière

leurs craintes reposaient sur le fait que les adeptes de Falun dafa sont persécutées en Chine ; les panneaux disposés près des personnes en méditation montrent des photographies des tortures subies par des adeptes en Chine (cf. photo sur la figure Z). Plusieurs travailleurs chinois membres de Falun dafa ont déposé des demandes d'asile en Israël par crainte de représailles lors de leur retour en Chine à la fin de leur contrat de travail. Voir notamment le reportage diffusé par la chaine NTDFNews sur la situation des travailleurs chinois adeptes de falun Dafa : http://www.dailymotion.com/video/xmwxsa_la-situation-des-pratiquants-du-falun-gong-en-israel_news

L'observation de l'interaction focalisée qu'organise le groupe d'adeptes de Falun dafa circulant au milieu des étalages illustre le nécessaire travail de reprise et de reconfiguration évoqué par Isaac Joseph. Comment comprendre cet événement quand la mise en scène se résume à un groupe d'hommes et de femmes, portant des costumes de satin blanc et jaune ceinturés de rouge, qui défilent au son de tambours tout en brandissant des affiches avec des caractères chinois ou avec la mention « The party is over » et qui n'ont pour seules paroles que : « Falun dafa Falun dafa gong » (cf. vidéo 5).

Avec encore plus d'intensité que pour les migrants, le passant ordinaire se doit de ré-instruire par cette expérience la représentation de l'espace qu'il parcourt. Le passant n'observe plus simplement le présent de la présence étrangère mais un événement où ce monde de migrants compose la scène où des Israéliens viennent exprimer une « identité-autre » dans ce « lieu-autre ». Pour le passant, la représentation qui s'offre à lui pourrait être analysée comme un retournement de l'espace dans le sens où il serait devenu inverse au quotidien de sa perception : la rue de la « mondialisation migratoire » ne donne plus à voir l'Etranger mais l'Autochtone.

Ajoutons enfin que si j'ai toujours affiché une certaine distanciation à l'égard de la notion d'appropriation dans la mesure où elle n'offre au chercheur qu'une seule alternative : « ne jamais perdre de vue les inégalités sociales et rapports force ou de pouvoir qui traversent toute société » (Ripoll and Veschambre, 2005), elle peut toutefois éclairer la situation observée d'une de ses modalités. Le choix d'élire ce coin de rue à Neve Sha'anan comme le lieu pour « être au monde » résonne en effet avec la notion d'appropriation « affective voire existentielle » suggérée par Fabrice Ripoll comme « le sentiment d'être à sa place ou de sentir chez soi quelque part » (Ripoll, 2006). La situation observée fait écho à cette modalité de l'appropriation. Choisir de mettre en scène cet événement en lieu et place du « coin des Chinois »[89] a fait sens pour ces adeptes de Falun Dafa (cf. vue du haut figure 52). Pour le passant ordinaire, la représentation de la scène relève effectivement d'un réel travail de reconfiguration où l'Etranger endosse le rôle du passeur qui « fait éclater les systèmes normatifs clos

[89] L'angle de rue où se sont installés les adeptes de Falun dafa est celui sur lequel s'achève la vidéo 5. Cet angle est souvent décrit par les commerçants de la rue comme « le coin des Chinois » car nombreux sont les migrants chinois qui viennent s'approvisionner au « Dragon store » situé à proximité. Ces migrants y achètent notamment d'imposants sacs de riz pour la semaine et se positionnent à l'angle de la rue pour attendre les chauffeurs de sherout avec qui ils vont négocier le tarif de la course qui les ramènera sur leurs lieux d'activités en Israël (une exploitation agricole en basse Galilée, un chantier dans une ville secondaire du Néguev…).

sur eux-mêmes » (Raphaël and Herberich-Marx, 1997). La rue Neve Sha'anan est une marge mais d'une nature bien plus complexe que ne le laisse penser la simple perception de bâtiments dégradés accueillant des personnes déplacées par la mondialisation migratoire…

Sans entrer dans une polémique et pour conclure sur cette notion d'appropriation de l'espace qui s'immisce toujours dans notre cadrage théorique, je plaiderai toutefois pour plus de réserve quant à l'affirmation de sa prééminence : selon F. Ripoll et V. Veschambre raisonner en termes d'appropriation permettrait de s'extraire de la faute portée par les « rhétoriques holistes » et « les discours globalisants reposant sur des « catégories géographiques qui nient ou même négligent la complexité et le caractère dynamique et conflictuel des rapports à l'espace » (Ripoll and Veschambre, 2005).[90] L'expérience de ce terrain me semble apporter plus de fluidité à la lecture. L'observation de la rue Neve Sha'anan ne nie pas le caractère de subordination qui caractérise cette marge urbaine[91] mais elle souligne des formes d'être au monde qui compose un « tout » construit à partir de collectifs, qui transcendent le communautaire et les appartenances. Le monde que donne à voir la rue Neve Sha'anan nous livre des indices sur une forme de continuité dans un lieu où coexistent –même si ce n'est que pour un instant– des migrants, des adeptes de Falun dafa et des vatikim[92] (comme ce vieil homme à la canne sur la vue du bas de la figure 52) qui est un acteur-témoin de l'histoire du quartier et plus largement de celle

[90] Je copie ici la conclusion de l'article de F. Ripoll et V. Veschambre (2005) qui souligne leur positionnement scientifique : « Raisonner en terme d'appropriation présente ainsi plusieurs intérêts méthodologiques et théoriques majeurs, qui sont au coeur de notre démarche de géographie sociale. Au niveau le plus général ou théorique, cela suppose de mettre l'accent sur le social et sa dimension spatiale plutôt que sur l'espace lui-même, pensé comme quelque chose de distinct. Plus précisément, cela permet d'appréhender les acteurs et leurs pratiques, les rapports et les processus sociaux plutôt que des « objets géographiques » trop souvent figés, réifiés, voire personnifiés.

Plus précisément, la grille de lecture qui s'élabore progressivement à partir de la question de l'appropriation nous conduit à une analyse critique des notions de territoire, de patrimoine ou d'espace public et de leurs usages sociaux. Ces notions nourrissent ce que l'on peut appeler, à la suite de J. Candau (1998), des « rhétoriques holistes », ces discours idéologiques sur le « collectif » et le « bien commun » qui masquent les inégalités sociales, les conflits d'intérêts et les rapports de pouvoir qui traversent les collectivités humaines. Le succès de la notion de territoire est significatif de cette tendance récurrente en géographie, et bien au-delà, à tenir des discours globalisants sur la société en raisonnant à partir de catégories géographiques qui nient ou même négligent la complexité et le caractère dynamique et conflictuel des rapports à l'espace. »

[91] Je n'oublie pas que cette présence est le fruit de la mondialisation du marché du travail et qu'il est construit ici comme ailleurs sur une grande précarité qui concerne à la fois le statut professionnel et les conditions de vie au quotidien. Cette situation sociale nous renvoie vers les situations décrites par David K. Shipler (2004) in *The working poor : invisible in America,* New York: Knopf.

[92] Nom donné aux premiers immigrants juifs arrivés en Israël.

du pays. L'innocence du regard (au sens où il est ici vidé, selon moi, des rapports de pouvoir) et le caractère fugace de l'instant n'en demeurent pas moins riches d'enseignements sur la dimension sociale des sociétés.

Figure 52 – Un événement : des Falun dafa rue Neve Sha'anan ! (2/2)

Crédit photographique : William Berthomière

Avant de passer à la conclusion de ce mémoire, j'aimerais utiliser une dernière fois la photographie pour vous convaincre « de la puissance de désignation qui lui assure sa qualité heuristique de base : montrer, faire voir, attirer notre attention » et surtout pour confirmer ce qu'Albert Piette nous rappelle en soulignant « qu'elle ne dit rien d'autre, 'une photographie (…) dit : *ça, c'est ça, c'est tel !*' » (Piette, 1996). Mais aussi pour revenir sur la pratique du chercheur qui veut à tout prix lui appliquer, lui imposer, une légende.

Il est courant d'utiliser l'expression « le monde de la recherche » pour parler globalement de notre activité professionnelle et de son organisation. On fait alors référence à un monde de spécialistes. On peut la comprendre dans le sens où le chercheur aurait la capacité à montrer différemment le monde que nous partageons. Ce mémoire a été pensé en ce sens ; il est une proposition de regard sur le monde au quotidien.

Si l'on pousse plus encore l'interprétation, l'expression peut verser dans l'idée que le chercheur s'invente des mondes. Le chercheur serait alors un être à l'imagination débordante dans une situation comparable à celle d'un enfant dont les parents n'imaginent pas qu'en lui demandant de ranger ses playmobils pour passer à table, c'est tout un monde qui disparaît… Du point de vue de ces parents, ce monde n'existait pas (vraiment) et pour cet enfant, il est pourtant bien là car la table en porte encore les traces et les marques. C'est ce sentiment qui m'a régulièrement parcouru au cours de ces années d'allées et venues à Neve Sha'anan. La photographie m'a permis de mettre en images ce qui a éveillé ce sentiment.

Pour illustrer ce point de réflexion, remettons en mouvement notre passant ordinaire en le plaçant dans la situation où il devrait emprunter la rue Neve Sha'anan un jour de shabbat pour se rendre exceptionnellement à son bureau pendant le week-end. Imaginons qu'il est un résident de Jérusalem. Pour se déplacer à Tel Aviv ce samedi, il va donc devoir rejoindre la station de sherout qui est située à l'angle de la rue Jaffa et d'une parallèle à la rue Strauss près de Mea She'arim (rue avec laquelle nous illustrions l'interdiction de circulation le week-end). L'ambiance urbaine qui va s'offrir à lui sera des plus calmes comme l'illustre la figure 53 (avec la photographie du haut) et en moins d'une heure de route, c'est une tout autre ambiance urbaine qu'il va découvrir (photographie du milieu). La rue qu'il emprunte chaque jour dans le cadre de son activité professionnelle s'est transformée en un espace fourmillant d'activités, en un monde de migrants où s'activent des personnes discutant autour

d'un verre à une terrasse de café où est diffusé sur un vieux téléviseur ce qui semble être un journal télévisé dans une langue difficilement identifiable, des femmes négociant des vêtements d'occasions ou bien encore des ustensiles de cuisine tandis que des hommes patientent à l'entrée étroite d'un magasin en en laissant sortir d'autres tout aussi nombreux les bras chargés d'imposants sacs de riz. Notre passant est alors le spectateur d'une représentation théâtrale de la mondialisation migratoire d'Israël où les acteurs s'activeraient pour « Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli »[93] (!).

La métaphore théâtrale aura d'autant plus de pertinence que quand notre passant reviendra le lendemain matin, comme il le fait tous les jours ouvrés, la pièce aura cessé d'être jouée et la scène aura été comme désertée par ses acteurs (photographie du bas). Connaissant ses capacités d'observation, il aura pu déceler « en passant » des indices faisant écho à la complexité du débat qui anime la société israélienne aujourd'hui. L'observation de ce marché lui aura en effet laissé voir qu'à côté de personnes marchandant une vieille paire de baskets, était mis à la vente une poussette ; témoignage de la présence de familles dont l'avenir des enfants en Israël suscite de nombreux débats comme celui qui avait présidé à la décision de régularisation d'une partie de ces familles et à la proposition d'un *jus soli* pour leurs enfants. Mais sa traversée de la « nouvelle » rue Neve Sha'anan lui aura peut-être fait comprendre que ce monde n'est pas si clos qu'il le pense en le laissant entrevoir la présence d'usagers qu'il identifiera comme des non-migrants qui, comme les migrants, flânent de-ci de-là, marquent le pas pour regarder, marchander des objets, de vielles vestes qu'auraient pu porter leurs grands-parents mais qui, ici, en un tel instant prennent une autre valeur, une valeur d'exotisme… Neve Sh'anan serait alors une scène à laquelle participent aussi des populations d'Israël en quête d'un « ailleurs ». Que cet espace soit à Neve Sha'anan plus éphémère et « moins » construit qu'à Neve Tzedek ou à Florentin (Rozenholc, 2010), il n'en demeure pas moins foulé par les mêmes pieds avec l'intention de rimer à sa manière avec l'idée de mondialisation.[94]

---

[93] Boileau, Art poétique, Chant III, 1674.

[94] Il faut aussi remarquer qu'à côté de cette « représentation positive », que véhicule le récit que je réalise dans ces quelques lignes, prennent malheureusement place des actions violentes contre la présence de travailleurs étrangers et de demandeurs d'asile. Récemment, plusieurs de ces familles ont vu leurs habitations être attaquées avec des cocktails molotov (cf. l'article d'Ha'aretz publié le 29/04/2012 : Firebomb attack on asylum seekers' buildings sparks clashes in south Tel Aviv).

Figure 53 – Visibilité d'un monde de migrations…

Samedi 9h – Jérusalem – Vue de la rue Ben Yehuda

Samedi 10h - Tel Aviv – Vue de la rue Neve Sha'anan

Dimanche 9h - Tel Aviv – Vue de la rue Neve Sha'anan

Crédit photographique : William Berthomière

A l'opposé, ce monde, qui pourrait ne relever que de la simple imagination du chercheur ou se révéler qu'accidentellement comme avec notre passant, peut prendre plus concrètement sens quand il entre en résonnance avec d'autres expériences. Notre passant pourra alors avoir le sentiment de comprendre pleinement cette mondialisation d'Israël en se remémorant son déplacement professionnel à Dublin lorsqu'il observe les Falun Dafa au sein de Neve Sha'anan ou comment, lors de vacances à Paris, il ne fut pas surpris de voir des Breslev célébrés joyeusement leur rabbi dans une rue du 11ème arrondissement (cf. figure 54-55 et vidéo 6).[95] L'exotisme deviendrait lui aussi banal.

[95] Le séquence de la scène décrite débute à la 3ème minutes de la vidéo.

Figure 54 – Démonstration de Breslev – Bvd Voltaire 11ème arrondissement, Paris

Source : Images extraites de la vidéo Breslev Afatsa Paris Créteil 2ème partie postée sur Youtube.

Figure 55 – Démonstration de Falun Dafa – Dublin, Irlande.

Crédit photographique : William Berthomière

Conclusion

« Tu ne peux pas te relire mais tu peux signer »
René Char, « Feuillets d'Hypnos 96 »
in Œuvres complètes, Paris, Bibliothèque de la Pléiade,
Gallimard, 1983, p.198.

Au terme de ce mémoire, je ne peux que défendre l'idée que la rédaction d'une conclusion n'aurait ici que peu de sens dans la mesure où il s'agit avant tout d'une ouverture et non pas d'une fin de recherche. En ayant choisi de consacrer ce mémoire de synthèse à une lecture spatialisée du processus de mondialisation migratoire dans le quotidien de nos sociétés, c'est bien le souhait de soumettre à l'épreuve du terrain de nouvelles perspectives de recherche et ma volonté de contribuer à l'enrichissement conceptuel et méthodologique de ma discipline que j'ai tenté de synthétiser en quelques pages comme le recommandent les nouvelles préconisations de ma section d'appartenance du CNU.

De plus, conclure la réflexion engagée dans ce mémoire de synthèse traitant de la continuité sociale de la société israélienne au prisme de son « quotidien mondialisé » serait d'autant plus un acte de prétention que le chercheur ne peut, comme il le fait en découvrant pour la première fois un article, que souligner en déposant quelques traces de crayon ce qui fait sens pour lui dans l'instant de sa lecture. Les points d'analyses que j'ai mis en avant dans ce texte appartiennent

comme toutes traces déjà au passé mais elles ont un avenir. Les premiers éléments de recherche que je viens de livrer sur cette continuité au/du quotidien saisie par une en-quête de signes en ont assurément un mais il fait face à une impossibilité qu'est celle que porte en lui le rapport espace-temps. En introduction, je vous invitais à partager cet extrait d'un documentaire sur Jacques Derrida (vidéo 1) qui représente pour moi la ligne d'horizon de mon positionnement de recherche. Pour illustrer ce propos, je reviendrai vers Jacques Derrida lorsqu'il parle de l'écriture :

> « La trace est itinérante : elle se fraye un chemin qu'elle ne reconstitue qu'après-coup, elle produit sa route avec retard ».[96]

C'est donc avec patience et dans l'objectif de me consacrer pleinement sur les années a-venir aux questions de recherche que je viens de vous exposer que se conclue ce mémoire. Il n'est pas pour autant une rupture avec mon parcours de recherche précédent. A la relecture de mes travaux, certains lecteurs pourront même y déceler une continuité. En 1999, j'avais en effet choisi en concluant la rédaction de ma thèse de mettre en exergue une citation de George Steiner[97] et (déjà) un vers de René Char.[98]

Face à la densité du terrain de recherche que compose l'espace israélo-palestinien, cette citation voulait signifier comme il m'était difficile, en tant que doctorant, d'embrasser d'une conclusion savante toute la richesse de la recherche que j'avais alors pu conduire. Aujourd'hui, malgré l'expérience, c'est à la même difficulté que je dois faire face mais, comme le ferait un passant pour contourner un obstacle, j'ai choisi de modifier mon parcours pour poursuivre ma route. Le tracé n'est pas des plus aisés mais le cap est là : l'événement de la présence de l'Autre comme « fonction miroir »[99] de l'Israël contemporain qui entre en résonance avec ces mots d'Emmanuel Lévinas :

« D'où me vient ce choc quand je passe indifférent sous le regard d'autrui ? La relation avec Autrui, me met en question, me vide de moi-même et ne cesse de me vider en me découvrant des ressources toujours nouvelles » (Lévinas, 1972).

---

[96] In Jacques Derrida, *L'écriture et la différence*, Paris : Ed : Seuil, 1967, p.317.

[97] « Dans les lettres humaines, la 'théorie' n'est jamais qu'impatience de l'intuition », George Steiner, *Errata, récits d'une pensée*, Paris : Gallimard, p.17.

[98] « Vous serez une part de la saveur du fruit » (Feuillets d'Hypnos, 35) in René Char, *Œuvres complètes*, Paris : Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1983, p.183.

[99] Ex pression de Michel Marié dans son introduction à l'ouvrage publié par Tewfik Allal et al., 1977, Situations migratoires, Paris, Galilée (L'espace critique).

En relisant ce vers de René Char, nous retrouvons également l'idée de continuité et de mesure, comme celle qui structure la poésie. S'intéresser au « faire-société » requiert de faire preuve de patience et de travailler nos capacités d'observation pour saisir toute la saveur du fruit des co-présences. Cette fabrique de la société qui prend place, ici au cœur d'une rue, nous invite au prisme de l'en-quête à réfléchir à l'« esprit des lieux » où comme l'écrit Jacques Lévy «-ce qui fait qu'un espace est à la fois semblable et distinct d'un autre espace n'est ni un fantasme, ni une spiritualité irréductible, il existe. [À nous de nous] exercer à le voir, l'apprivoiser, le penser » (Lévy, 1999).[100]

Tout ce qui vient d'être dit n'aura aucun contenu pour celui qui postule que l'on peut marcher aveuglément mais ce travail empirique s'inscrit dans les mots de Georges Berkeley, *esse est percipi aut percipere* : «être c'est être perçu ou percevoir».

WB.

Crédit photographique : William Berthomière – Rue de la Cathédrale – Poitiers.

[100] Je dois cette citation à la lecture de Mario Bédard (2002) *De l'être-ensemble à l'être-au-monde : le rôle du haut-lieu*, Ethnologies 24: 229-241.

Références bibliographiques

Agier M. (2009) *Esquisses d'une anthropologie de la ville lieux, situations, mouvements*, Louvain-la-Neuve: Academia-Bruylant.

Alexander M. (2007) *Cities and labour immigration : comparing policy responses in Amsterdam, Paris, Rome and Tel Aviv,* Aldershot: Ashgate.

Anteby L. (2009) De la traversée clandestine à la visibilité urbaine: réfugiés et demandeurs d'asile africains dans les villes israéliennes. *Méditerranée*: 13-24.

Anteby-Yemini L. (2009b) Les « réfugiés soudanais » en Israël : discours, représentations, mobilisations. *Maghreb-Machrek*: 71-83.

Appaduraï A. (1990) Disjuncture et difference in the global cultural economy. In: Featherstone M (ed) *Global culture : nationalism, globalization, and modernity : a Theory, culture & society special issue.* London ; Newbury Park: Sage Publications.

Authier J-Y, Bonvalet C and Lévy J-P. (2010) Élire domicile : la construction sociale des choix résidentiels. Lyon: Presses universitaires de Lyon, 428.

Battegay A. (2003) Les recompositions d'une centralité commerçante immigrée : la Place du Pont à Lyon. *Revue Européenne des Migrations Internationales* 19: 9-22.

Beck U. (2002) The Cosmopolitan Society and Its Enemies Theory. *Culture & Society* 19: 17-44.

Bédard M. (2002) De l'être-ensemble à l'être-au-monde : le rôle du haut-lieu. *Ethnologies* 24: 229-241.

Bensa A and Fassin E. (2002) Les sciences sociales face à l'événement *Terrain* 38 (en ligne).

Berdoulay V. (1997) Le lieu et l'espace public. *Cahiers de Géographie du Québec* 41: 301-309.

Bergson H. (2011 (1889)) *Essai sur les données immédiates de la conscience*: La Gaya Scienza.

Berman Y. (2012) Until our hearts are completely hardened. Asylum procedures in Israel. Tel aviv: The Hotline for Migrant Workers, 62.

Berthomière W. (1995) L'immigration des Juifs d'Ex-URSS : un nouveau défi pour Israël. *Revue Européenne des Migrations Internationales* 11: 19-41.

Berthomière W. (1996) De l'Aliya à l'immigration, ou la lecture d'un continuum migratoire. *Revue Européenne des Migrations Internationales* 12: 33-60.

Berthomière W. (1998) Logiques de groupes - logiques d'Etat : regards sur les pratiques de l'espace des juifs d'ex-URSS en Israël. *ESO Travaux et documents*: 61-69.

Berthomière W. (2000a) Israël et l'immigration: les Juifs d'ex-URSS, acteurs des enjeux.

Berthomière W. (2000b) L'Etat d'Israël de 1948 à l'après guerre froide : essai de lecture des interactions entre reconfigurations géopolitiques et régimes démographiques. *Régimes démographiques et territoires : les frontières en question. Colloque international de La Rochelle (22-26 septembre 1998).* Paris: Presses Universitaires de France ; AIDELF, 461-472.

Berthomière W. (2003) L'émergence d'une Tel Aviv cosmopolite ou les effets d'un fin mélange entre reconfigurations sociopolitiques internes et externes. *Cahiers de la Méditerranée*: 345-360.

Berthomière W. (2009a) La mondialisation au prisme des migrations internationales. In: Cortes G and Miret N (eds) *Dossier : Dialogues transatlantiques autour des migrations latino-américaines en Espagne.* Madrid: Casa de Velázquez (Mélanges de la Casa de Velázquez. Nouvelle série ; 39-1), 141-160.

Berthomière W. (2009b) Pas de monde sans mobilités. In: Dureau F and Hily M-A (eds) *Les mondes de la mobilité.* Rennes: Presses universitaires de Rennes, 175-187.

Berthomière W and Hily M-A. (2006) Décrire les migrations internationales. Les expériences de la co-présence. *Revue Européenne des Migrations Internationales* 22-2: 67-82.

Berthomière W and Hily M-A. (2010) Migrations internationales : une question mondialisée. In: Ferréol G and Peralva A (eds) *Altérité, dynamiques sociales et démocratie.* Paris: L.G.D.J. = Librairie générale de droit et de jurisprudence, 169-180.

Berthomière W and Rozenholc C. (2012) Tel Aviv, une ville au coeur du processus de recomposition des frontières sociales dans l'espace israélo-palestinien. In: Parizot C (ed) *Mobilités et frontières dans l'espace israélo-palestinien.* Paris: Karthala.

Berthomière W and Simon G. (2006) La mondialisation migratoire au coeur des territoires et des sociétés. In: Carroué L (ed) *La mondialisation.* Paris: SEDES / CNED, 63-98.

Bertoncello B and Bredeloup S. (2009) Des rues globales marchandes? Les allées du centenaire à Dakar, Huanshi middle road à Guangzhou (Canton). In: Zeneidi D (ed) *Où en est la rue face à la globalisation ?* Paris: L'Harmattan (Revue Géographie et Cultures), 25-40.

Bidou-Zachariasen C, Hiernaux Nicolas D and Rivière d'Arc H. (2003) *Retours en ville des processus de "gentrification" urbaine aux politiques de "revitalisation" des centres,* Paris: Descartes & Cie.

Bordes-Benayoun C. (2005) De la rue ethnique au vaste monde. In: Brody J (ed) *La rue.* Toulouse: PUM, 281-294.

Brody J. (2005) La rue. In: socio-logiques (ed). Toulouse: Presses Universitaires du Mirail, 311.

Brubaker R. (2001) Au-delà de l'"identité". *Actes de la recherche en sciences sociales* 4: 66-85.

Bruslé T. (2006) Aller et venir pour survivre ou s'enrichir : circulations de travail, logiques migratoires et construction du monde des Népalais en Inde. *Géographie.* Poitiers: Univ. Poitiers, (2 vol.) 651.

Chabrol M. (2011) De nouvelles formes de gentrification ? Dynamiques résidentielles et commerciales à Château-Rouge (Paris). *Thèse de doctorat, Département de Géographie.* Poitiers: Université de Poitiers, 404.

Charmes E. (2006) *La rue, village ou décor? Parcours dans deux rues de Belleville,* Grâne: Creaphis.

Chenal J, Pedrazzini Y, Cissé G, et al. (2009) *Quelques rues d'Afrique. Observation et gestion de l'espace public à Abidjan, Dakar et Nouakchott,* Yverdon-les-bains: Lasur.

Collier J and Collier M. (1986) *Visual anthropology : photography as a research method,* Albuquerque: University of New Mexico Press.

Cortès G and Faret L. (2009) Les circulations transnationales : lire les turbulences migratoires contemporaines. *Collection U. Sciences humaines & sociales.* Paris: Armand Colin, 244.

Depeau S. (2006) De la représentation sociale à la cognition spatiale et environnementale: La notion de «représentation» en psychologie sociale et environnementale. *ESO, Travaux et documents*: 7-17.

Depeau S and Ramadier T. (2011a) L'espace en représentation ou comment comprendre la dimension sociale du rapport des individus à l'environnement. *Revue Pratiques psychologiques* 17: 65-79.

Depeau S and Ramadier T. (2011b) *Se déplacer pour se situer. Places en jeu, enjeux de classes,* Rennes: Presses universitaires de Rennes.

Du M and Meyer M. (2008) Photographier les paysages sociaux urbains. Itinéraires visuels dans la ville. *ethnographiques.org (en ligne)* 17.

Elias N. (1991) *La société des individus,* Paris: Fayard.

Endelstein L. (2006) Religion, transformation des quartiers populaires et recomposition des identités diasporiques : le renouveau du judaïsme orthodoxe à Paris. *Espace, populations, sociétés* 1: 83-94.

Endelstein L. (2008) Une géographie du renouveau religieux. Judaïsme et expérience urbaine en quartier cosmopolite (Paris, 19e arrondissement). *Géographie.* Poitiers: Université de Poitiers . UFR de sciences humaines et arts, 415.

Endelstein L. (2009) La rue commerçante casher et la globalisation du religieux. In: Zeneidi D (ed) *Où en est la rue face à la globalisation ?* Paris: L'Harmattan (Revue Géographie et Cultures), 41-55.

Enriquez L. (1998) Le clivage Jérusalem Tel-Aviv, l'exemple de deux représentations nationales divergentes. *Hérodote* 90: 128-147.

Farge A. (2002) Penser et définir l'évènement en histoire. Approche des situations et des acteurs sociaux. *Terrain* 38 (en ligne).

Fleury A. (2004) La rue : un objet géographique ? *Tracés* 5 [En ligne].

Gaudin J-P. (2001) L'acteur une notion en question dans les sciences sociales. *Revue européenne des sciences sociales* XXXIX: 7-14.

Giroud M. (2007) Résister en habitant ? Renouvellement urbain et continuités populaires en centre ancien (Berriat Saint-Bruno à Grenoble et Alcântara à Lisbonne). *Géographie.* Poitiers: Univ. Poitiers, 518.

Glick Schiller N and Simsek-Caglar A. (2011) *Locating migration : rescaling cities and migrants,* Ithaca, N.Y.: Cornell University Press.

Goffman E. (1973) *La mise en scène de la vie quotidienne - II. Les relations en public* Paris: Minuit.

Halbwachs M. (1938) *Morphologie sociale,* Chicoutimi: Université du Québec.

Hannerz U. (1983) *Explorer la ville,* Paris: Minuit.

Hatuka T. (2010) *Violent acts and urban space in contemporary Tel Aviv : revisioning moments,* Austin: University of Texas Press.

Hily M-A. (2009) Migrants dans une banlieue beyrouthine. *Maghreb-Machrek*: 61-70.
Hily M-A and Rinaudo C. (2003) Cosmopolitisme et altérité : les nouveaux migrants dans l'économie informelle. *Tsantsa*: 48-57.
Humain-Lamoure A-L. (2007) Le quartier des géographes en France. In: Authier J-Y, M.-H. B and Guérin-Pace F (eds) *Le quartier. Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales.* Paris: La Découverte, 41-51.
Jayyusi L. (1993) The reflexive nexus: Photo-practice and natural history. *Continuum* 6: 25-52.
Joseph I. (1995) Reprendre la rue. In: Joseph I (ed) *Prendre place espace public et culture dramatique.* Paris: Éd. Recherches Plan urbain, 11-35.
Joseph I. (1997) Prises, réserves, épreuves. *Communications* 65: 131-142.
Joseph I. (1998) *Erving Goffman et la microsociologie,* Paris: Presses universitaires de France.
Joseph I. (2006) Les compétences de rassemblement. Une ethnographie des lieux publics. *Enquête, La ville des sciences sociales* 4: 107-122.
Kemp A and Raijman R. (2004) 'Tel Aviv is Not Foreign to You': Urban Incorporation Policy on Labor Migrants in Israel. *International migration review* 38: 26-51.
Kusenbach M. (2003) Street Phenomenology: The Go-Along as Ethnographic Research Tool. *Ethnography* 4: 455-485.
Lambelet A. (2010) Analyser les rassemblements au moyen de photographies ou de films. Pistes et enjeux. *ethnographiques.org* 21 [en ligne].
Laplantine F. (2005) *Le social et le sensible introduction à une anthropologie modale,* Paris: Téraèdre.
Lévinas E. (1972) *Humanisme de l'autre homme,* Paris: Fata Morgana.
Lévy J. (1999) *Le tournant géographique penser l'espace pour lire le monde,* Paris: Belin.
Lévy J. (2009) Mondialisation des villes. In: Stébé J-M and Marchal H (eds) *Traité sur la ville.* Paris: Presses universitaires de France, 667-721.
Lévy J and Lussault M. (2000) *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographie à Cerisy,* Paris: Belin.
Lévy J and Lussault M. (2003) *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés,* Paris: Belin.
Ma Mung E. (1999) Autonomie, migrations et altérité. *Géographie.* Poitiers: Univ. Poitiers, 459.
Ma Mung E. (2009) Figures et carrières de circulants: introduction. In: Cortès G and Faret L (eds) *Les circulations transnationales : lire les turbulences migratoires contemporaines.* Paris: Armand Colin, 139-142.
Mann BE. (2006) *A place in history : modernism, Tel Aviv, and the creation of Jewish urban space,* Stanford, Calif.: Stanford University Press.
Martigny V. (2010) Penser le nationalisme ordinaire. *Raisons politiques* 1: 5-15.
Merleau-Ponty M. (1996 (1947)) *Le primat de la perception et ses conséquences philosophiques,* Lagrasse: Verdier.
Meyer M. (2011) *Questionnement et historicité,* Paris: Presses universitaires de France.
Miller D. (2005) Une rue du nord de Londres et ses magasins: imaginaire et usages. *Ethnologie française* 37: 17-26.

Mondada L and Racine J-B. (1995) Géographie et sémio-linguistique. In: Bailly A, Ferras R and Pumain D (eds) *Encyclopédie de géographie.* 2e éd. ed. Paris: Economica, 240-254.

Monterescu D and Rabinowitz D. (2007) *Mixed towns, trapped communities historical narratives, spatial dynamics, gender relations and cultural encounters in Palestinian-Israeli towns,* Aldershot: Ashgate.

Nedelcu M. (2010) (Re)penser le transnationalisme et l'intégration à l'ère du numérique. Vers un tournant cosmopolitique dans l'étude des migrations internationales ? *Revue Européenne des Migrations Internationales* 26: 33-55.

Olivier de Sardan J-P. (2008) *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique,* Louvain-la-neuve: Academia Bruylant.

Pedrazzini Y. (2009) Reflets de la "recherche en anthropologie visuelle" dans l'oeil du sociologue. In: Chenal J, Pedrazzini Y, Cissé G, et al. (eds) *Quelques rues d'Afrique. Observation et gestion de l'espace public à Abidjan, Dakar et Nouakchott.* Yverdon-les-bains: Lasur, 217-223.

Peroni M and Roux J. (1999) Faire une place au temps actuel. Filmer un quartier à saint-étienne

. *Annales de la Recherche Urbaine* 85: 63-70.

Petonnet C. (1970) Réflexions au sujet de la ville vue par en dessous. *L'année sociologique* 21: 151-185.

Petonnet C. (1973) Méthodologie ethnologique en milieu urbain : un groupe espagnol. In: Sauter M (ed) *L'homme, hier et aujourd'hui. Recueil d'études en hommage à André Leroi-Gourhan.* Paris: Cujas, 457-468.

Piette A. (1996) *Ethnographie de l'action : l'observation des détails,* Paris: Editions Métailié.

Porat I, Shoshany M and Frenkel A. (2011) Two Phase Temporal-Spatial Autocorrelation of Urban Patterns: Revealing Focal Areas of Re-Urbanization in Tel Aviv-Yafo. *Applied Spatial Analysis and Policy*: 1-19.

Quéré L. (1992) L'espace public : de la théorie politique à la métathéorie sociologique. *Quaderni* 18: 75-92.

Quéré L. (1995) L'espace public comme forme et comme évènement. In: Joseph I (ed) *Prendre place espace public et culture dramatique.* Paris: Éd. Recherches Plan urbain, 93-110.

Ram U. (1998) Mémoire et identité: sociologie des historiens en Israël. In: Heymann F and Abitbol M (eds) *L' historiographie israélienne aujourd'hui.* Paris: CNRS Editions, 197-243.

Ram U. (2008) *The globalization of Israel : McWorld in Tel Aviv, Jihad in Jerusalem,* London: Routledge.

Raphaël F and Herberich-Marx G. (1997) Figures de l'altérité dans le champ de la modernité. In: Jeggle U and Raphaël F (eds) *D'une rive à l'autre. Rencontres ethnologiques franco-allemandes.* Paris: Éditions de la MSH, 53-74.

Raulin A. (2000) *L'ethnique est quotidien : diasporas, marchés et cultures métropolitaines,* Paris: L'Harmattan.

Revel J. (1996) Micro-analyse et construction du social. In: Revel J (ed) *Jeux d'échelles la micro-analyse à l'expérience.* Paris: Gallimard le Seuil, 15-36.

Ripoll F. (2006) Réflexions sur les rapports entre marquage et appropriation de l'espace. In: Bulot T and Veschambre V (eds) *Mots, traces et marques dimensions spatiale et linguistique de la mémoire urbaine.* Paris: l'Harmattan, 15-36.

Ripoll F and Veschambre V. (2004) Appropriation. *ESO - Travaux et Documents*: 9-12.

Ripoll F and Veschambre V. (2005) L'appropriation de l'espace comme problématique. *Norois* 195: 7-15.

Robertson R. (1992) *Globalization : social theory and global culture,* London: Sage.

Rozenholc C. (2009) Tel-Aviv a cent ans ! 1909-2009 : un siècle de globalisation au Proche-Orient. *EchoGéo*.

Rozenholc C. (2010) Lire le lieu pour dire la ville : Florentin, une mise en perspective d'un quartier de Tel Aviv dans la mondialisation (2005-2009). *Géographie.* Poitiers: Université de Poitiers, 546.

Schlor J. (1999) *Tel Aviv : from dream to city,* London: Reaktion.

Schnell I. (2001) Introduction: Changing territorial concepts in Israel – From besieged nation building to globalization. *GeoJournal* 53: 213-217.

Schnell I. (2007) Sheinkin as a place in the globalizing city of Tel Aviv. *GeoJournal* 69: 257-269.

Schnell I and Harpaz M. (2005) A model of a heterogeneous neighborhood. *GeoJournal* 64: 105-115.

Schutz A. (1987) *Le Chercheur et le quotidien. Phénoménologie des sciences sociales,* Paris: Klincksieck.

Shachar A and Felsenstein D. (2002) Globalization processes and their impact on the structure of the Tel Aviv metropolitan area. In: Felsenstein D, Schamp E and Shachar A (eds) *Emerging nodes in the global economy.* Dordrecht: Kluwer Academic Publishers, 35-56.

Shapira R and Navon D. (1991) Alone together: Public and private dimensions of a Tel-Aviv cafe. *Qualitative Sociology* 14: 107-125.

Simmel G. (1999 (1908)) *Sociologie. Etudes sur les formes de socialisation,* Paris: PUF.

Thibaud J-P. (2001) La méthode des parcours commentés. In: Grosjean M and Thibaud J-P (eds) *L'espace urbain en méthodes.* Marseille: Editions Parenthèses, 79-99.

Thibaud J-P. (2002) Visions pratiques en milieu urbain. In: Thibaud J-P and Joseph P (eds) *Regards en action ethnométhodologie des espaces publics.* Bernin: À la croisée, 21-54.

Thibaud J-P and Joseph P. (2002) *Regards en action ethnométhodologie des espaces publics,* Bernin: À la croisée.

Thibaud J-P and Tixier N. (1998) L'ordinaire du regard. *Le Cabinet d'Amateur. Actes du Colloque Perec*

et l'image 7-8: 51-67.

Topalov C. (2006) Maurice Halbwachs. L'expérience de Chicago (automne 1930). *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 3: 555-581.

Torres Pérez F. (2008) Los nuevos vecinos en la plaza. Iinmigrantes, espacios y sociabilidad

pública. *AIBR. Revista de Antropología Iberoamericana* 3: 366-397.

Veschambre V. (2008) *Traces et mémoires urbaines enjeux sociaux de la patrimonialisation et de la démolition,* Rennes: Presses universitaires de Rennes.

Weill-Rochant C. (2008) *L'atlas de Tel Aviv : 1908-2008,* Paris: CNRS Éditions.

Willen S. (2003) Perspectives on labour migration in Israel. *Revue Européenne des Migrations Internationales* 19-3: 243-262.

Wimmer A and Glick Schiller N. (2002) Methodological Nationalism and Beyond:

Nation-State Building, Migration and the Social Sciences, . *Global Networks* 24: 301-334.

Cliché 4ème de couverture: Tour Méir Shalom (מאיר שלום מגדל), Tel Aviv
Crédit photographique : William Berthomière.

Baluchons

Les lieux où nous avons vécu, les maisons que nous avons connues, les hommes qui nous ont été proches nous suivent en secret. C'est ainsi que la petite ville d'où je viens m'a suivi à Tel-Aviv. Indulgente, la ville de Tel Aviv y consent. Elle a compris que tu aimes en elle des rues d'ailleurs, des coins d'ailleurs qui rappellent le passé. Et quand une vieille maison est détruite, ah, malheur, quelle honte ! Tel-Aviv, ville sainte.

Avot Yeshurun
Extrait de *Tel-Aviv Avenir*
Recueil composé par Rosie Pinhas-Delpuech
Editions Joelle Losfeld-Gallimard, 2008.